La Comtesse Edith

par

Eric de Cys et Jean Rosmer

PRIX :

1 fr. 50

COLLECTION STELLA

Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIVe)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2e et le 4e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : **0 fr. 50.**

C92691

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite.*

Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*

M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne.*

G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Dupray.*

Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois.*

Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette.*

Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*

BRADA : 91. *La Branche de romarin.*

Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34. *Un Réveil.*

André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre.* — 179. *Le Château des tempêtes.* — 223. *Le Jardin bleu.*

Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte.*

Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse.*

Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.* — 191. *Souffrir pour vaincre.* — 199. *Amitié ou Amour ?*

Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale.*

A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*

Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*

CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Ancelise.* — 209. *Le Vœu d'André.* — 216. *Péril d'amour.*

Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.* — 190. *L'Amour quand même.*

Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.* — 170. *La Maison sur le roc.*

Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*

Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour.*

H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*

A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange.*

Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*

Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 196. *L'Appel à l'Inconnue.*

Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludivine.*

Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision.*

Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.* — 177. *Ce pauvre Vieux.* — 213. *Loyauté.*

Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier Atout.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*

M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue.*

Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*

Georges GISSING : 197. *Thyrza.*

Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*

Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* — 176. *Maldonne.* — 192. *Le Suprême Amour.*

M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*

Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé.*

Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée.*

Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*

L. de KÉRANY : 131. *Pignon sur rue.*

Vesco de KÉRÉVEN : 214. *Où est-il ?*

Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection *(Suite)*.

M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*
MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.*— 221. *Le cœur de tante Miche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.*
Procope le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Vivlane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En lutte.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92691

Eric de CYS et Jean ROSMER

La Comtesse Edith

BCIU

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1 Rue Gazan, (Paris XIV^e^)

La comtesse Edith

A Nicole de La Ruelle,
affectueusement.

I

— La délicieuse maison ! Y en a-t-il beaucoup de cette sorte dans le pays?

Cette question posée, Jacques Sorelle continua :

— J'ai envie d'y entrer ! La visite-t-on? Voyez, toutes les fenêtres ont l'air de sourire. Certainement ses habitants sont des gens heureux. J'adore voir vivre en bonheur...

Le docteur Paul de Combarousse, les mains au volant de sa torpédo, les yeux fixés sur la route, répondit, ironique :

— Si vous goûtez un plaisir sincère à la joie d'autrui, vous devez facilement vous laisser duper. Est-ce un de vos snobismes?...

— Non, c'est sincère, je vous l'assure ! Laissez-moi m'expliquer...

— Ce serait trop long ! coupa le médecin railleur. Vous allez essayer sur moi votre verve de littérateur en herbe... et me dire le sujet de votre prochain article... Eh bien ! je vous en remercie d'avance... J'aime mieux attendre la publication de votre papier.

Jacques Sorelle était un charmant garçon, un peu trop disposé à poser au romancier, mais d'excellent caractère. La réponse de son ami ne l'irrita point, au contraire, elle le fit sourire :

— Vraiment, mon vieux, vous n'êtes pas aimable, dit-il; j'ai tout quitté, pour vous suivre dans votre randonnée; j'ai abandonné Paris, mes amis et mes habitudes pour vous accompagner dans le Velay et le Vivarais... A vos côtés j'ai franchi les routes impossibles où vous avez promené ma dépouille mortelle. J'ai admiré le paysage avec un enthousiasme inlassable, et...

— Pauh ! interrompit Combarousse, cela vous a distrait ! Et puis la mode est à la découverte. On parcourt la France en s'extasiant sur ses beautés naturelles. L'année dernière on trouvait tout affreux, aujourd'hui on admire aveuglément !... C'est très bien porté.

Ces mots tombaient des lèvres minces du docteur, presque méchamment. Jacques rit de nouveau. Son ami Paul était classé parmi les originaux misanthropes, nul ne s'étonnait de ses reparties cinglantes... Combarousse était tellement remarquable !... On lui passait tout pour avoir le plaisir de l'entendre discourir, lorsque l'envie lui prenait de s'intéresser à un sujet de conversation.

— Je ne perdrai pas mon temps à discuter avec un être paradoxal comme vous, répondit

Sorelle avec bonne humeur. Admettez seulement ceci : j'ai le snobisme aimable, puisque snobisme il y a. Vous m'avez cahoté pendant deux semaines, et dans des chemins dont l'entretien a pris fin sous Louis XIV; je n'ai pas grincheé. Je n'ai point regretté le boulevard une seule fois. En compensation, trouvez donc le moyen de me faire visiter cet amour de castel. J'y rencontrerai certainement une jolie femme. J'ai le don de reconnaître, au premier abord, si une maison est habitée par une douairière maussade ou par une de ces beautés ensorceleuses et ignorées comme certaines provinces en possèdent encore, et je suis sûr de ne point me tromper quant à celle-ci : la châtelaine est adorable.

— Vous seriez délicieux, coupa le docteur, si vous n'étiez assommant ! En vérité je...

Il s'interrompit pour prendre sa droite. Une voiture demandait la route derrière lui.

Une seconde limousine lui succéda immédiatement. Les deux autos dépassèrent la torpédo et prirent la direction du manoir, objet de l'admiration de Jacques.

C'était un ravissant logis dans le goût du XVIII[e] siècle. Bâti à mi-côte sur les pentes boisées qui dominent la vallée de Saint-Jean-de-Muzols, il montrait des portes-fenêtres rondes, ouvrant sur une longue terrasse, bordée de lauriers-roses et de géraniums. Un parc aux luxuriantes frondaisons s'étendait sur toute la montagne, jusqu'à la rivière bleu et argent qui serpentait lentement entre des saules nains.

La lumière blonde des fins d'après-midi de juin enveloppait la campagne de sa brume dorée, au travers de laquelle les peupliers dressaient

leurs pointes à verdure sombre. Sur ce paysage exquis, les tilleuls géants secouaient leur poussière parfumée et répandaient dans l'atmosphère leur odeur grisante et miellée.

Une troisième automobile prit encore le chemin suivi par les précédentes.

Paul de Combarousse remarqua :

— C'est sans doute le premier mardi de M^me^ d'Estrange !

Sorelle se retourna brusquement vers son compagnon.

Ces mots tout simples lui paraissaient contenir un monde de pensées cachées.

Il répéta avec une emphase amusée :

— C'est le premier mardi de M^me^ d'Estrange ?... mais, si je ne suis pas indiscret, dites-moi, s'il vous plaît, qui est cette noble personne ?

Le docteur répliqua, sans bonne grâce :

— Une nouvelle mariée. Elle fait aujourd'hui, je suppose, ses débuts de maîtresse de maison. La petite comtesse a suivi les traditions familiales. Il y eut de tout temps un thé-bridge à *Clareviste*, le mardi.

— *Clareviste?* répéta Jacques, interrogateur. C'est le nom de cette superbe demeure ?

— Oui ! L'appellation est justifiée. La vue est longue et claire. Par les belles journées on distingue les Alpes du Vercors.

— Ce doit être merveilleux !... s'exclama le littérateur en herbe.

D'une voix suppliante, il continua :

— Vraiment, Paul, si vous êtes en relations avec ces châtelains, obtenez-moi la faveur de présenter mes hommages à la jeune épousée... Je serais désespéré de ne point la connaître...

Si j'en juge par sa maison, elle doit être jolie.

— Elle l'est, affirma le docteur d'un ton sec.

— Vous la connaissez?

— Je l'ai aperçue une fois avant son mariage. Son mari et moi avons été ensemble au collège.

— Et vous passez devant sa porte sans entrer? C'est inadmissible, mon cher. M^me^ d'Estrange sera sûrement enchantée d'avoir beaucoup de monde à sa première réception. Allons grossir la foule. Je n'ai jamais assisté à un thé-bridge en province. Procurez-moi le plaisir de cette nouveauté. En reconnaissance, je vous réserverai un exemplaire numéroté de mon premier roman... si je parviens à l'écrire...

Ils atteignaient l'avenue de *Clareviste*. Le D^r^ de Combarousse hésita une seconde.

— Puisque vous le voulez, dit-il, allons!

Deux secondes après, la voiture, contournant les pelouses, stoppait devant la façade. Un valet de pied se précipita.

Dans l'immense salle à manger tendue de verdures des Flandres, une vingtaine de personnes goûtaient.

Quelques jeunes filles, désireuses de se rendre utiles, versaient le thé ou le porto, en riant des réflexions aimables des quelques hommes empressés autour d'elles.

C'était une réunion élégante, raffinée et distinguée au possible.

Jacques Sorelle, favorablement impressionné, séduit par le cadre luxueux, pensa :

« Elle est vraiment très chic, la réception de M^me^ d'Estrange! »

Il attendait aux côtés de son compagnon, avec le désir amusé d'identifier les personnages avant

les présentations. Mais comme beaucoup de femmes étaient nu-tête, il ne savait où était la comtesse; ni parmi tant de jeunes gens assemblés lequel était M. d'Estrange.

Presque aussitôt un homme, grand, mince, brun, très beau, avec cette élégance un peu raide, particulière aux anciens officiers, s'avança.

Tout de suite Jacques le définit.

— Un hussard de Lassalle dont le trisaïeul aurait été gentilhomme de la Chambre de Louis XIV. Si c'est le maître de maison, je félicite sa femme... Elle a eu vraiment du goût. Son époux est racé jusqu'au bout des ongles.

Un sourire éclaira le visage du châtelain.

— Comment, Paul! c'est toi? dit-il, tendant une main cordiale au médecin. Nous ne t'avions pas vu depuis notre retour. Ma femme et ma grand'mère seront enchantées.

Combarousse répondit sans beaucoup d'enthousiasme :

— Moi aussi! Permets-moi de te présenter mon ami, Jacques Sorelle. Nous venons de traverser ensemble la Haute Ardèche. Il admire passionnément ton pays.

— Je suis charmé, Monsieur, prononça le comte d'Estrange.

Le nouveau venu avait l'intention de répondre quelques phrases reconnaissantes et spirituelles. Il fut cloué par le grand air du maître de la maison. Malgre son aisance mondaine, il se sentit presque intimidé.

A cent lieues de soupçonner l'effet produit par son allure, M. d'Estrange se dirigeait vers un petit groupe au milieu duquel se détachait

la silhouette d'une femme vêtue de rose, et annonçait :

— Édith, notre ami Combarousse nous fait la surprise de sa venue, et le plaisir de nous amener son camarade, M. Jacques Sorelle.

La comtesse était debout. Elle se retourna complètement vers son mari. Le romancier put la regarder de face.

« La jolie femme », pensa-t-il émerveillé, en détaillant d'un coup d'œil rapide les traits fins, la petite tête aux cheveux bouclés et aux yeux bleus immenses ombrés de cils sombres et frisés.

Tout en l'admirant, le nouveau venu songeait :

« Elle est tout bonnement délicieuse ! »

Selon l'usage des jeunes mariées éprises, Édith d'Estrange sourit à son époux, rougit un peu et prononça d'une voix musicale, mais d'un ton légèrement distant :

— Soyez les bienvenus, Messieurs.

Elle tendit la main aux deux visiteurs. Combarousse la serra en se mordant les lèvres, Jacques baisa les doigts fins avec un respect charmé.

Puis la comtesse leur offrit du thé. Elle avait de jolis gestes, lents, harmonieux à l'extrême. Le romancier fut enthousiasmé de sa grâce. Il voulut le lui dire en termes choisis. Encore une fois les paroles lui firent défaut. Il se sentit blêmir. Sa niaiserie le vexait. Il se serait battu.

Cependant, comme il s'injuriait intérieurement, un organe féminin, cassant, autoritaire, articula non loin de lui :

— Christian, serez-vous assez généreux pour me laisser Paul?...

Cette voix sèche fit sursauter tout le monde.

Assise à quelques pas du maître de la maison,

une femme encore belle, au profil dur de Vénus d'Arles vieillie, drapée de crêpe de Chine violet, fixait son regard sombre et tragique, presque hagard, sur le groupe insoucieux de sa présence.

Le comte retint mal un geste d'impatience. Sa femme rougit encore; mais, très vite, demanda, une prière dans la voix :

— Voulez-vous aussi présenter M. Jacques Sorelle à notre grand'mère, Christian?

« Ah ! vrai ! songea le romancier étonné, pour rien au monde je ne cohabiterais avec cette respectable aïeule. Elle a dû être diablement belle dans sa jeunesse... mais ses yeux sont terribles... Je me représente ainsi ceux des Erinnyes... Comme voisinage, elle doit être pénible... »

Il s'inclina devant la vieille dame. Elle lui tendit sa main à baiser d'un geste mécanique, et sans lui adresser un seul mot, se retourna vers le docteur en souriant d'un air devenu soudain tout à fait aimable.

— Dînez-vous ici, ce soir? demanda-t-elle.

— Non, Madame, répondit Combarousse d'un ton net. Cela ne m'est pas possible... Je ne comptais même point m'arrêter à *Clareviste*... Un concours de circonstances imprévues m'a conduit à votre porte... sans cela... !

Cette fois le sourire de la douairière fit place à l'expression la plus désolée. Elle insista, baissant la voix :

— Vous savez bien, cependant... j'ai absolument besoin de vous parler... Je vous en ai écrit... je...

— Ne comptez pas sur moi, coupa l'ami du romancier.

Le masque tragique se tordit. Les doigts char-

gés de diamants s'abattirent sur le poignet du jeune homme.

— Il le faut, appuya-t-elle. Je ne puis plus attendre... vous entendez, Paul!... Vous seul êtes en mesure...

— J'ai dit non, Madame, répéta Combarousse, glacial. Je n'aurais pas dû venir à *Clareviste*. J'ai cédé, j'ai eu tort. Ne me faites point regretter cette visite...

Fortement intrigué par ce dialogue, Jacques Sorelle balança un moment entre le désir de comprendre le sens de cette bizarre conversation et celui d'obéir aux lois les plus élémentaires de la discrétion. Mais il fut séparé de son camarade par l'entrée de nouveaux visiteurs. Il y eut encore les inévitables allées et venues autour du samovar. Puis, dans le léger brouhaha des chaises déplacées auprès de la table, la jeunesse sortit sur la terrasse pour bavarder loin des parents. Quelques bridgeurs fanatiques se groupèrent dans le hall.

La haute taille du maître de maison dominait ses hôtes. Christian d'Estrange allait de l'un à l'autre, causant aimablement sans quitter sa femme des yeux. La comtesse était, elle aussi, très entourée. Visiblement fier d'elle, de sa parfaite science mondaine, de sa grâce rayonnante, son mari paraissait au comble de la félicité.

Chaque fois que son regard croisait celui d'Edith, les prunelles bleues de l'exquise créature semblaient sourire.

Vraiment, *Clareviste* était l'asile du bonheur parfait.

De son coin, le romancier s'amusait à étudier les personnages réunis là pour le plus banal des

divertissements : un thé-bridge à la campagne. Tous lui étaient parfaitement inconnus. Selon toute vraisemblance il ne les reverrait jamais, à commencer par les châtelains eux-mêmes. D'ailleurs Paul de Combarousse ne semblait pas du-tout disposé à mettre son ami en relations plus intimes avec la famille de son ancien condisciple.

Cependant le maître de maison présentait le jeune écrivain à ses invités. Les noms prononcés par le comte résonnaient aux oreilles de Jacques comme autant de vocables étrangers. Pourtant les personnes présentes appartenaient à l'élite de la société provinciale, vivaroise ou dauphinoise. Les hommes étaient courtois, aimables, les femmes bien habillées, jolies pour la plupart, mais aucun de ces visiteurs ne possédait une caractéristique capable de capter l'attention d'un observateur averti... Les Estrange seuls étaient intéressants. Tout en paraissant absolument semblables aux autres, ils les dépassaient de toute leur personnalité.

La comtesse se leva.

Les personnes pour lesquelles le bridge est un fléau de plus pour l'humanité la suivirent à travers deux salons convertis en musée.

Amateur de bibelots, Jacques se sentait gagné par l'envie d'inventorier les merveilles amoncelées dans le manoir, mais les maîtres du logis le passionnaient tellement ! Il ne pouvait étudier autre chose, et il passa rapidement devant les vitrines où s'étalaient les trésors d'art, souvenirs des siècles passés.

Silencieusement, il examinait ses hôtes. Surprise de ce mutisme, la belle Edith cherchait

en vain un sujet de conversation capable de le rendre loquace, et Sorelle, qui devinait les efforts de la jeune femme, se sentait pris de l'envie de crier :

— Par grâce, Madame, parlez autant qu'il vous plaira, mais permettez-moi de me borner à vous écouter. Cela m'est tellement agréable.

Il lui fallut un effort réel pour se mêler à l'entretien. Il était le seul étranger au milieu d'un cercle intime, il ignorait les histoires auxquelles on faisait allusion auprès de lui. Pour comble d'infortune, le docteur demeurait invisible.

« Cet animal de Paul ! songeait le jeune homme ennuyé tout en paraissant prêter une oreille attentive au récit d'une fête à laquelle toute la province avait assisté. Il me présente et me plante là... Je ne sais comment faire... Ces inconnus assis auprès de moi sont aimables, mais peu liants !... Si je pouvais revenir un jour différent du mardi, je serais beaucoup plus heureux ! Elle est délicieuse, M^me^ d'Estrange ! Par quel sortilège Combarousse s'enferme-t-il avec cette effrayante douairière? au lieu de demeurer à deviser avec cette charmante petite comtesse? »

Un groupe de bridgeurs rentrait dans le salon, la partie achevée. Ils prirent congé presque aussitôt, Jacques comprit qu'ils avaient traversé les deux tiers du département en auto, pour prendre le thé chez leurs amis. En province, vraiment, on est intrépide.

Après eux, deux dames se levèrent. Ce fut comme le signal de la retraite. Les invités s'égrenèrent... mais Combarousse persistait à demeurer invisible.

Jacques voyait arriver avec une gêne croissante le moment où il se trouverait finalement en tiers entre M. et Mme d'Estrange.

Soudain le docteur réapparut. Sans façon il entra par une petite porte au fond du second salon, comme s'il eût été un familier du lieu. Il avait une expression bizarre, mélange de rage froide et de satisfaction.

Avec ses façons raides et glaciales habituelles il prit congé de la comtesse.

Sorelle eut à peine le temps de prononcer quelques paroles d'hommages et de remerciements pour l'accueil charmant qu'avaient bien voulu lui réserver les amis de son camarade.

— Venez donc, mon cher, il est horriblement tard, interrompit péremptoirement le docteur en l'entraînant vers la porte.

Ahuri, le romancier le suivit en bougonnant :

— C'est bien sa faute, après tout ! Quel drôle de bonhomme ! Sur quelle herbe a-t-il donc marché? Il a positivement l'air de fuir cette maison... Aurait-il été amoureux de la comtesse, par hasard?

Cette idée le rendit muet pendant un quart d'heure.

L'automobile descendait en silence, l'allumage coupé vers le fond de la vallée, Combarousse ne desserrait pas les dents. Arrivés sur la route de Valence, Sorelle risqua :

— Vous m'avez placé dans un cruel embarras en disparaissant ainsi, mon vieux. J'étais seul au milieu d'un flot d'inconnus. J'ignorais tout du petit monde où je me trouvais... Oh !... dites donc, pas si vite... nous voilà à 80 ! ne me tuez pas !...

— Vous tenez à la vie? interrogea le médecin froidement.

— Dame! je chéris l'existence de toutes mes forces. N'en faites-vous pas autant?

— Non, fut la brève réponse.

Jacques reçut le mot comme un caillou. Il recommença à penser, horriblement gêné :

« Certainement, il a professé une admiration sans bornes pour M^me^ d'Estrange. Autrefois... Son condisciple la lui a soufflée, et il enrage. »

Malgré lui cette question jaillit de ses lèvres :

— Vous êtes très lié avec le châtelain de *Clarevisle?*

— C'est mon plus ancien camarade, répondit Paul sans aucun enthousiasme.

— Ah! oui!... oui..., bafouilla Sorelle... je comprends... Il est très bien. Le voyez-vous souvent?

Sèchement le docteur expliqua :

— Je n'étais pas revenu chez lui depuis la mort de la première madame d'Estrange.

— Comment? s'écria Jacques fort intéressé. Votre ami était donc veuf?

— Je me tue à vous l'apprendre, fit Combarousse impatienté.

Il demeura un long moment silencieux, puis tournant vers son compagnon un visage fermé, hostile, il prononça :

— Parlons d'autre chose, Sorelle, si cela vous est égal.

II

Mme d'Estrange, assise devant une coiffeuse chargée de multiples ustensiles d'argent ciselé, polissait ses ongles, avec un soin extrême.

Elle était si attentive à son travail qu'elle n'entendit pas s'ouvrir la porte de sa chambre sous la main de son mari.

Christian demeura un instant immobile sur le seuil.

Une bouffée de vent tiède gonfla les rideaux de damas mauve éteint, drapés autour du lit et des fenêtres; les cheveux d'Edith s'envolèrent. Alors, elle releva la tête, et poussa un petit cri.

— Vous m'avez fait peur !

Le comte s'approcha, mit un baiser dans les frisons de sa femme, et murmura très tendre :

— Voilà un bien vilain mot... Si je vous effraie maintenant... c'est le pire des malheurs !

La jeune femme fit la moue :

— Vous êtes entré comme un voleur, sans bruit. C'est très mal, dit-elle.

Son mari sourit et ses prunelles de flammes devinrent d'une caressante douceur.

— Ne me renvoyez point, Edith, murmura-t-il, une supplication dans la voix, je ne vous dérangerai pas... je serai bien sage... Je viens

d'avoir une séance désagréable avec grand'-mère... j'ai besoin de me ressaisir.

La comtesse lâcha immédiatement son polissoir et, d'un geste câlin, inclina son front vers son mari.

— Comme c'est ennuyeux, dit-elle, désolée. Je vous plains de tout mon cœur. Que vous a-t-elle fait encore?...

Les yeux bleus, limpides, se posèrent tendrement sur l'époux irrité. Aussitôt la mauvaise humeur de Christian se dissipa. Une félicité soudaine l'envahit devant le délicieux visage tourné vers lui.

— Comment votre aïeule peut-elle se montrer aussi peu aimable envers vous? poursuivit la petite comtesse.

— Elle est exécrable ! corrigea le châtelain.

— Une grand'mère, c'est inconcevable ! dit la jeune femme. Je ne la comprends pas. Vous bousculer, vous, si bon !...

— Vous oubliez un léger détail, mon amie, remarqua le comte en caressant les cheveux de sa compagne. Je suis un étranger pour la douairière. Elle était seulement la seconde femme de mon aïeul. Jamais elle n'a éprouvé le moindre sentiment de tendresse envers mon père... Elle m'a également toujours détesté...

« De plus, elle a dû se défaire, à mon profit, de la fortune de notre famille dont elle conserva la jouissance jusqu'à ma majorité, et se contenter de revenus suffisants, certes, mais dont elle ne peut disposer à son gré, puisqu'ils doivent me faire retour après elle... Ce dont elle enrage. En outre, elle a été obligée de remettre entre mes mains les pierreries de ma mère, dont

elle était si fière de se parer et qu'elle souffre de vous voir porter... Tous ces faits ont accru son antipathie naturelle à mon endroit... Elle m'a torturé... moralement... j'ai bien de la peine à ne point la haïr...

— Vous êtes la bonté même, murmura Edith, une admiration dans la voix.

— Non, mais... je suis chrétien, et je pratique l'oubli des préjudices causés... Si j'étais parfait je me montrerais sans doute plus patient... Mais subir chez moi la présence de cette femme acharnée jadis à exciter mon grand-père contre son fils, à rendre la vie impossible à mon père et à s'efforcer de me brouiller avec les miens, est parfois au-dessus de mes forces... De plus, vous imposer sa société...

— Cela ne serait rien, interrompit vivement la jeune femme, si vous n'en étiez pas malheureux. Mais aussi pourquoi s'obstine-t-elle à résider ici, puisqu'elle juge, comme nous, cette situation impossible?

Christian éclata :

— Pour me rendre enragé, probablement! Elle abuse des égards dus par tout homme bien élevé aux femmes d'un âge... avancé. D'après le testament de bon-papa, sa veuve a le droit d'habiter l'appartement du nord de ce manoir. Pour rien au monde elle ne renoncerait à ce privilège, sachant combien je serais ravi de la voir partir...

Les yeux sombres flambèrent. Il poursuivit sourdement :

— Cette femme s'est toujours montrée notre mauvais génie... Tenez... il m'est pénible de faire allusion devant vous à mon premier ma-

riage... Je vous en prie, ma chérie, ne vous éloignez pas, restez auprès de moi. Vous êtes l'unique bien-aimée, pour ma vie entière. Parce que je connais à présent la signification du mot « bonheur » je puis tout dire... Si j'ai vécu avant vous des années infernales, c'est grâce aux bons offices de celle que, par courtoisie, je suis forcé de nommer « grand'mère ». Cette femme a fait mon malheur. Elle a mis tout en œuvre pour me lier, lorsque j'étais encore un enfant, à peine échappé de Saint-Cyr, à la créature la moins capable de me rendre heureux... Je ne vous parlerai jamais plus de ces pénibles événements. Mais je préfère vous apprendre l'entière vérité. Ma carrière brisée, une partie de ma vie gâchée, sont l'œuvre de la douairière. Pourtant, elle aurait dû remplir auprès de moi le rôle d'une véritable mère... Hélas ! elle ne l'a point voulu.

Les yeux de M^me^ d'Estrange se remplirent de larmes. D'un élan passionné, elle entoura de ses bras le cou de son mari, et ce cri jaillit de ses lèvres :

— Oh ! mon pauvre petit !

Elle se jeta dans ses bras. Christian sentait le cœur d'Edith battre à grands coups précipités... Il posa doucement ses lèvres sur la tempe de sa femme, sans prononcer un mot de plus.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il enfin, je n'aurais point dû vous révéler ces... détails... Je vous ai attristée.

Edith enfouit son front au creux de l'épaule de son mari.

— Vous avez bien fait, et je vous remercie

de cette preuve de confiance. Je vous aime davantage depuis que je sais vos chagrins passés. Je croyais...

Elle s'interrompit.

— Ne vous moquez pas, Christian, suppliat-elle, mais... je vous l'assure, je supposais être pour vous un bibelot, une poupée... quelque chose de gentil... amusant à voir, mais... presque sans âme. Vous êtes tellement sérieux et préoccupé de choses si hautes !... et bien trop importantes pour moi...

— Rien ne pourrait l'être trop pour vous, répondit le jeune homme. Vous me comprenez si bien ! Jamais avant ce jour personne n'avait senti comme moi... J'ai en aversion l'épouse-enfant, capricieuse et légère, dont l'unique désir est d'être traitée en objet de luxe. Je souhaitais rencontrer une femme qui, tout en se montrant pour moi une vraie compagne et un appui moral, fût en même temps le charme de mon regard... Longtemps j'ai cru ce rêve impossible.

Il s'inclina, baisa la main abandonnée sur la sienne et conclut, souriant :

— Heureusement, j'ai rencontré un jour Edith de Lausier. Cela m'aurait fait croire en la Providence si je n'avais déjà été chrétien...

La comtesse le regarda malicieusement entre la frange de ses cils.

— Vous savez, chéri, dit-elle, moi, je faisais des neuvaines pour être choisie par vous. Ne le dites à personne, surtout... c'est tellement...

— Fou, de vouloir se lier pour jamais à un être insupportable, termina gaîment le comte...

Ah ! mon amie, vous aurez votre vie entière pour déplorer d'avoir été exaucée. Comme quoi les vœux humains sont parfois imprudents.

— Si vous êtes dans l'intention de me dire des paroles désobligeantes, répliqua Mme d'Estrange, vous pouvez vous retirer...

Christian eut soudain une expression soucieuse.

— Je n'étais pas entré chez vous pour cela, Edith, croyez-le bien. Je venais vous apprendre...

Il soupira.

— ... Une nouvelle invention de grand'mère.

— Un ennui pour vous? s'inquiéta Edith, cessant de sourire.

— Pas tout à fait, mais une vive contrariété. Mme mon aïeule, ne sachant sans doute de quelle façon m'exaspérer, veut absolument inviter Combarousse à séjourner à *Clareviste*.

— Eh bien? fit la jeune femme surprise, n'est-il point votre ami?

— Employer ce mot en parlant de Paul serait du gaspillage. C'est un camarade, une ancienne relation... Il venait beaucoup à la maison, autrefois... Peut-être éprouvait-il de la sympathie pour moi; la mienne à son endroit est des plus modérées. Cependant, comme nous n'avons jamais cessé d'être en rapport, les apparences...

— Alors?... coupa la jeune femme.

— Alors, la veuve de mon aïeul n'ayant pas le droit de recevoir sans mon autorisation m'a fait appeler ce matin et nous avons discuté pendant plus d'une heure... Ah ! quelle force est la bonne éducation ! réellement, cela empêche des

drames. L'entretien entre la douairière et moi n'avait rien d'un marivaudage, je vous le garantis...

— Qu'avez-vous décidé? interrogea la comtesse.

— Rien encore... Je ne sais comment résoudre la question. Pour de multiples raisons, il me déplairait fort d'installer Combarousse auprès de nous. D'autre part, si je refuse net, la bienveillante veuve de mon grand-père colportera, dans toute la région, des plaintes amères, disant que je veux la tuer en l'empêchant de recevoir les soins de l'unique médecin capable de soulager ses douleurs, etc., etc... Elle a brodé sur ce thème pendant vingt minutes. Elle cherchait visiblement à me mettre hors de moi. J'ai pu me contenir, Dieu sait par quel miracle : car je ne compte pas la patience au nombre de mes vertus... Je l'ai quittée fou de colère. Une pareille dépense de politesse épuise un homme!... Je n'en puis plus!

Édith le regarda, compatissante et navrée. Un instant elle réfléchit, les coudes sur les genous, le menton appuyé aux paumes de ses mains.

Elle voyait son mari furieux, et songeait aux difficultés de la situation. La vieille comtesse avait envisagé sans complaisance l'apparition d'une nouvelle châtelaine à *Clareviste*.

Refuser tout net un permis de séjour, c'était la brouille déclarée. Alors, la douairière s'ingénierait à rendre l'existence impossible à son beau-petit-fils. Le comte était d'une violence extrême sous une apparente froideur. Il suffirait d'un mot imprudent pour amener la rupture

avec la vieille dame. En ce cas, le retentissement d'un pareil éclat serait terrible. Cette perspective épouvanta la jeune châtelaine.

— Pourquoi ne cédez-vous pas? dit-elle doucement.

— Cela me déplairait, répliqua nettement Christian... Je suis le maître ici. J'ai trop souffert jadis, de subir tous les caprices de cette coquette. Songez donc, chérie, j'ai vu mon père éloigné de la maison paternelle grâce aux manœuvres de sa belle-mère. Il est mort sans oser commander sous son toit. Moi, je veux le faire... Je donnerais la moitié de ma fortune pour trouver le moyen de me débarrasser de M^me^ d'Estrange douairière...

— Elle porte votre nom, risqua Edith.

— Ah! je le sais bien! cria le comte exaspéré. Elle me l'a assez jeté à la face!

Il se mit à marcher de long en large dans la chambre. La comtesse, désolée, demeurait muette. Son époux l'effrayait un peu. En deux mois de mariage, elle n'avait jamais eu l'occasion de le voir aussi courroucé. Comment pouvait-il se montrer alternativement si dur ou si tendre?

Cependant Christian broyait rageusement les fleurs du tapis sous ses talons, comme s'il eût tenu à leur place la veuve de son aïeul et l'innocent Combarousse.

— Le diable emporte les amitiés de collège! finit-il par émettre, en s'efforçant de se calmer. Si je n'avais pas amené Paul à la maison, autrefois, on ne me l'imposerait pas, aujourd'hui.

Il était un peu calmé. Edith se leva, posa la main sur le bras de son mari et implora, gracieuse :

— Ne soyez plus maussade, cher, permettez une visite du docteur. Si M. de Combarousse vous ennuie, vous ne renouvellerez pas notre invitation !...

— S'il se bornait à m'importuner ce ne serait rien, répliqua le comte, mais...

Il n'acheva point.

— Mais?... interrogea la comtesse, curieuse.

— Il me paraît être devenu bizarre. Il n'a jamais été aimable; au collège, déjà, il se montrait un peu ours... du moins, il n'avait pas l'air haineux.

— Comment ! se récria la petite Mme d'Estrange ouvrant toutes grandes ses prunelles de saphir.

— Oui, dit Christian pensif. Je serais fort surpris si Paul ne me détestait pas.

— Pourquoi le ferait-il? demanda la comtesse de plus en plus étonnée.

— Je n'en sais rien ! avoua son mari.

Devant la figure stupéfaite de sa femme il corrigea, se forçant à sourire :

— Je plaisante. Le docteur ne désire point ma mort, rassurez-vous.

Changeant de conversation, il ajouta :

— Si vous étiez tout à fait gentille, Edith, vous passeriez vite un costume de cheval, et vous m'accompagneriez dans la forêt.

Déjà, la jeune comtesse était dans son cabinet de toilette.

— Je suis à vous dans cinq minutes, cria sa voix joyeuse. Voulez-vous sonner Félicie, j'ai besoin d'elle.

Le comte obéit, s'assit dans une chauffeuse et songea à part lui :

— Grand'mère n'est pas malade. Elle se porte comme un charme. Pourquoi désire-t-elle si fort la venue de Combarousse?

III

Depuis le jour où Christian avait soulevé un coin du voile et permis à sa femme d'apercevoir un peu du triste passé, Edith souhaitait de nouvelles confidences. Cependant, elle n'aimait pas entendre prononcer le nom de la première Mme d'Estrange; elle ressentait même une secrète terreur enfantine à l'idée d'apprendre d'autres détails sur la vie intime de son mari.

A l'exemple de beaucoup de ses semblables, la comtesse était partagée entre une invincible curiosité et une non moins indéniable jalousie.

Elle désirait voir le comte renoncer à sa réserve habituelle sur ce sujet afin de pouvoir encore le plaindre d'avoir été aussi malheureux. Elle eût voulu répéter à son oreille les mots consolateurs et lui dire tendrement :

« Rassurez-vous, les peines d'autrefois sont éloignées... Je demeure à vos côtés, pour vous chérir jusqu'à la mort... »

Cependant elle ne pouvait s'empêcher de songer :

« Elle l'a eu la première. Il l'a aimée, il a

vécu avec elle comme il le fait avec moi... Il lui a dit les mêmes paroles... »

De cette devancière, Edith ignorait tout. Aucun portrait, aucune trace de son passage ne subsistait dans la maison. Sans doute, le comte avait fait disparaître tous les souvenirs de la morte... Par délicatesse envers sa seconde femme, il n'avait conservé aucun de ses objets familiers...

La douairière, si désagréable qu'elle fût pour le petit-fils de son mari, ne faisait jamais d'allusion au passé conjugal de Christian... quelques mots, surpris au hasard d'une conversation, avaient appris à la petite comtesse que l'aïeule elle-même avait préparé cette union.

Edith aurait beaucoup donné pour connaître exactement le rôle joué par la vieille comtesse dans le jeune ménage. Peut-être n'avait-elle pas eu tous les torts. Le comte était autoritaire, cassant, il ne perdait aucune occasion de faire sentir son autorité absolue. Influencé par son père dès l'enfance, il ne pouvait souffrir son aïeule. Brusquement dépossédée, la douairière manifestait une aigreur croissante, et s'appliquait à lui créer, sans trêve, des difficultés.

Néanmoins son mauvais vouloir ne s'étendait pas jusqu'à la nouvelle châtelaine. Edith semblait être, pour elle, une enfant insignifiante, destinée à compter pendant fort peu de temps aux yeux de son mari. Elle était donc une quantité négligeable.

Les deux femmes avaient des rapports officiels très suffisants pour être jugés, par leurs relations, de parfaite entente. Leur vie intime, très cérémonieuse, aidait encore à maintenir

une apparence d'union, inexistante réellement.

Edith agissait envers la vieille dame comme une petite-fille véritable. Christian témoignait à son aïeule la déférence obligatoire due à une femme âgée. Peut-être se montrait-il plus froid avec elle, mais ses manières n'étaient pas expansives et personne ne le trouvait étonnant.

Dans la ferveur de ses premières illusions, la petite comtesse s'était flattée d'opérer un rapprochement entre l'aïeule et le petit-fils. Elle commençait à se rendre compte de la difficulté de sa tâche. Cependant, elle ne se décourageait pas et tentait par tous les moyens de ramener la concorde dans cet intérieur divisé, de gagner l'affection de la grand'mère de son mari et d'amener le comte à plus de douceur.

Dans ce but, elle s'astreignait à passer, chaque jour, une heure dans le salon de l'aile du Nord, d'où la douairière ne sortait guère.

Cela n'était pas divertissant. La vieille dame, coquette impénitente, vivait dans une quasi-obscurité. Elle ne voulait montrer à personne son teint altéré par les ans ni les rides creusées sur son visage. De plus il régnait dans l'appartement de l'aïeule un parfum étrange fait d'éther et d'ambre, presque irrespirable.

Au cours d'une de ces visites, ironiquement qualifiées « charitables » par Christian, l'entretien obliqua vers le passé.

La veille, la petite comtesse, immobilisée par une névralgie, n'avait pu quitter son appartement. La grand'mère s'en montra attristée.

— Ma chère enfant, dit-elle en se soulevant de la chaise longue où elle bâillait sur un roman, je suis bien aise de vous voir. Ce matin

on m'avait donné les meilleures nouvelles de votre santé, mais je ne m'attendais pas à recevoir votre visite aussitôt. C'est gentil de venir à moi !

Ce disant, elle posa ses lèvres peintes sur la joue nacrée de la jeune femme.

Le geste paraissait sincère.

Edith pensa :

« Comment peut-elle se montrer si bonne avec moi, lorsqu'elle est tellement revêche envers son petit-fils? Elle n'a certainement jamais embrassé Christian avec autant d'affection ! »

— Asseyez-vous auprès de moi, continuait la vieille dame avec une amabilité un peu excessive. Racontez-moi les nouvelles. Je ne vois personne ici, et je m'ennuie. Avez-vous eu beaucoup de monde mardi dernier?

Edith chercha dans sa mémoire :

— Mais nos habitués, dit-elle. Les bridgeurs ordinaires. Les Sahune, M^me^ d'Arnac, les petits Saint-Remèze.

— Personne de Valence? questionna la douairière en faisant fiévreusement tourner ses bagues autour des doigts.

— Je ne me souviens pas !... Ah ! si... mon cousin, le général de Lausier, et sa fille Chouchou. Ils m'ont amené ce jeune écrivain, vous savez?... l'ami du D^r^ de Combarousse. Monsieur...

Elle hésita :

— Monsieur Sorelle... oui... je ne me trompe pas... Jacques Sorelle.

Elle sourit :

— C'est un être charmant, paraît-il.. d'après Chouchou, du moins...

La vieille dame parut se soucier fort peu de l'opinion de la jeune fille quant à l'élégant romancier. Très vite, d'un ton mécontent, elle demanda :

— Et Paul? est-il venu? Pourquoi ne m'avez-vous point fait avertir? Ce n'est vraiment pas aimable à vous! Je ne compte plus, je le sais bien...

— Oh! grand'mère, quelle idée avez-vous là? protesta Edith surprise de l'âpreté de l'accent. M. de Combarousse n'accompagnait point son camarade. Je ne sais s'il est encore dans nos parages... et puis, s'il faut tout vous dire... je vous confierai... il ne plaît pas beaucoup à Christian, je crois!

La douairière serra les dents :

— Voilà le grand mot lâché, dit-elle... Tout le monde doit se plier aux goûts de ce monsieur... Il connaît pourtant mon désir de voir Paul. J'ai absolument besoin de lui... Je n'ai confiance en aucun autre médecin.

— Mais, Dieu merci, vous êtes bien portante, grand'mère! s'écria la jeune femme avec gentillesse.

Au fond elle se sentait horriblement embarrassée.

— Certainement, fit la vieille dame, sèchement. J'ai la meilleure santé du monde. A moins de me tuer, votre mari n'entrera pas de sitôt en possession de mon usufruit. C'est regrettable pour lui... Je lui en fais mille excuses...

D'un ton respectueux, mais ferme, Edith coupa :

— Christian ne mérite pas de telles paroles. Vraiment, vous le jugez avec une sévérité sans

nom. Cependant nul être ici-bas n'est plus désintéressé, n'a l'âme plus haute. Auriez-vous supporté, jadis, d'entendre un simple blâme sur votre mari? Non, n'est-ce pas? Vous ne trouverez donc pas mauvais de me voir vous imiter.

La douairière fit un effort terrible pour refréner son irritation. Devant l'air résolu d'Edith, elle se calma, et dit, amusée, condescendante :

— Dieu, le charmant avocat! C'est délicieux d'être aussi éprise de ce vilain garçon. Vous avez raison, mignonne, mais ne me croyez pas semblable à vous sur ce point... Je n'ai jamais été dans l'admiration absolue de mon mari, et j'eusse fort bien laissé dire de mon pauvre Guy qu'il était parfaitement tyrannique et peu agréable dans le commerce quotidien.

Elle éclata de rire. Ses dents blanches brillantes, irréprochables, éclairèrent le visage au regard tragique.

— J'ai fait comme vous, autrefois, poursuivit-elle. Je me suis laissé prendre au charme des beaux yeux noirs, aux promesses murmurées par une voix de velours... je croyais le comte un être supra-terrestre. Tous les Estrange sont ainsi. Ils ont des physiques splendides, mais des âmes antiques, impérieuses, et d'un despotisme incroyable dans le privé.

« Comme elle est méchante »! pensa Edith outrée.

Tout haut, avec son plus joli sourire, elle déclara :

— Vous avez raison, grand'mère, les hommes de cette race sont exquis... Cependant, je ne me suis jamais aperçue encore de leur... vilain caractère, et je le déplore. Ce doit être adorable

d'être tyrannisée par un mari aimé entre tous... Mais Christian ne peut se décider à me contrarier. Il me passe toutes mes fantaisies.

La vieille dame lisait dans cette âme si droite comme dans un cristal. Elle voyait la naïve bravade, et se prit à éclater d'un rire aigu.

— Parfait ! C'est le miracle de vos yeux bleus. Pour la première fois, un Estrange est dompté. Puisque vous êtes assez puissante pour le mener par un fil de soie, obtenez donc le retour de mon Esculape. Je suis une pauvre maniaque; ne raillez pas. Un jour, vous vieillirez moins solitaire... je le souhaite de tout mon cœur... à ce moment-là, vous comprendrez combien il est douloureux de modifier ses habitudes, de voir ses amis écartés de vous...

— Personne ne songe à vous isoler, grand'mère, s'écria la jeune femme. Vous êtes libre d'agir à votre guise... Je suis certaine...

Elle s'arrêta net et rougit... La mansuétude de Christian lui semblait douteuse, quant au retour du Dr de Combarousse.

L'aïeule l'observait, ironique. Elle semblait prendre une sorte d'âcre plaisir à la vue de cet embarras.

— Laissons cela, dit-elle enfin. Je suis sûre, moi, de votre pouvoir sur votre terrible époux. Je maintiens mon qualificatif. Christian est féroce, ma chère enfant. Son grand-père a connu les pires soucis à cause de lui. Son père était mort trop tôt. D'ailleurs, il n'avait pas su le diriger, ni le corriger... C'était un garçon bizarre, sensitif, maladif...

— Comment? coupa Edith surprise.

— Oui, mon beau-fils, Robert, était un être

d'imagination. Il se créait des chimères. Il inventait des persécutions extravagantes... Par exemple, il s'était figuré tout un roman... Soi-disant, je l'éloignais de son père, de *Clareviste* où il se plaisait... de sa famille... Jamais il n'a consenti à rentrer ici après sa majorité. Il a élevé Christian en dépit du sens commun, et ce fut une tâche vraiment ardue, de transformer cet enfant gâté en homme raisonnable.

— Vous m'étonnez, répliqua la comtesse très rouge. Mon mari ne parle pas volontiers du passé, mais, d'après le peu qu'il m'a dit, il n'a jamais dû être entouré de beaucoup de tendresse.

— Il vous a raconté, sans doute, la sévérité de son grand-père à son égard? Hélas! la fermeté de mon mari était nécessaire. Il voulait atténuer les mauvais penchants de ce garçon indépendant. Alors on nous a jugés durs. Quant à moi, je trouvais parfaite la discipline imposée à cette nature rebelle... Alors, le monde a conclu à mon hostilité pour ce beau-petit-fils.

Édith l'écoutait, stupéfaite. La douairière rappelait les souvenirs déjà évoqués par le comte, mais transposait habilement le texte. C'étaient exactement les mêmes détails, et pourtant cela paraissait tout différent.

— Après cela, poursuivait la douairière, avec une expression d'absolue sincérité, Christian a songé à se marier. Par malheur, il a rencontré chez moi Charlotte de Ripers, la nièce de mon amie la plus intime... Ah! j'en ai souvent fait mon *mea culpa!* S'ils ont été mis en présence ce fut bien ma faute. Mais comment aurais-je pu connaître très exactement l'état de santé de

cette petite? Tant de jeunes filles sont délicates avant le mariage et se portent admirablement après! Charlotte était frêle, c'est évident, il aurait fallu la ménager.

Son rire sardonique résonna de nouveau.

— Mais allez demander cela à un Estrange, poursuivit-elle. Entre un mari soucieux de la tranquillité de sa femme et Christian, il y a un abîme. L'égoïsme est la qualité dominante de sa race.

— Je ne saurais partager votre opinion, interrompit la comtesse. Je suis sujette aux névralgies. J'en souffre pendant plusieurs jours consécutifs. Jamais mon mari ne s'est montré aussi patient, aussi attentif, que pendant ces périodes. Il ne m'a pas quittée une minute, m'a soignée lui-même...

— Ma chère petite, coupa l'aïeule avec une ironique bonté, vous êtes mariée depuis très peu de temps... Vous êtes en lune de miel... Cependant, je me bornerai à vous donner un conseil. Ne soyez pas malade souvent. Il en a coûté cher à la pauvre Charlotte de n'être pas constamment disposée à recevoir, à s'habiller pour aller au bal; à supporter des courses folles à cheval quand son mari, le vôtre à présent, avait la fantaisie d'avoir une amazone à ses côtés... Cette pauvre petite a payé de son bonheur ses refus d'être prête à tout pour complaire aux caprices de ce dur Christian : Pourtant, elle l'aimait. Elle s'était unie à lui dans la ferveur de sa première affection... Elle escomptait une fidélité complète... Je l'entends encore me dire au soir de ses fiançailles : « Comme je serai heureuse et gâtée... »

— Le jour de nos accordailles, interrompit Edith subitement devenue cramoisie en entendant ces souvenirs si méchamment évoqués, je pensais :

« Comme je vais le rendre heureux ! » Je ne songeais pas du tout aux attentions possibles de mon bien-aimé, je vous l'assure... et seulement à mon dévouement, à ma soumission, à mon abnégation...

— Vous êtes un rare trésor, mignonne, intercala promptement la douairière. Prenez garde à ne point déplorer votre générosité. Mais cela ne me regarde point. J'ajouterai seulement ceci : Si Christian vous voit prête au servage, il saura mettre votre obéissance à l'épreuve... mais cela vous agréera sans doute et vous le remercierez... d'avoir l'obligeance de se servir de vous comme d'une esclave... Je le connais à fond. Il le sait. Pour cette raison, sans doute, il ne peut me sentir. Comment aurais-je pu accepter, sans lui en faire des reproches, l'insensibilité avec laquelle il traitait Charlotte?

— Pourtant, interrompit brusquement Edith, il a donné sa démission d'officier pour lui être agréable.

La vieille dame haussa les épaules.

— Il le lui a tellement reproché !... Ah ! il lui en a fait des scènes à ce sujet. Charlotte tremblait encore en me les racontant, plusieurs mois plus tard.

— Vous ignorez sans doute combien un homme peut souffrir en voyant sa carrière brisée, ses rêves d'avenir anéantis !

Dans un souvenir l'aïeule riposta :

— Et vous, mon enfant, félicitez-vous d'igno-

rer les souffrances d'une femme délaissée. Je n'ai rien de meilleur à vous souhaiter...

Elle leva les yeux au ciel :

— Il m'est extrêmement pénible de vous parler ainsi, mais je vous vois si jeune, si charmante...

Sa voix traîna sur les mots :

— Si complètement aveuglée par votre tendresse... et j'ai peur.

— Pourquoi donc? interrogea la jeune femme de très haut.

— Je pense à l'autre... votre devancière... Je l'ai vue si malheureuse! Elle a versé tant de larmes...

Edith s'était levée, le cœur bondissant. Une seule pensée lui venait : Courir vers Christian, se jeter dans ses bras, ne rien lui dire, mais sentir son affection chaude, protectrice, effacer la dure impression causée par la vieille fée cruelle et médisante.

La douairière acheva, compatissante :

— Je souhaite plus de bonheur à la seconde M^me^ d'Estrange.

— Merci, dit froidement la comtesse... Comme ma félicité dépend uniquement de mon mari, vous serez exaucée!

IV

A l'ombre des tilleuls centenaires taillés en quinconce, la comtesse d'Estrange balançait, dans un rocking-chair confortablement bourré de coussins, son élégante personne et ses rêveries.

Ces dernières étaient grises. Christian était parti depuis la veille, il demeurerait absent quarante-huit heures encore, et la jeune femme trouvait le temps long.

La première séparation est toujours pénible aux êtres tendrement unis.

— Si vous partez, je pleurerai..., avait murmuré doucement Edith en posant sa jolie tête au creux de l'épaule du voyageur.

Mais, insensible à cette prière, le mari avait répondu :

— Je suis forcé de m'absenter, vous ne l'ignorez pas. N'augmentez pas ma peine, en vous montrant si peu raisonnable.

Il était monté en auto deux heures plus tard. Depuis cette minute Edith se lamentait sur la sécheresse de cœur des Estrange !

« En somme, pensait-elle, rien n'obligeait positivement Christian à cette corvée. Certes, il a une haute idée de ses devoirs sociaux. Pour remplir l'un d'eux, il est parti... Peut-être eût-il pu s'en dispenser... Mais il a voulu montrer

qu'il ne se plierait jamais aux caprices d'une femme... et il a fui... »

La douairière avait profité du veuvage momentané de sa petite-fille par alliance pour la convier à déjeuner. Edith avait fait appel à toute sa force de caractère pour arborer un air serein quasi joyeux.

Elle exprima même, à plusieurs reprises, sa joie de retrouver un peu de sa liberté d'antan. Elle le dit trop haut; cela sentait les larmes récentes.

La vieille dame lui fit mille cajoleries, l'accabla de compliments sur sa grâce, sur son teint, sur sa robe... puis incidemment déclara que Christian avait l'habitude de s'absenter de temps à autre pour deux ou trois jours.

— Il annonçait une partie de chasse susceptible de le retenir au dehors pendant quarante-huit heures, et il restait une semaine à vagabonder à travers bois... Pendant ce temps, l'infortunée Charlotte attendait vainement une lettre du voyageur...

L'aïeule narrait volontiers les déboires conjugaux de la première M^me^ d'Estrange, pour engager peut-être la jeune Edith à montrer plus d'habileté dans sa façon d'agir avec Christian.

Le repas, indiscutablement savoureux, fut un supplice pour la petite comtesse. Elle se retira le plus tôt possible sous le prétexte d'aller faire des emplettes à Tournon. Ce n'était pas tout à fait un mensonge. La jeune femme était dévorée du désir d'envoyer, sur-le-champ, un télégramme à son mari, l'adjurant de ne pas la laisser sans nouvelles.

Elle parvint à renoncer à son projet en songeant :

« Christian sera effrayé d'abord, et sûrement très énervé ensuite si je le relance de la sorte. Sa première femme était coutumière de ces rappels à l'ordre, et elle l'agaçait. »

Là-dessus le rocking-chair cessa de balancer. Edith pleurait tout à fait.

Un ronflement d'automobile montant l'avenue la fit sursauter. Elle eut un instant cette idée folle :

« Il revient !... »

— Bonjour, chérie ! cria une joyeuse voix féminine. Je viens te présenter ma nouvelle machine ! Elle est chic, n'est-ce pas?

— Ah ! fit la comtesse à la fois déçue et rassérénée. C'est toi, Chouchou? Quelle bonne idée tu as eue en venant me voir !

Mlle Janine de Lausier, Chouchou pour ses intimes, bondissait de la petite 5 H. P. toute neuve et dont elle était très fière, courait vers sa cousine et l'embrassait fougueusement.

C'était une gentille petite personne, assez semblable à Mme d'Estrange, en moins brun, et surtout plus moderne. Très sportive, bien découplée, souple comme une femme panthère, elle avait d'adorables yeux clairs, rieurs et candides.

Malgré leur différence de goûts et de caractère, les deux cousines sympathisaient fort.

Chouchou jugeait la comtesse pas assez « à la page ». Celle-ci trouvait la jeune fille trop désinvolte dans ses manières.

— Alors? fit gaîment la femme de Christian, heureuse de voir ce visage ami, tu viens

m'éblouir par ton luxe? Mon oncle est décidément un père bien généreux!... Il t'a fait là un superbe cadeau!

A part soi, elle bénissait le Ciel que Chouchou, très absorbée par le plaisir de se montrer en chauffeur, n'eût pas eu le temps de deviner son chagrin.

— Oh! répondit Mlle de Lausier en s'asseyant, il a d'abord crié pour le triple du prix, mon cher papa! Heureusement, je sais comment arriver à l'apaiser... Depuis hier, j'ai mon permis de conduire.

Elle éclatait d'orgueil :

— Je n'ai pas voulu attendre une heure de plus pour venir te montrer le joujou... A côté de tes belles voitures, elle fait un peu « parente pauvre », mais tout le monde n'a pas la veine de faire la conquête du nabab Christian d'Estrange. Je ne suis pas jalouse, tu sais. Il est superbe, ton mari, mais il n'est pas du tout mon idéal. Je lui trouve un air... sévère... pas commode et surtout trop vieux jeu.

Elle s'interrompit net, pour interroger drôlement :

— Dis donc, il n'est pas caché derrière un arbre?

— Non, fit Edith, s'efforçant de rire aussi. Il est parti hier, et rentrera après-demain... j'espère!

— Où est-il allé?

— Curieuse!... Mon mari s'occupe beaucoup des œuvres sociales de notre région. On lui avait demandé une conférence sur les Caisses agricoles...

— C'est très beau! s'exclama Chouchou.

Penser à des choses aussi graves après deux mois de mariage est merveilleux. Il est à mettre sous cloche, mon cousin... Mais puisque te voilà veuve, je t'emmène à la maison. Maman n'y est pas; elle organise les fêtes du baptême de mon troisième neveu...

Edith se mit à rire.

— Tu t'exprimes alertement, fit-elle.

— Oui ! je déteste la banalité. M. Sorelle prétend...

Elle rougit, bafouilla, et se mit à tracer des cercles sur le sol, au moyen d'une brindille de bois...

— Eh bien? fit la comtesse, taquine, tu n'achèves point?

— Ma modestie en souffrirait ! riposta délibérément l'interpellée. C'est un garçon très aimable, tu sais, ce jeune écrivain. Nous nous sommes découvert une quasi-parenté. Il est un peu cousin de mon beau-frère. Maman est enchantée de connaître ce Parisien. Elle compte le retenir dans la région jusqu'à l'arrivée de la famille de ma sœur. Comme cela, il verra Robert et rappellera avec lui de communs souvenirs de collège.

— Vraiment? fit Edith légèrement railleuse.

La fille cadette du général de Lausier possédait au plus haut point l'art de se dérober lorsqu'on tentait de lui arracher ses confidences. Elle répliqua, gravement :

— M. Sorelle travaille à un roman. Il est, dit-on, admirablement doué pour les lettres, et on lui prédit un glorieux avenir. Il demeure à Valence quelques semaines encore pour bien étudier la contrée. Il compte loger son intrigue

dans la région... Il doit me donner un rôle dans son histoire, mais cela ne me plaît pas. Il tient à me dépeindre comme je suis exactement... et j'aurais désiré être rousse avec des yeux verts... il s'y oppose, je ne suis pas contente !

— Si les tiens lui plaisent, pourquoi changer? répliqua Edith de plus en plus amusée... Te voilà devenue une inspiratrice, une muse ! Mes compliments.

Chouchou eut le triomphe modeste.

— Tu intéresses également le romancier, fit-elle... Christian aussi. M. Sorelle prétend n'avoir jamais vu une maison comme la vôtre, ni des passionnants personnages tels que vous tous ici. Il m'a confié l'autre soir :

« Certainement, *Clareviste* et ses habitants ont une histoire. »

— Qu'as-tu répondu? demanda Edith infiniment divertie.

— J'ai dit : Mais oui, Monsieur, ils en ont une, la plus simple et la plus jolie. Ils se virent au bal, chez nous; ma cousine était en rose. Elle plut au comte; il la charma; ils se le dirent et on les fiança. Un mois plus tard, mon père conduisait Edith à l'autel... et depuis ils s'aiment...

La comtesse attira vers elle la tête ébouriffée de sa petite cousine et l'embrassa.

— Vingt ! pour la réponse de l'élève Chouchou, cria gaîment M^lle^ de Lausier. Cette enfant est un phénomène de tact et de bon sens ! n'est-ce pas?

— Certes ! assura la jeune femme d'un air navré.

Sa confidente la dévisagea...

— Comment, tu soupires?... Qu'y a-t-il?... tu me parais bien contristée? Pauvre Ariane, te voilà seule et désemparée. A quoi pourrais-tu bien employer ta solitude?... Voyons, cherchons ensemble... A ranger les armoires?... Non! cela est du ressort de la *housekeeper*. Tu lis des romans?... Pas davantage! le tien est tellement plus beau! Tu pianotes, alors?... Pardon, tu joues du piano? Non plus!... A quoi bon, d'ailleurs, le bien-aimé est en voyage! ce serait ridicule de déployer tes talents pour les murailles... Alors tu écoutes charitablement le récit des fêtes mirobolantes où brilla..., sous l'Empire, ta chère mère-grand?

— A peu près, confia Edith. J'ai déjeuné chez elle aujourd'hui.

Chouchou la considéra d'un air curieux.

— Le rôti était brûlé? La crème tournée? le vin aigre?... C'est donc cela... Je me disais aussi... Tu fais une mine déconfite!...

— Mais..., intercala sa cousine.

— Ah! je t'admire de pouvoir demeurer en tête à tête avec ton aïeule... Tu sais, elle a l'air réfrigérant en diable... C'est bien simple, elle me glace... Elle a été détestable envers ton mari, jadis...

— Comment le sais-tu? interrogea vivement la comtesse.

— Le Dr de Combarousse l'a dit à papa. Il paraît un peu bouledogue, ce médecin, mais c'est un ami dévoué. Il a beaucoup vanté Christian à M. Sorelle... Alors, Jacques...

— Tiens, tiens, te voilà bien familière.

Chouchou baissa la tête.

— Je pourrai le nommer ainsi... bientôt, je

crois, confessa-t-elle, d'un air confus... Nous nous plaisons; du moins je le trouve très à mon goût. Je pense ne pas lui être indifférente, mais il ne m'a rien dit... Il n'y a donc rien d'officieux... néanmoins j'espère...

Elle rougit de plus belle.

— Tu ne lâcheras pas mon secret? conclut-elle, d'un petit ton suppliant.

— Sois tranquille, je garderai ton espoir pour moi seule... en souhaitant le voir devenir une belle réalité. J'ai rencontré deux fois M. Sorelle; il m'a paru très sympathique.

— Vrai?... oh! alors tu serais un amour de l'inviter. Il meurt d'envie de revenir à *Clarcviste*... et n'ose pas se présenter à ta porte. Il vous connaît à peine. Christian a l'air de vouloir espacer son ami Combarousse par lequel Jacques fut amené céans, pour la première fois... Il lui est donc difficile de vous faire une nouvelle visite.

Gentille, elle insista :

— Je t'en prie, ma petite Edith, viens dîner à la maison. Tu es seule, tu t'ennuies, tu verras... M. Sorelle. Tu diras beaucoup de bien de lui à papa. Demain tu souffleras à ton mari de vanter le romancier en herbe pour lequel je nourris un tendre penchant... Il gobe énormément ton époux, mon général de père... Il trouve navrant qu'il ait donné sa démission...

La comtesse interrompit brusquement :

— Parlons d'autre chose, veux-tu?

La jeune fille se mordit la langue. Elle songea, confuse :

« Je suis par trop stupide d'avoir rappelé cette belle manœuvre due à la première femme de

Christian. Cela froisse Edith sûrement... Je suis absurde... »

Dans l'espoir de créer une diversion, l'écervelée repartit sans transition :

— J'allais oublier de te transmettre une requête de papa. C'était adressé à ton mari, mais tu pourras peut-être le remplacer. Voudriez-vous nous confier, temporairement, un bouquin d'histoire?... attends... J'ai écrit le titre sur un papier... Eh bien, qu'ai-je fait de mon sac?... je l'ai sûrement emporté.

Edith soupçonna le réticule de se promener dans la poche de Jacques. Cela lui rappelait quelques péripéties de ses fiançailles. Un flot d'attendrissement serra sa gorge. Chouchou lui parut délicieuse, un peu trop puérile, mais si gentille. Pour un rien, elle l'eût embrassée.

— Ne cherche pas davantage, dit la comtesse en réprimant un sourire. En lisant les titres des volumes tu te rappelleras celui qui t'intéresse.

— J'avais mon sac, je t'assure, répéta la jeune fille, extrêmement gênée.

— Tu le retrouveras certainement... Viens à la maison.

Elles pénétrèrent dans la bibliothèque, sanctuaire personnel du comte d'Estrange. Des livres, aux reliures précieuses, mettaient des lueurs dorées sur les murs. Un immense bureau Louis XIV aux lignes magnifiques occupait le centre de la pièce. Au milieu des papiers amoncelés, une grande photographie d'Edith se dressait auprès d'une buire de Venise dans laquelle une rose rouge achevait de s'effeuiller.

— Tu es heureuse, murmura Chouchou d'une voix recueillie.

Elle pensait à Jacques.

Mme d'Estrange répondit « oui » et brusquement eut de nouveau des larmes au bord des paupières.

— Voici nos collections historiques, dit-elle en s'efforçant de conserver un ton indifférent. Veux-tu regarder si tu trouves quelque chose?

Mlle de Lausier commença ses recherches, en se répétant à part soi : « Si je suis un jour la femme de Jacques, il aura aussi mon portrait sur son bureau ».

Cependant, Edith errait dans la vaste pièce en promenant autour d'elle un regard distrait.

Pourquoi la vieille comtesse avait-elle dit :

« Ces voyages de Christian désolaient Charlotte, par leur imprévu. »

— Vous avez une masse de bouquins, déclara soudain le soprano aigu de Chouchou. La plupart des rayons de ces vitrines sont doubles. Tiens! Qu'est-ce là?... Un livre de souvenirs... il est fermé à clef... Oh! la merveilleuse reliure!

Cette exclamation attira sa cousine. Caché derrière une rangée de volumes de l'*Histoire du Languedoc*, Mlle de Lausier avait découvert une sorte d'album relié en maroquin rose éteint, clos par une minuscule serrure d'or. Sur la plaque étaient gravés ces mots, en manière de devise :

Du pays du rêve. Etrangère ici.

— Voyons, fit Mme d'Estrange.

Sous ses doigts, le secret de la fermeture joua. Des pages couvertes d'une écriture menue, hachée, apparurent. Elle lut les premières lignes, devint écarlate, puis toute pâle.

— Qu'est-ce? questionna Chouchou.

— Rien... des... des... poésies copiées... sans intérêt... Mais je t'en prie, cherche ton livre. Il est tard, le thé doit nous attendre.

La jeune fille s'empressa. Une bouffée de sang aux joues, la comtesse se remit à feuilleter le cahier. Des noms familiers défilèrent devant ses yeux :

« Christian, grand'mère... *Clareviste*... Combarousse. »

Le cœur battant, Edith déchiffra ces mots :

« Mon mari est parti... Il ne sait pas tout le mal qu'il me cause... »

C'était le journal de la première M^me^ d'Estrange !

Pourpre de honte, mais incapable à présent de refréner le désir de savoir, la seconde femme de Christian l'emporta...

V

La surprise du comte fut indicible, lorsque, rentrant à *Clareviste* avec la satisfaction du devoir accompli et la perspective d'être accueilli par le plus exquis des sourires, il se trouva face à face avec Paul de Combarousse.

Dans toute la maison régnait ce désarroi causé par une maladie soudaine. Etreint par une frayeur atroce, le jeune homme balbutia :

— Edith ! Mon Dieu ! que lui est-il arrivé ?

Avec une sérénité parfaite, le docteur articula :

— Bonsoir, Christian ! On ne t'attendait pas aussi tôt... Mais rassure-toi, mon cher, tu es livide. Ta femme se porte parfaitement. Elle m'a fait appeler pour ta grand'mère, brusquement reprise par ses crises hépatiques. Ce n'est pas grave cette fois, mais extrêmement douloureux.

— Bien ! fit le comte, tout à fait rasséréné, sans même songer combien son exclamation était désobligeante pour la douairière... J'ai eu vraiment peur.

Son condisciple le regarda, une certaine ironie dans ses prunelles changeantes.

— Je ne t'aurais pas cru aussi émotif. Tu étais très différent, autrefois. Les hommes varient... c'est extraordinaire...

Il eut un petit rire méchant.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, me voici obligé à t'imposer ma présence... ce soir... demain peut-être. La comtesse Edith m'a demandé de rester jusqu'à la fin de la crise. Elle n'avait jamais vu de malade. Ton aïeule l'a épouvantée.

Intérieurement, Christian s'accabla de reproches, en pensant :

« Pauvre petite ! Si j'avais pu deviner, je ne serais point parti... »

Tout haut, il prononça le plus aimablement possible :

— Je te suis très reconnaissant de t'être dérangé, mon cher. Avec toi, notre malade sera vite rétablie.

— Dame ! fit l'autre de son ton ironique. Je ne puis la tuer pour te faire plaisir. Elle est so-

lide malgré son hygiène déplorable... Tu n'es pas encore en possession de tout ton héritage...

D'un peu haut, Christian répliqua :

— C'est un genre de plaisanterie dont je ne suis pas fanatique. Permets-moi de te prier de l'éviter... désormais.

— Je ne m'amuse pas du tout, je m'exprime sérieusement, repartit Combarousse gravement. Nous sommes d'anciens camarades, mon vieux, je connais ta famille depuis toujours... et aussi tes difficultés avec les tiens. Si tu souhaitais la disparition de ta pseudo-grand'mère, tu en aurais le droit. Elle t'a causé bien du mal... et...

Il cessa de parler, Edith traversant le hall. Elle eut un mouvement instinctif pour courir à son mari, mais le réprima soudain... s'arrêta et pâlit.

Paul de Combarousse l'observait avec une attention intense. Un sourire narquois plissa imperceptiblement sa lèvre. Sans mot dire, il s'inclina devant la comtesse et quitta la pièce.

Christian s'attendait à recevoir sa femme dans ses bras. Un sourire heureux illuminait tout son visage.

Il ploya sa haute taille svelte pour baiser la petite main inerte posée sur la robe claire, et vit la figure d'Edith se contracter.

— Ma chérie, dit-il avec une infinie tendresse. Comme je suis désolé de n'avoir pas été là au moment de la crise... Vous avez eu grand'peur?...

Elle fixa sur lui des yeux angoissés, et se raidit en sentant la main de son mari se poser sur son épaule.

— Oui, dit-elle enfin. J'ai été toute secouée.

Et, fondant en sanglots, elle gémit :

— Pourquoi êtes-vous parti? pourquoi m'avez-vous laissée? Si vous aviez été là...

Il la crut bouleversée par la maladie de la vieille dame, mais cet enfantillage ne lui causa point d'impatience, au contraire. Elle lui parut si délicieusement touchante, cette nouvelle Edith, pressée contre lui...

Doucement, il s'efforça de la calmer, sans toutefois parvenir à comprendre pour quelles raisons elle avait pu être aussi troublée. La douairière n'était pas assez affable pour provoquer une telle compassion.

La jeune femme se laissait bercer dans les bras tendres et forts de son mari en se répétant intérieurement, désespérée, impuissante à retenir son chagrin :

« Ce n'est pas vrai... j'ai mal lu... oh ! pourquoi ai-je ouvert ce cahier ! s'il était demeuré auprès de moi !... »

— Ma pauvre chérie, murmurait le comte à bout de paroles consolantes, je ne voudrais pas vous tourmenter par mes questions, cependant votre état me rend fou. Ma grand'mère est-elle seule cause de votre détresse?

— Oh ! non, balbutia Edith. C'est-à-dire... je suis peinée de la voir souffrir... mais...

— Alors, je suis le seul coupable?

De nouveau les traits de la jeune femme se crispèrent d'angoisse. Elle lui serra le poignet avec violence.

— Non ! non !... pas vous... mon amour... mon seul bien...

Dans un déluge de larmes, elle exhala :

— Ce n'est pas possible...

Le comte eut soudain cette idée :

« En mon absence, grand'mère lui a dit du mal de moi. Elle s'était habituée à cela jadis, avec Charlotte ! »

Les yeux bruns si doux une minute auparavant redevinrent brillants et durs comme des diamants noirs. Furieux, il songea :

« Ah ! mais, je ferai cesser cette façon d'agir. On a brisé ma carrière, je ne laisserai pas détruire mon bonheur. »

Il réfléchit encore.

Édith tamponnait ses paupières de son minuscule mouchoir de soie. Elle voulait chasser l'horrible pensée dont son esprit demeurait hanté depuis la découverte du carnet rose. Certainement elle s'était trompée... Elle avait mal compris les termes de la confession journalière de la première M^me^ d'Estrange... Christian n'était pas cruel... Et puis il était revenu... il était là... elle se répétait :

« Il est bon, fidèle, loyal entre tous... pourquoi me tourmenterais-je? »

Elle se laissa aller contre lui avec le geste du naufragé accroché à une bouée et brusquement tressaillit en entendant la voix musicale et pourtant impérieuse du comte interroger :

— Quelqu'un vous a fait du chagrin, Édith?... Qui est-ce?

De nouveau l'affreuse vision passa devant les yeux de la jeune femme. Les caractères tracés sur la page blanche du cahier mystérieux dansèrent dans sa mémoire. Elle se dégagea, pâlissant de nouveau.

— Je ne me suis pas trompé, reprit M. d'Estrange avec l'impression pénible qu'un événe-

ment grave s'était accompli pendant son absence.

Edith supplia, l'accent détimbré :

— Taisez-vous, par grâce !

— Répondez-moi, je le veux, ordonna le comte, d'un ton encore ignoré d'elle. Comprenez-moi bien. J'ai la sensation atroce que notre bonheur dépendra de votre... sincérité. Dites-moi tout, ayez confiance... On vous a peut-être débité des mensonges?...

La petite comtesse serra les lèvres et ne répondit point.

— Voyons? questionna de nouveau le malheureux Christian... êtes-vous certaine de ma tendresse? Sentez-vous à quel point vous remplissez mon cœur? Êtes-vous sûre de ma constance?

— Oh ! oui ! s'écria la jeune femme avec une conviction absolue.

Le comte, étonné, ne comprenant plus rien à l'affolement de sa compagne, ne posa aucune question.

A part lui, il songea :

« Mais alors, d'où vient son éloignement... sa répulsion presque?... »

La douairière triomphait. Sa volonté avait supplanté celle de son inflexible petit-fils. Paul de Combarousse était maintenant l'hôte de *Clareviste*.

A la vérité, il se montrait le moins encombrant, le plus discret des commensaux. Il ne sortait guère de sa chambre, travaillait du matin au soir et circulait dans le château seulement aux heures où sa malade le réclamait à son chevet.

Il ne recherchait en rien la société de Chris-

tian et paraissait presque désireux de fuir le châtelain. Voyant ceci, le comte redoubla de courtoisie à son endroit, s'efforça de se montrer aimable et s'appliqua à lui rendre le séjour de sa maison le plus agréable possible. Pourtant Dieu sait s'il éprouvait peu de sympathie pour son ancien camarade.

De son côté, Combarousse affichait des airs rogues, s'exprimait sans affabilité, et se montrait en toutes choses parfaitement désagréable.

Si les deux hommes n'avaient appartenu au même rang social on aurait pu croire le médecin secrètement jaloux de son camarade d'enfance. Christian était si riche, si élégant, si physiquement parfait; il avait eu tellement de succès mondains. Combarousse aurait pu en prendre ombrage. Mais, comme le docteur était également favorisé par les dons de la fortune; puisqu'il pouvait vivre sans exercer sa profession et travailler dans son laboratoire à des recherches coûteuses, on était obligé d'écarter toute idée d'envie et d'expliquer par une fâcheuse disposition de caractère les humeurs maussades dont il faisait preuve à tout moment.

Dans le même temps, Jacques Sorelle avait été invité à *Clareviste* avec le général de Lausier et la charmante Chouchou. Le romancier eut la surprise de percevoir un changement véritable dans cette demeure qualifiée jadis par lui : « l'asile du bonheur ».

Cependant rien n'était modifié depuis la première visite. La petite comtesse montrait toujours sa grâce souriante; mais lorsque ses yeux se posaient sur son mari, c'était avec une lueur étrange, faite de crainte et de douleur.

De son côté, le comte paraissait étonné. Il regardait Edith avec une surprise angoissée, et semblait dire :

« Qu'y a-t-il donc, chez moi?... je vis parmi les mystères !... »

Au milieu de ce malaise moral, visible seulement pour un observateur attentif, la douairière étalait son sourire de sphinx, satisfait et cruel.

Le général de Lausier ne s'apercevait de rien. Pour lui, la comtesse ne pouvait manquer d'être heureuse. Le vieil officier admirait Christian, le trouvait épatant. *Clareviste* était une maison bien tenue, la table de sa nièce finement servie et bien pourvue; les parties de bridge quotidiennes extrêmement intéressantes. Tout allait donc au mieux.

Quant à Chouchou, elle admirait les trois rangs de perles de sa cousine. Une femme gâtée ne saurait être malheureuse; et dans son cœur la jeune fille souhaitait ardemment une félicité pareille à celle-d'Edith.

Cependant, Sorelle voyait le fossé s'élargir entre M. et M^me^ d'Estrange. Un instant il eut l'intention d'interroger le D^r^ de Combarousse à ce sujet. Mais, après réflexion, il s'abstint.

Un jour, il confia à M^lle^ de Lausier :

— Vos cousins sont charmants... mais ne vous semble-t-il pas navrant de voir leur lune de miel en train de fondre?

Chouchou ouvrit de grands yeux.

— En voilà une idée ! s'écria-t-elle. Si vous aviez pu le voir attacher le collier de sa femme, vous le trouveriez gentil... Pour ma part, je le juge délicieux.

— Tant mieux si je me trompe, rétorqua le

littérateur. Je jurerais pourtant que Mme d'Estrange n'a pas la même expression de physionomie. Elle paraît comme effrayée.

Chouchou éclata de rire.

— Christian est jaloux comme un tigre, dit-elle, et c'est la faute de la douairière. Elle a fait semblant d'avoir une crise pendant le voyage de mon cousin, pour appeler son cher docteur... Cette maladie était une frime, paraît-il; les domestiques l'ont dit à ma femme de chambre, mais Christian ne s'en doute pas; n'allez pas le lui répéter au moins...

Elle s'arrêta une seconde, se regarda dans la glace, se sourit et continua :

— Mon terrible cousin est exclusif au delà du permis. Il ne peut supporter la présence de tiers entre sa femme et lui... Alors vous comprenez l'état de ses nerfs en rencontrant à chaque minute le Dr Paul dans cette maison... Il devient presque enragé.

— Oh ! s'écria Jacques, incrédule, c'est à ce point ?

— Oui ! rit la petite. Il prend ombrage de ce savant distrait... un grognon, et tout à fait incapable de distinguer une femme brune d'une blonde. Edith a d'abord trouvé cela très flatteur. Maintenant, sans doute, elle en est lasse. C'est pourquoi elle paraissait triste ce soir... Être adorée, cela va bien un moment, mais tous les jours de la vie, cela devient fastidieux !...

Le jeune homme n'insista plus. Mlle de Lausier devait connaître à fond les trois personnages dont elle parlait. Il dit seulement :

— Combarousse n'a rien de positivement enchanteur, je le reconnais. Il aime l'étude, mais

croyez-moi, cela ne l'empêche point de vivre sur la terre. Il courtise volontiers la dame de pique...

— Il est joueur ! s'exclama la jeune fille. Je ne l'aurais jamais supposé !... Il n'assiste pas à nos bridges; papa le voit d'un mauvais œil à cause de cela.

— La partie mondaine l'assomme, expliqua Jacques. Il n'aime pas jouer dans les salons, mais il goûte furieusement le poker. Il est riche... et peut se permettre cela...

— Je ne le croyais point dans une situation aisée. Il mène un tout petit train...

— Il a subi d'énormes pertes à la roulette. Dernièrement encore, il a fait une différence de vingt-cinq mille francs. Plusieurs épreuves semblables... et la pauvreté arrive...

Rêveur, le romancier conclut :

— Je me suis souvent demandé comment il s'y prenait pour vivre à Paris, sans rien faire... Car, vous le savez, il ne donne point de consultations et n'a aucune clientèle.

M^lle^ de Lausier riposta, gaîment :

— Il fait comme il lui plaît, cela ne nous intéresse point. Ne vous occupez pas toujours de votre prochain... avec un curieux comme vous, la vie n'est pas possible. Vous adorez connaître l'existence des gens. Est-ce pour leur rendre service, au moins?

— Quand c'est en mon pouvoir, je n'y manque jamais, affirma Jacques d'un air sérieux.

— Parfait. Alors, quand Edith et son époux seront fatigués l'un de l'autre, je vous appellerai pour les réconcilier; voulez-vous?

— A nous deux, volontiers, promit Sorelle.

Il souriait, mais son opinion demeurait inva-

riable. Il en était sûr : il se passait au château des choses mystérieuses et inquiétantes... Ces gens dont il admirait jadis le bonheur triomphant souffraient d'un mal invisible, mais terriblement cruel...

Le comte d'Estrange était fort malheureux. Il ne pouvait se le dissimuler. Edith s'éloignait de lui. Elle saisissait les moindres prétextes pour refuser de l'accompagner quand il sortait. Chaque fois qu'il pénétrait à l'improviste chez sa femme il la surprenait s'essuyant les yeux.

D'abord inquiet, il redoubla d'affection, lui montrant toute la bonté qu'un être fort peut réserver aux faibles. Ensuite, il s'irrita.

Cette façon qu'avait Edith d'enfouir précipitamment un livre dans son bureau en le voyant entrer l'exaspérait en lui rappelant un souvenir du passé.

Sa première femme avait aussi la manie de demeurer enfermée des heures entières, en tête à tête avec un cahier dont elle noircissait avidement les pages. Mais entre cette neurasthénique détraquée, insupportable et dolente, et la belle créature remplie de santé et d'équilibre, aucune comparaison n'était possible.

Alors il prit patience, toléra cet enfantillage avec le secret espoir de le voir cesser au bout de peu de jours. Mais la jeune femme ne parut pas s'apercevoir de la contrainte qu'il s'imposait pour maîtriser son irritation, et le recul s'accentua de jour en jour.

Jacques Sorelle avait raison.

La lune de miel de M. et Mme d'Estrange touchait à son dernier quartier.

Un matin, le comte, décidé à obtenir de sa femme une explication sincère, entra dans le boudoir dépendant de l'appartement d'Edith.

Celle-ci ne l'entendit pas s'approcher. Avec terreur, elle vit la main de son mari s'abattre sur le livre secret.

Dressée d'un seul élan, les yeux fous, la comtesse lui arracha le carnet. Elle était exsangue. Christian trembla de crainte en la voyant blême. Il crut qu'elle allait s'évanouir, et son mécontentement tomba, d'un seul coup.

— Vous jouez avec mon cœur, dit-il, dans un grave et poignant reproche. C'est mal ! Vous voilà toute changée envers moi. Ai-je donc commis quelque action répréhensible? Vous ai-je déplu? Je ne saurais supporter votre attitude plus longtemps. Mon amie, je vous en supplie, cessez ce jeu. Certes, je n'ai pas le moins du monde l'âme tyrannique, mais, souvenez-vous-en, j'ai le droit de vous prier de me dire... ce que vous écrivez... et à quelle de vos... relations s'adressent vos missives.

— Je n'envoie pas de lettres, balbutia la jeune femme, serrant le cahier dans ses mains tremblantes.

— Alors? Quel est ce... manuscrit? demanda le comte, à cent lieues de soupçonner la vérité.

Elle le regarda, d'un air de biche traquée, et murmura :

— Ce n'est pas à moi... une... amie...

Elle semblait implorer la pitié. Brusquement apaisé, il dit, avec plus de douceur :

— Pourquoi avez-vous peur de moi? Vous ne m'aimez donc plus?

Un cri jaillit des lèvres de la malheureuse :

— ... Oh! vous voyez bien que si! Je ne puis pas m'en empêcher. Je ne sais pas... Je... c'est vrai, j'ai... je suis terrifiée devant vous!

VI

M. et Mme d'Estrange achevaient de déjeuner dans la salle à manger aux tentures flamandes.

Le soleil filtrait à travers les persiennes closes et caressait de ses rayons le parquet mosaïqué, les pièces d'orfèvrerie sur les dressoirs et les roses pourpres dont le couvert était jonché.

C'était discrètement luxueux, élégant, un peu trop recherché, mais agréable à contempler. Assis en face l'un de l'autre, les châtelains paraissaient maussades.

La comtesse gardait obstinément ses yeux fixés sur la dentelle du napperon, et son mari étudiait les fleurs de son assiette avec une mine d'enragé prêt à mordre.

« Qu'ai-je fait pour causer un pareil affolement à cette malheureuse? songeait-il sans cesse. C'est odieux de voir constamment ce visage fermé. »

Néanmoins, et par habitude mondaine, ils s'appliquaient à émettre quelques réflexions.

Mais, les répliques échangées, l'entretien retombait vite. Les deux époux, absorbés par leurs pensées intimes, ne songeaient point à rompre le silence.

Le dessert grignoté, la jeune femme se leva. Impassible, mais secrètement intrigué par l'attitude nouvelle de ses maîtres, le majordome écarta le fauteuil.

Christian attendit une seconde pour laisser passer sa compagne, puis commanda :

— Servez le café chez Madame !

Edith réprima de son mieux un mouvement de surprise contrariée. Avec une froideur devenue fréquente chez lui, M. d'Estrange ajouta, poli :

— Vous permettez, n'est-ce pas?

— Certainement, répondit-elle, sans le moindre enthousiasme.

Un mois plus tôt, elle aurait été ravie de ces instants d'intimité...

Les châtelains passèrent dans le boudoir. En leur absence, on avait déposé le courrier de la comtesse sur un guéridon.

Edith versa le café dans la tasse de son mari. Debout, une cigarette aux doigts, le comte fixait d'un œil inquisiteur le paquet de correspondance.

— Je vous en prie, ma chère, dit-il, ne vous occupez pas de moi. Lisez vos lettres... elles sont peut-être pressées.

Avec une parfaite indifférence, de cet air revenu de tout qui lui était habituel, Edith éparpilla ses enveloppes.

— Rien de passionnant, fit-elle... Quelques réclames de fournisseurs... Ah ! si, un billet de Chouchou.

— C'est un document à placer dans nos archives, remarqua Christian, les yeux dirigés vers les arbres du parc. Cette jeune personne ne me paraît point disposée à briguer les lauriers de Mme de Sévigné. Elle pratique de préférence les coups de téléphone. Elle déteste écrire, je crois... En cela, elle ne vous ressemble guère.

— En effet, avoua Mme d'Estrange, glaciale.

D'un œil distrait, elle parcourut le message de sa cousine. Aussitôt, une exclamation joyeuse fusa de ses lèvres. Le comte se retourna.

— Devinez la merveilleuse nouvelle? fit-elle avec une gaîté dont il s'était désaccoutumé.

Il la regarda, les yeux interrogateurs, puis, souriant soudain :

— Chouchou est fiancée, dit-il.

— Comment le savez-vous?

— Votre intonation ravie me l'a appris. Toutes les femmes sont en effervescence à l'annonce d'un mariage. Pourtant, nombre d'entre elles ne tardent point à regretter d'avoir aliéné toute leur liberté.

Il soupira, et demanda, aimable :

— A quel heureux mortel cette gentille enfant consent-elle le sacrifice de son indépendance?

— Mon Dieu, ma cousine n'a rien d'une victime, répliqua la comtesse, au contraire, elle nage dans la joie. L'élu est M. Jacques Sorelle.

— L'ami de Paul? C'est un charmant garçon, et ma foi, j'approuve tout à fait Mlle de Lausier. Ils formeront ensemble un couple des mieux assortis. Ils s'entendent déjà fort bien, comme j'ai pu m'en rendre compte à leur dernière visite. Ils ont les mêmes goûts, une mentalité

identique et ultra-moderne... Ils feront un excellent ménage.

— Je suis contente de vous entendre parler ainsi, Christian, dit la jeune femme. J'aime énormément ma petite cousine; sous ses allures écervelées, elle a un fond très sérieux. Si son fiancé vous avait déplu, j'en aurais été navrée.

Il se rapprocha vivement, abandonnant son masque de froideur distante, et demanda, adoucissant la voix :

— Vous avez donc quelquefois encore envie de me faire plaisir? Je ne m'en aperçois guère... Chérie... asseyez-vous auprès de moi, là, sur le divan... et dites-moi, doucement... tout bas... quelque chose de très gentil.

Elle ne put résister davantage aux yeux ensorceleurs de son mari. En rougissant un peu, elle obéit et demanda :

— Que dois-je dire?

— Simplement ceci :

« Je n'ai plus peur de vous! »

La jeune femme se recula.

— Edith, ma chérie, poursuivit le comte, qu'est-ce?... vous voilà blême...

— Rien, balbutia la châtelaine... rien du tout...

Elle se leva.

— On a frappé à la porte, je crois?

Il n'eut pas le temps de répondre; la douairière apparaissait sous la portière de brocart à fleurs d'argent. Cette figure fardée, immobile, où les prunelles luisaient comme des braises, était quasi effrayante.

M. d'Estrange sentit croître son irritation. Néanmoins, il marcha courtoisement au-devant de la visiteuse.

— Je vous présente mes hommages, grand'-mère, dit-il en tâchant de ne point montrer son déplaisir.

Un sourire crispé lui répondit. La vieille dame lui tendit la main et demanda :

— Je vous dérange peut-être? Je m'en excuse, mais j'ai un mot à dire à votre femme.

— Suis-je de trop? demanda le comte, en faisant un pas vers la porte.

— Pas du tout ! C'est insignifiant. Je voulais savoir si Edith se proposait d'aller à Valence tantôt. Je l'aurais accompagnée pour offrir mes félicitations à la délicieuse Chouchou. Je viens de recevoir la communication officielle de cet heureux événement.

Elle s'approcha d'Edith et continua :

— M. Sorelle est le mari souhaité pour votre cousine. Il est fort bien. Il est l'ami de Combarousse... c'est tout dire.

— C'est fort peu pour moi, au contraire, corrigea M. d'Estrange durement.

L'atmosphère était déjà orageuse, cette réflexion accéléra la catastrophe.

— Vous me permettrez de penser comme il me plaît, j'espère, émit la douairière d'un ton acerbe. Cette liberté, du moins, vous ne pouvez me l'enlever.

C'était une allusion aux diamants dont la douairière avait été dépossédée au moment du mariage de son beau-petit-fils.

Une flamme pourpre incendia le visage du comte. Il se mordit les lèvres, mais ne répliqua rien.

Embarrassée, Edith tenta de placer une phrase :

— Je viens moi-même d'apprendre la nouvelle, commença-t-elle, Chouchou est folle de joie.

L'aïeule intercala, distillant ses mots :

— Cela me cause un réel plaisir. Il est si rare de voir des gens heureux.

Les yeux méchants fixés sur la petite comtesse semblaient ajouter : « Je parle pour M^lle de Lausier. »

Exaspéré, incapable de se contenir, Christian lança durement :

— Et lorsqu'on en rencontre, on s'amuse souvent à les torturer. Je souhaite à Sorelle et à sa fiancée de ne jamais connaître ce genre d'amis dévoués, habiles à désunir les ménages.

— Vous parlez pour le vôtre? interrogea la grand'mère avec un rire insolent.

Avec un regard cruel, elle ajouta :

— Lequel?

Le comte pâlit jusqu'aux lèvres. Il crispa sa main sur le rebord de la table pour retenir un geste de violence. Au prix d'un effort terrible, il parvint à prononcer froidement :

— Qui avez-vous l'intention de faire souffrir en énonçant cette question? Ma femme ou moi? Si c'est moi, cela est de peu d'importance. Si c'est elle, je ne le supporterai pas.

— Vous voilà devenu bien sensible! jeta la veuve du comte Guy, jouissant avec volupté des droits conférés par son âge et son sexe... Du temps de Charlotte...

Edith devint écarlate. Elle aurait donné tout au monde pour arrêter le débat, et sentait d'avance l'inutilité d'essayer.

Quant à Christian, il comprit qu'il ne pour-

rait se maîtriser plus longtemps. Du ton dont on transmet un ordre, il articula :

— Je vous saurais un gré infini de changer de conversation. Ce n'est pas montrer beaucoup de tact qu'évoquer devant ma femme un souvenir qui lui est certainement désagréable... En outre, ce thème est fort douloureux pour moi. Cela ne vous touche guère, je le sais; je vous prie cependant de garder vos... insinuations par devers vous... Une première fois, vous avez orienté mon existence en me leurrant de promesses fausses. Soi-disant, si je consentais à choisir votre jeune amie, mon aïeul me rendrait toute sa tendresse... disparue grâce à votre influence... je l'appris depuis... J'étais un enfant complètement seul dans le monde, avide de posséder enfin un foyer. J'ai cédé. Hélas ! je me suis vite repenti de ma faiblesse.

Il s'arrêta, passa la main sur son front comme pour éloigner un souvenir importun, puis, faisant deux pas vers le fauteuil où trônait son aïeule, il déclara :

— Aujourd'hui, une seule femme existe pour moi. Jamais je n'en ai vraiment aimé d'autre. Sachez-le bien. Je l'ai choisie librement pour ses qualités de bonté, de droiture et de loyauté, et je lui ai consacré ma vie... Si je connais enfin le bonheur, c'est bien malgré vous. Mais je vous le jure, je ne permettrai pas à vos insinuations mensongères de le détruire.

— Prétendez-vous donc que je me mettais entre Charlotte et vous?

— Certes ! s'écria le comte, et j'ai bien raison. Vos paroles à double entente ont simplement aggravé une situation déjà suffisamment

pénible. Vous m'avez nui de tout votre pouvoir. Il était impossible de me supprimer, n'est-ce pas? J'existais; mon grand-père avait un héritier légal, il fallait l'accepter... alors...

Blême de rage, la comtesse Guy jeta :

— Osez exprimer votre pensée intime : Je voulais dépouiller le petit-fils de mon mari, n'est-ce pas?

Christian eut un geste vague.

— Si vous l'aviez pu, dit-il, vous eussiez certainement tenté de m'expédier... au bout du monde!... Mais je vous en prie, laissons cela. A côté du reste, ce n'était rien. Il est chose pire.

— Je croyais, coupa la vieille femme avec une hautaine impertinence, que nous ne devions plus faire allusion à la première M^me^ d'Estrange.

Christian se retourna vers Edith. La malheureuse créature était livide et frissonnante. Elle assistait à cette scène horrible, sans oser émettre une syllabe.

— Je ne pouvais prévoir un incident pareil, dit-il. Pour mon malheur, je suis assez bien élevé pour ne pas prier la veuve de mon aïeul de quitter à l'instant votre salon. Je vous demande cette grâce de ne pas demeurer une minute de plus entre nous. Soyez assez bonne, mon amie, pour rentrer dans votre chambre.

Deux idées se croisèrent dans l'esprit de la comtesse. Elle songea :

« Il n'est plus maître de lui... Si je m'en vais, il lui fera les pires reproches; si elle a le malheur de prononcer un mot déplaisant, il la tuera... Mon Dieu, cette femme est bien méchante. Il a dû joliment souffrir par elle... »

— Merci, fit-elle, prête à s'interposer si la

discussion prenait une tournure menaçante. Certes, je préférerais ne pas entendre, mais je ne veux pas vous laisser seul, Christian.

La vieille femme eut un sourire à donner le frisson.

— Vraiment? fit-elle, vous semblez me croire bien redoutable. Je conte simplement les faits comme ils se sont produits... Par amitié pour vous, je passe sous silence une foule de détails... savoureux. Votre charme a déjà fortement amélioré le caractère de mon petit-fils. Je l'ai connu d'humeur moins facile jadis... Certes, Charlotte ne bénéficiait pas d'autant d'indulgence... On ne la ménageait guère... Mais... à cette époque, Christian était si jeune!...

Elle eut un regard perfide à l'adresse de son petit-fils...

— Dieu merci, fit-elle, votre femme profite d'une expérience chèrement acquise, je le reconnais. Vous savez, à présent, qu'il ne faut point oublier d'écrire à sa compagne, lorsqu'on est absent du logis. Vous n'y songiez pas toujours, autrefois... pendant les manœuvres, par exemple.

Hors de lui devant ce raffinement de méchanceté, le jeune homme oublia toute réserve. La présence d'Edith, elle-même, sortit de sa mémoire.

Il s'écria, la voix rauque de colère :

— Quand, sur votre conseil, elle venait me rejoindre à l'étape, j'étais bien forcé de penser à...

Un cri étouffé brisa les mots sur ses lèvres. Edith se levait, des larmes au bord des yeux.

— Vous aviez raison, Christian, fit-elle avec une douceur triste; j'aurais dû vous obéir et me retirer plus tôt.

— Restez ! ordonna le comte en retenant le bras tremblant. On a voulu nous faire du mal à tous les deux. Je le prends pour moi seul.

Il se tourna vers la douairière et, d'un très grand air :

— Vous le reconnaîtrez, Madame, dit-il, j'ai fait des efforts surhumains pour vous écouter jusqu'au bout sans manquer au respect dû à vos cheveux blancs. Maintenant, je vous prie de me permettre de vous reconduire chez vous. Vous avez voulu la guerre. C'est bien. Désormais, vous daignerez, j'espère, considérer nos rapports comme rompus.

Verte de fureur, la douairière se dressa :

— Ne vous flattez pas trop vite de m'avoir éloignée de vous, dit-elle. Je ne vous ai pas encore débarrassé de ma personne. Vivante, je demeure une gêne pour vous... Morte, je serai le cauchemar de vos nuits... et je vous nuirai bien davantage encore.

Elle sortit. Christian s'approcha de la fenêtre, haletant. Il lui fallut plusieurs minutes pour reprendre un peu d'empire sur lui-même.

En apercevant les yeux désolés d'Édith posés sur lui, il parvint à se calmer.

— Combarousse a reconnu un jour, vous vous en souvenez, que je serais en droit de souhaiter la mort de cette horrible marâtre !

— Christian ! s'écria la comtesse, terrifiée, ne dites point cela... ne...

Il serra les dents; un éclair fit flamber ses prunelles de jais.

— Oh ! cette femme, gronda-t-il sourdement, si j'étais païen, je la tuerais !

VII

Le général de Lausier sommeillait sur une page de la *Revue des Deux-Mondes*. La température sénégalienne accablait l'ancien officier, et sa sieste quotidienne se prolongeait un peu plus chaque jour.

Le pas vif de Jacques Sorelle l'arracha à sa béate quiétude.

— Bonsoir, mon général ! jeta l'organe déférent et jovial du futur gendre, Chouchou est-elle prête ?

— Vous ne le voudriez pas ! répliqua l'interpellé... Elle ignore l'exactitude, cette enfant ! Ah ! si vous voulez être à l'heure, vous aurez fort à faire pour la dresser... En l'attendant, asseyez-vous... et dites-moi comment vous traite notre soleil ?

— Le mieux du monde ! répondit l'amoureux, en se laissant aller sur un siège.

— C'est tant mieux... car vous avez traversé la ville par une chaleur tropicale afin d'être ici au moment fixé par ma fille... et elle est encore dans son cabinet de toilette... Prenez patience, mon ami.

— Je suis aux ordres de ma fiancée, proféra Jacques en arrondissant son sourire.

M. de Lausier se redressa dans son fauteuil,

ôta ses lunettes, replia sa revue et rit, amical :

— Sont-ils assez stupides, ces jeunes gens !... Oh ! ne vous fâchez pas, mon cher... Je fus pareil à vous, jadis. La générale était alors la plus délicieuse des jeunes filles, douce, avenante; depuis...

Il fit la grimace...

— Depuis, elle est ma femme. Rien ne modifie autant le point de vue.

Jacques lança un regard persistant vers la porte du hall.

— Chouchou met son chapeau. Elle m'a quitté voilà vingt minutes... elle ne voulait pas vous faire attendre... Mais je la connais, nous en avons encore pour deux bons quarts d'heure. Voulez-vous une cigarette?...

Jacques accepta.

— Vous avez un fameux courage de faire des visites par un temps pareil, poursuivit le général. Pour ma part, je me sens incapable d'un tel héroïsme, et ne vous accompagnerai point. Par bonheur, les habitants de notre province ont l'esprit large. Ma fille peut très bien sortir seule avec son fiancé... surtout pour se rendre chez des parents.

Pour un rien, Jacques eût remercié son futur beau-père de redouter la chaleur et de le laisser courir les routes avec sa fille. Il dit, tâchant de prendre un air navré :

— Nous regretterons votre société, mon général, et les Lestrange seront déçus.

M. de Lausier se prit à rire.

— Allons, allons, mon garçon, ne vous croyez pas obligé de faire du boniment. Vous êtes ravi de vous promener sans moi, et nos cousins se

moquent tout à fait de ma visite. A ce propos, vous connaissez les derniers événements?

— Non ! dit Jacques, saisi par le ton devenu sérieux. Rien de fâcheux ne s'est produit, je pense?

— Christian a rompu catégoriquement avec sa grand'mère !

— Oh !

— Il aurait fallu être un saint pour supporter cette espèce de folle... car la méchanceté, dépassant une certaine limite, devient une forme de la démence. Ma nièce, très réservée sur ses affaires personnelles, ne nous a fait aucune confidence. Cependant, elle a laissé entrevoir une partie de la vérité à ma fille. La douairière aurait fait des allusions déplacées au sujet de l'attitude du comte envers sa première femme... ceci devant Edith. Estrange est entré en fureur. Bref, il y a eu un grand éclat. A la suite de cette scène violente, la vieille dame s'est prétendue fort souffrante, et Combarousse a été appelé encore une fois...

— Ah ! Paul est à *Clareviste !* interrompit le romancier d'un ton rêveur... Voilà un bien singulier individu... Quel rôle joue-t-il au juste auprès de la douairière?... Le savez-vous, général?

— Non, fit M. de Lausier, surpris... Ce pauvre « toubib » est l'ami des deux partis... Il tâche de calmer l'aïeule et de témoigner sa sympathie au petit-fils... du moins je le présume... mais son influence est sans effet... et c'est regrettable; ma pauvre nièce est fort secouée par cet état de choses. Edith est une perfection, vous avez dû le remarquer depuis le premier jour.

En épousant Christian, elle espérait remplir l'office de trait d'union, ramener la paix au château... Elle a perdu son temps !... Alors, elle est devenue nerveuse, irritable, impressionnable ! Estrange s'en est aperçu et il va l'obliger à changer d'air. Il compte partir en voyage, ces jours-ci... avec elle, bien entendu.

— Pourquoi cèdent-ils la place à la douairière ?

— Mon petit ami, cette vieille dame est un simple...

Le général toussa.

— Une détestable harpie, reprit-il, pour rester correct. Elle se cramponne à la maison pour horripiler ce malheureux Christian et le faire sortir de ses gonds ! Il est autoritaire en diable et n'a cédé de sa vie. Il n'aurait jamais abandonné un pouce de terrain s'il n'avait craint de voir sa femme tomber malade. Ah ! mon neveu est le meilleur des maris... De plus, il est épatant en toutes choses... Jamais il n'aurait dû quitter l'armée. C'est la gaffe irréparable de sa vie.

— On l'y a contraint, m'a dit Chouchou, remarqua Jacques en lorgnant la porte de la maison.

— Hélas oui ! sa première femme était odieusement jalouse !... Sous un air angélique, elle avait un caractère de démon. Ah ! elle a été habile à tromper son monde, celle-là ! Mais n'en parlons plus... Dieu ait son âme...

Il demeura un instant songeur, puis, poussant une exclamation joyeuse, il annonça :

— Enfin ! voici ma fille. Elle a réussi à se coiffer, ce n'est pas malheureux ! Ne perdez pas

un instant à débiter des fadeurs... elle mérite des reproches, ne les lui ménagez pas.

Jacques eut un air étonné.

— Pourquoi donc, mon général? Votre conversation est si intéressante, protesta-t-il du ton ravi des futurs gendres.

M. de Lausier ne parut pas lui en savoir gré. Il gronda :

— Janine, sais-tu quelle heure il est? Ton fiancé pose depuis une heure!

Chouchou dégringola le perron en deux sauts. Elle était contente de sa toilette, de sortir en auto avec Jacques, du beau temps, de tout.

— Bonjour! cria la voix claire... Je suis en retard... mais ne m'excuse point. C'est votre faute. Je me pomponnais pour vous faire honneur!

Elle lui tendit ses mains encombrées par ses gants, son petit sac et son éventail. Il les baisa sous le regard narquois du général.

— Mes petits, je vous ai assez vus, dit le vieux militaire en souriant. Filez! il est grand temps. Edith doit nous croire au fond du ravin... et je vous en prie, ne faites pas de vitesse.

Cette dernière recommandation se perdit dans le ronflement du moteur mis en marche. Deux minutes après, la voiture disparaissait au tournant de la route.

Au risque de causer de fâcheuses distractions à sa fiancée, Jacques ne put se tenir de répéter les appréciations paternelles sur les châtelains de *Clarevisle*. Contre son habitude, Chouchou ne rit point en entendant les paroles du jeune homme. Au contraire, elle leva vers lui son regard devenu subitement soucieux.

— Je connaissais tout cela, dit-elle... et j'en suis fort ennuyée. L'ouragan souffle chez mes cousins. J'ai été longue à m'en apercevoir. Vous vous en souvenez, je n'ai pas voulu entendre vos réflexions à ce sujet, le mois dernier... Vous aviez vu juste cependant, et j'ai été bien sotte de ne pas comprendre plus tôt ce qui se passait... Imaginez-vous, mon ami, Edith a pris subitement peur...

— De quoi? coupa Jacques.

— De son mari. Elle le fuit, c'est possible, ce départ avec lui l'épouvante. Elle m'a priée de pousser Christian à renoncer à ce projet. Mais c'est très difficile, cela; je ne sais comment m'y prendre.

— A votre place, je ne me mêlerais de rien, s'écria le jeune homme. Une longue absence leur fera du bien à tous deux. Ils se croiront de nouveau en voyage de noces, et je vous conseille d'user de toute votre influence pour déterminer M^me^ d'Estrange à se mettre en route.

— Je tâcherai, répondit la jeune fiancée.

Elle soupira, puis, regardant son compagnon, elle reprit :

— Dites-moi, Jacques, savez-vous pourquoi ma cousine redoute son mari?

Sorelle regarda le ciel, puis les arbres de la route et, finalement, émit, à demi embarrassé :

— Vous m'avez parlé un jour de l'extraordinaire tendance du comte à se montrer jaloux. Il redouble de rigueur en ce moment peut-être, et c'est regrettable. Cet homme accompli au moral comme au physique ne devrait avoir aucun défaut.

— Je suis contente que mon cousin vous

plaise. Car c'est réciproque. Edith m'a confié la bonne opinion et la sympathie de son époux pour vous... C'est pourquoi je vous passe la consigne. Chapitrez mon cousin. Entre hommes tout devient facile.

— Vous en parlez à votre aise, se récria le romancier. M. d'Estrange n'est pas un personnage susceptible de recevoir des conseils. D'autre part je le connais fort peu et ne le crois pas capable de tolérer l'intrusion d'un étranger dans sa vie intime.

— Oui, approuva la jeune fille. Christian est froid, distant, mais peut-être est-ce seulement une apparence? Qui sait, il serait probablement ravi de se détendre et de conter à un étranger le sujet de sa mauvaise humeur.

— Vous êtes digne de collaborer à mes œuvres complètes! s'écria gaîment l'écrivain; vous vous révélez une remarquable observatrice du cœur humain.

Il s'interrompit pour conseiller :

— Attention au tournant! vous avez rasé la borne!

Le danger passé, il continua :

— Cependant je veux bien prendre ma part des... avis à distribuer au ménage Estrange. Chacun de nous aura son protégé. Mais, je vous en avertis, je souhaite le triomphe du mien...

— Comme vous voudrez, fit la jeune fille, soudain philosophe. Cela m'est tout à fait égal. S'ils sont heureux, je serai satisfaite... le reste n'est rien.

A leur arrivée à *Clareviste*, ils eurent la déception d'entendre la comtesse leur dire que son mari était à Tournon.

— On l'a appelé par téléphone, expliquait-elle. Il reviendra peut-être avant la fin de la journée, mais rien n'est moins sûr !

Les yeux étaient cernés, le visage creusé, pâli. Cependant, sa bouche souriait, mais c'était avec une expression tellement désolée !

Ensemble, les fiancés songèrent, consternés : « Cela marche rudement mal, ici ! »

Avec une bonne grâce un peu fébrile, Mme d'Estrange continua :

— C'est d'autant plus gentil à vous d'être venus. Chouchou, veux-tu enlever ton chapeau ?

La jeune fille n'avait pas la moindre envie de retirer le chef-d'œuvre de sa modiste. Elle crut à un désir de sa cousine de lui parler sans témoins, et répondit :

— Volontiers, mes cheveux sont assez jolis pour les montrer.

Elle sourit à son fiancé.

— Excusez-moi, Jacques, continua-t-elle, je reviens dans l'instant.

Les deux femmes disparurent et le jeune homme descendit dans les parterres. Le jardin lui était peu familier. Il s'égara dans les charmilles, revint sur ses pas, contourna la maison et finalement se trouva devant l'appartement de la douairière.

Un murmure semblable à l'écho d'une querelle contenue frappa son oreille. Au moment où, par discrétion, il se reculait, une voix masculine formula brutalement :

— C'est mon dernier mot. Vous l'aurez ce soir, si vous remplissez les conditions exigées. Sinon plus de...

— Je ne puis m'en passer ! gémit l'organe de la comtesse Guy.

Un silence se fit.

— Au point où j'en suis, c'est impossible, reprit-elle, suppliante.

— Je vous donne trente secondes pour vous décider, répliqua l'invisible interlocuteur.

Jacques fit encore deux pas en arrière. Un massif d'hortensias géants cachait aux occupants du jardin la vue du salon.

Il se répétait, intrigué à l'excès :

— On dirait la voix de Combarousse. Ma foi, ce n'est pas très chic, mais j'attends, moi aussi, une demi-minute. Il paraît la mener sans aménité, sa cliente ! Certes, il est l'ami du comte d'Estrange et prend fait et cause pour lui... Cependant, cette vieille personne est si malade !...

Le démon de la curiosité le poussant, il se haussa davantage à travers les hortensias. A sa vive stupeur, il aperçut la comtesse debout devant la cheminée, offrant une liasse de papiers au docteur.

C'étaient des billets de banque.

D'un geste prompt, Paul les enfonça dans sa poche, en proférant entre ses dents un merci des moins reconnaissants.

— Eh bien, c'est du propre ! faillit crier Jacques Sorelle, confondu. Il fait payer sa science au prix fort, le bon « toubib », comme dit le général... Vrai ! je ne m'attendais pas à celle-là. L'espèce humaine est vraiment vénale... J'aurais répondu du désintéressement de Combarousse. A Paris, il passe pour un type très chic. Il est tout bonnement répugnant !

Puis, cette réflexion corrigea le jugement sévère :

— Après tout, elle a, dit-on, suffisamment pillé son opulent mari et son non moins riche petit-fils, la chère dame ! Le docteur agit sans doute par manière de représailles. Il n'importe, ce n'est pas absolument propre !

Les cris d'appel de M^lle^ de Lausier l'arrachèrent à son poste d'observation. D'un air serein, le romancier, intérieurement ahuri, vint rejoindre sa fiancée et la châtelaine. Il se multiplia pour être aimable, dépensa des trésors d'esprit. Chouchou le buvait des yeux, enregistrant pieusement ses moindres paroles.

En la voyant ainsi admirative, M^me^ d'Estrange souriait, un peu triste.

A part soi, elle songeait :

— J'ai été de même, jadis, aussi pleinement heureuse. Comme cela s'est dissipé... mon Dieu !...

Au lieu de donner la réplique à ses visiteurs, elle aurait souhaité disparaître, se réfugier dans la petite chapelle, et y pleurer longtemps en implorant le secours d'en haut !

... Les heures passèrent. Christian ne rentrait pas. Alors, discrètement, Sorelle et Chouchou prirent congé.

Ils suivirent silencieusement la vallée du Rhône. Il était tard. Sous le soleil déclinant, le ciel verdissait, les cigales crissaient éperdument; dans l'air surchauffé, un nuage de poussière blonde enveloppait la campagne d'un manteau royal.

Tout à coup, Chouchou remarqua dans un léger soupir :

— C'est triste de voir des êtres malheureux lorsqu'il fait beau temps !

La bouche ronde, arquée comme celle d'un bébé chagrin, elle conclut, avec sa libre façon de s'exprimer :

— Et notre pauvre éloquence, Jacques, comme il a fallu la replier !

— Oui, approuva le jeune homme, sérieux. Cela me paraît vraiment bien inutile de tenter de réconcilier vos cousins... Leur bonheur est, hélas ! bien mort !...

Le soir même, le comte d'Estrange rentra au logis. Sous prétexte de migraine sa femme s'était enfermée chez elle. Il ne put la voir. Christian ne parut pas en être contrarié; il ne se permit aucune réflexion.

La comtesse s'endormit d'un sommeil lourd, coupé de rêves étranges. A l'aube, elle crut percevoir des allées et venues précipitées dans la chambre de son mari.

Dressée sur ses oreillers, elle écouta. Elle n'entendit rien. Tout était retombé dans le silence. Alors elle sombra de nouveau dans la même torpeur accablante et tressaillit soudain en voyant la lumière du matin pénétrer à flots par ses fenêtres.

Elle ouvrit largement ses yeux et sursauta. Christian, debout à son chevet, la regardait s'éveiller.

Le comte était livide. Ses yeux paraissaient plus noirs encore, et ses lèvres plus rouges.

Avant que sa femme eût pu poser une ques-

tion, il prononça d'un accent contenu et malgré lui troublé :

— Edith, ma grand'mère est morte cette nuit !

VIII

Les mots prononcés par le comte bruissaient comme un bourdonnement de cloches lointaines dans le cerveau enfiévré de la jeune femme.

Toujours appuyé contre le lit, Christian se mordait les lèvres nerveusement. Edith attendait ses explications, avec le désir passionné de savoir et la crainte éperdue de connaître les macabres détails.

— Christian..., balbutia-t-elle, timide.

La tête brune se retourna vers elle.

— Comment le malheur s'est-il produit?

M. d'Estrange parut hésiter avant de répondre, puis, se décidant :

— C'est là un sujet bien douloureux, dit-il. Vous connaissez mes sentiments à l'endroit de la veuve de mon grand-père, pour rien au monde je ne pourrais simuler un chagrin dont je n'éprouve pas la moindre parcelle. Mais, cette fin, dans des conditions pareilles, m'épouvante littéralement... Combarousse a fait une déclaration de mort naturelle, mais il croit à un suicide... Gardez-moi le secret... je vous en prie...

— Comment? s'écria la jeune femme, en de

venant blanche comme les dentelles de son oreiller... Mais c'est affreux !

— Oui ! la malheureuse avait une responsabilité fort atténuée. Paul assure qu'elle prenait de la morphine, de l'éther, des stupéfiants... Je l'ignorais absolument... Elle a dû se faire une piqûre à dose trop forte et...

Il s'interrompit, saisit la main de sa femme et supplia :

— Je vous en conjure, Edith, calmez-vous. J'étais forcé de vous confier ces choses... Vous deviez être informée... On aurait pu vous faire les pires racontars... La vérité est lamentable, certes, mais très simple.

— Mourir ainsi, sans repentir, sans sacrements, murmura Edith, les mains jointes.

— Elle était irresponsable ! je le répète, interjeta le comte vivement. N'allez pas vous torturer l'esprit à plaisir. Qui de nous peut savoir? Il suffit d'une seconde pour implorer la miséricorde divine.

— Elle était si peu religieuse ! Oh ! Christian, c'est horrible ! Certes, elle a été bien mauvaise pour vous... pour moi aussi, d'ailleurs; pourtant je ne puis m'empêcher de la plaindre... J'ai pitié d'elle, je vous assure...

— Devant une tombe ouverte, on oublie bien des choses, dit M. d'Estrange lentement. J'essaierai de pardonner... cela me sera difficile...

Il se tut. Edith respecta ce silence plein d'amères pensées. Il reprit, changeant de ton :

— Dois-je sonner Félicie pour votre toilette?

— S'il vous plaît.

Devenue soudain plus soucieuse, elle ajouta :

— Devrai-je aller tout de suite auprès de... de... grand'mère?

Visiblement, cette perspective l'angoissait. Son mari répliqua, très vite :

— Pas avant mon retour. Je dois sortir pour régler mille détails indispensables. Lorsque j'aurai terminé, je viendrai vous chercher.

« Ne descendez pas sans moi. Il est inutile de vous énerver à l'avance... S'il m'avait été possible de vous épargner celle-ci, je l'aurais fait, mais cela est hors de mon pouvoir ! »

Il se pencha avec l'intention de mettre un baiser sur ces cheveux, aux reflets d'or bruni; puis se redressant brusquement, il lui prit la main, sans une parole, l'éleva jusqu'à ses lèvres, dans un geste de politesse banale, et sortit.

Un instant plus tard, la camériste apparut. Discrète et empressée, elle arborait un air que l'on aurait pu qualifier « mi-parti ». C'était un composé savant de tristesse et de soulagement, comme si elle eût voulu exprimer par cette mimique la part prise au deuil, par la domesticité, et le contentement de voir sa maîtresse débarrassée d'une aussi désagréable parente.

— Habillez-moi, Félicie, commanda la comtesse. Vous avez sans doute appris notre malheur?

— Madame pense si cela nous a donné un coup !

Elle prépara les lingeries, en psalmodiant quelques réflexions sur un mode respectueux et convenablement attristé.

— M^me^ la comtesse mère n'était plus jeune, disait-elle, mais pas tellement âgée non plus. Mourir comme cela, si vite !... heureusement

M. le docteur se trouvait encore au château.

— Comment s'est-on aperçu de... de... la fin? interrogea Edith, prise d'une curiosité soudaine.

— Madame la comtesse l'ignore donc? ne put s'empêcher de remarquer la servante... Mais c'est ce matin à l'aube... Elle était malade hier soir déjà. Comme Madame la comtesse venait de se mettre au lit, Mme la douairière a fait demander M. le comte pour lui « causer » de ses affaires. M. le comte était fatigué, il l'a expliqué à son valet de chambre; mais on a envoyé Augustine répéter que c'était urgent... Alors, Monsieur s'est décidé. Madame la comtesse me pardonnera, mais, en rentrant à l'office, Joseph nous a dit :

« — Je ne sais pas au juste ce qui se passe dans l'aile du Nord, mais ça doit « barder ».

« Madame la comtesse sait combien ce garçon est attaché à son maître; il l'a suivi au front, et se jetterait au feu pour Monsieur !

— Je ne l'ignore point, fit Edith. Continuez.

— L'explication n'a pas convenu à Mme la comtesse mère, car, après la sortie de M. le comte, elle était fort agitée. Augustine me l'a dit... Pourtant, elle avait pris un remède que le docteur était allé chercher pour elle à Valence... Ah ! c'est un médecin dévoué, celui-là !

Elle fit couler le bain...

— Bien sûr, Augustine n'a pas entendu tout ce que disait M. le comte, mais, juste après son départ, Mme la douairière a commencé à se plaindre. Elle répétait :

« — Je ne suis pas bien... Vite, appelez le docteur !

« Il lui arrivait souvent d'être prise d'inquié-

tudes... Elle avait peur de mourir. Hier soir, cependant, elle s'est rassurée aussitôt. Mais c'est drôle, au lieu de se coucher comme d'habitude, elle n'a pas voulu se faire déshabiller et s'est étendue avec sa robe de soie, sur son lit. On l'a trouvée ainsi, ce matin !... Ah ! si Madame la comtesse l'avait vue ! Il y avait de quoi tomber raide. On aurait dit une figure de cire, toute droite dans sa toilette de satin perlé de jais, avec des diamants partout !... »

Félicie ressentait simultanément une frayeur indicible et une gloire énorme d'avoir joui l'une des premières d'un aussi impressionnant spectacle. D'un ton plus grave, elle poursuivit :

— Quand Augustine est entrée à la pointe du jour pour donner la potion quotidienne à sa maîtresse, elle a failli s'évanouir. Cependant, elle a eu la force de courir jusqu'au vestibule et d'appeler au secours. Joseph se trouvait par là. Il est allé réveiller M. le comte et le docteur. Celui-ci a dit tout haut que cela devait arriver. Mme la comtesse mère était usée, paraît-il.

— C'est épouvantable ! murmura la jeune femme.

La camériste prit cette réflexion pour une autorisation à donner son avis.

— Sûrement ! Cela donnera beaucoup de soucis et nous allons avoir un gros tracas... et puis M. le comte craint d'effrayer Madame; il ne savait comment lui annoncer la pénible nouvelle. Il a demandé trois fois si Madame était réveillée; finalement, il est entré.

Un frisson secoua Edith. Il lui semblait encore voir la figure bouleversée de son mari, les sombres yeux pleins de rancune.

— Dois-je préparer une robe noire? interrogea la camériste.

— Oui ! la plus simple... à manches longues, naturellement... laissez... j'achèverai seule.

Félicie se retira. Elle jugeait sa maîtresse beaucoup trop bonne de montrer une tristesse quelconque, en voyant disparaître de son horizon une belle-mère du genre de celle-là !...

Sans délai elle confia son impression au chauffeur et conclut :

— Si la douairière avait duré quelques mois de plus, les patrons étaient brouillés !

— C'est couru ! affirma le mécanicien, non moins catégorique.

Cependant, Edith attendait son mari, redoutant et désirant à la fois de le voir revenir.

Elle était fort impressionnable, et la nouvelle tragique l'avait atterrée. Elle aurait aimé à confier son angoisse à quelqu'un. Si elle avait pu s'appuyer sur son mari, elle aurait été presque apaisée... Mais elle se sentait incapable de lui dire ses pensées intimes.

De nouveau, le souvenir du cahier secret de Charlotte hanta son esprit. Son agitation intérieure s'accrut. Néanmoins, elle parvint à poser un masque de gravité calme sur ses traits. Si bien que lorsque le comte rentra, il trouva une nouvelle femme, digne, sereine et sévère dans sa longue robe noire, dont les plis lourds la transformaient.

— Si vous êtes sûre de vos nerfs, dit-il, sans le moindre geste affectueux vers elle, voulez-vous me suivre? Je vous impose une bien pénible corvée. Vous n'avez point de raisons de regretter la disparue, mais la vie est peuplée de de-

voirs... A cause de l'opinion publique, il est nécessaire de vous montrer un instant dans la chambre mortuaire.

— J'ai toujours eu l'intention de prier sur sa dépouille, riposta Edith, secrètement irritée. Je ne suis pas une enfant nerveuse.

Il la regarda fixement.

— Pardon, fit-il... je l'avais cru !

La douairière reposait sur son lit, drapé de brocart violet lamé d'or. Celle dont la vie s'était écoulée à semer le mal autour d'elle dormait pour toujours, énigmatique, superbement parée, et fardée comme aux grands jours...

Pieusement, on avait enroulé, autour de ses doigts joints, un chapelet dont les énormes grains d'ambre ruisselaient sur la jupe aux cassures brillantes.

Une odeur suffocante de fleurs amoncelées remplissait la chambre.

Christian demeura debout, les bras croisés, la physionomie volontairement fermée. Quelles pensées l'agitaient en ce moment? Au pli creusé entre ses sourcils, Edith devinait une lutte intérieure. Essayait-il de pardonner? Songeait-il à la phrase lancée comme une suprême menace par l'aïeule :

« Morte, je vous nuirai encore ! »

La petite comtesse s'agenouilla, enfouit son front dans ses mains et pria pour la pauvre âme sombrée dans la nuit éternelle.

Des formes discrètes emplirent l'appartement. Selon l'usage, les fermiers, les voisins, les paysans du village proche étaient accourus. Ils entraient un à un, sincèrement affectés, embarrassés et gauches, à la pensée de fouler les tapis.

Sur cette femme qui s'était peut-être donné la mort, ils récitaient, de leur voix fervente, les ultimes prières.

Survenu à son tour, Combarousse s'approcha du comte.

— Fais sortir ta femme, ordonna-t-il, les émotions ne lui valent rien.

Christian s'approcha, toucha doucement l'épaule d'Edith et murmura :

— Ne demeurez pas davantage, ma chère amie. Je vous remercie d'être venue, mais c'est suffisant. Paul vous reconduira au salon. Il saura écarter les importuns.

Le médecin acquiesça. Il était, dans le fond, assez attaché à la douairière, il semblait extrêmement impressionné.

— Vous êtes très bon, docteur, fit la jeune femme, encore mal remise du choc. Votre présence ici, en ce moment, est un réel appui pour mon mari; un vieil ami...

— Je vous en prie, Madame, ne parlez pas de cela, coupa sèchement Combarousse.

C'était sa façon de se montrer aimable.

— Si, si, je sais... Christian m'a presque tout dit. Grand'mère ne possédait plus tous ses moyens... intellectuels... La tête se dérangeait. Elle n'était plus responsable... Mais, sans vous... à quelles difficultés nous serions-nous heurtés !

Elle lui tendit la main, dans un élan de gratitude. Paul ne la prit pas; il regardait en l'air en tiraillant sa moustache.

« Comme il est sensible, sous son apparence maussade, songea M^me^ d'Estrange. Christian l'avait mal jugé. »

Tout haut, elle poursuivit :

— C'est terrible, cette habitude d'user de stupéfiants ! Je ne me doutais pas du tout, en voyant notre aïeule, si robuste malgré ses dires, qu'elle était sous l'empire du poison. Mais un détail me préoccupe. Où se procurait-elle ses drogues? Elle ne sortait presque jamais... et les pharmaciens n'ont, je crois, aucun droit de vendre ces sortes de remèdes... sans ordonnance de médecin, du moins...

Combarousse fit un pas en arrière :

— Je me permets de vous engager, Madame, dit-il d'un air rogue, à songer le moins possible à tout ceci. Vous êtes depuis quelques semaines dans un fâcheux état de dépression nerveuse. Chassez de votre esprit toutes les pensées susceptibles de vous impressionner.

Il appuya :

— *Toutes !* vous entendez? Jusqu'à ce jour, je n'ai point voulu parler de mes craintes à votre mari; maintenant, je comprends combien j'ai eu tort. Il est de mon devoir de l'avertir. Vous...

Edith l'interrompit, alarmée :

— Je vous en prie ! laissez-le en repos, dit-elle. Je ne suis pas malade, je vous l'affirme !

Dans un sourire tremblant, elle termina :

— Il ne serait pas du tout patient avec une femme malade.

Elle ne comprit pas pourquoi ces simples mots allumèrent une lueur farouche dans les prunelles du médecin.

— Vous aimez votre mari, Madame? interrogea-t-il soudain.

— Oui ! répondit Edith, interloquée au point de ne pas s'étonner de la question.

L'ami du comte haussa les épaules, puis, se dirigeant vers la porte, il jeta brutalement :

— C'est un grand malheur pour vous !

IX

Pendant toute la journée, la comtesse fut distraite de ses pensées par les allées et venues incessantes d'amis et de parents éloignés, accourus à *Clareviste* pour témoigner aux châtelains leur douloureuse sympathie.

Arrivé l'un des premiers, Jacques Sorelle s'était mis à la disposition de M. d'Estrange. Il montra un tact infini en remplissant ses devoirs de futur cousin, ne prononça pas une parole inutile et, devinant combien la situation était tendue, s'efforça de ne point se montrer indiscret.

Édith ressentit un soulagement en le voyant circuler dans la maison. Certes, elle n'éprouvait point le désir de s'épancher avec lui; néanmoins, sa présence au château pendant ces heures tragiques l'aidait à les supporter.

En dépit de la parfaite science mondaine, qui permet de dissimuler ses sentiments, lorsque cela est nécessaire, la comtesse était trop jeune pour se maîtriser pleinement. Sans s'en douter, elle laissa supposer une partie de la vérité au fiancé de sa cousine, et Jacques comprit de quel drame troublant la maison était le théâtre.

Le jeune homme n'avait point l'intention d'exercer sur les Estrange son esprit d'observation. Il voulait simplement aider le comte à remplir les multiples corvées inhérentes aux funérailles. En cela, il obéissait à la demande de son futur beau-père. Le général de Lausier et Chouchou, absents de Valence pour des raisons de famille, avaient prié le romancier de les remplacer auprès de Christian.

Il avait été fort aimablement accueilli par le maître du logis, mais il ne reçut aucune confidence. Sous sa courtoisie affable, le comte montrait une figure impénétrable et une réserve telle qu'aucune question n'était permise. Quant à Combarousse, il ne prononçait pas une parole. Selon sa coutume, il ouvrait uniquement la bouche pour récriminer. Il demeura invisible, d'ailleurs, la plus grande partie de la journée, affectant un air rogue, lorsque par hasard il croisait son ancien condisciple dans une des pièces de la maison.

Très étonné par ces attitudes bizarres, le jeune romancier ne cessait de chercher la clef de l'énigme, mais il n'y parvenait pas.

Cependant, il le voyait clairement : un drame planait sur le château. Pour en être assuré, il suffisait de rencontrer le regard affolé de la comtesse...

*

... Selon les dernières volontés de la défunte, on devait ramener son corps dans le Gard, son département d'origine.

Après une cérémonie à l'église de Saint-Jean-de-Muzols, le cortège se dirigea vers la gare de Tournon.

M. d'Estrange voulut escorter les restes de sa pseudo-grand'mère jusqu'au caveau de sa famille. Obligeamment, Jacques s'offrit à l'accompagner.

Edith vit disparaître l'automobile emmenant les deux hommes. Tous les amis s'étaient retirés. Elle demeurait seule dans la maison déserte.

Les domestiques s'étaient éparpillés dans le village après l'office mortuaire. La femme de charge et le second chauffeur assuraient le service intérieur.

Appuyée à la fenêtre, Mme d'Estrange regardait le soleil filtrer à travers les hêtres du parc. Pâle, les yeux brûlants d'un éclat fiévreux, elle fixait l'horizon d'un air menaçant... Soudain, elle passa dans sa chambre et se mit à emplir une valise.

Elle choisit deux robes très simples, du linge, quelques souvenirs personnels, photographies, bibelots. A ses doigts, des brillants, un rubis énorme scintillaient. Elle les ôta tranquillement, les déposa dans une coupe sur son bureau et acheva ses préparatifs.

Lorsqu'ils furent achevés, elle sonna.

La femme de charge, grande et maigre personne, très digne dans sa robe de soie noire, se présenta.

— Ma bonne Marguerite, annonça la comtesse, je pars.

En dépit de sa correction habituelle, la fidèle intendante objecta :

— Madame la comtesse sera-t-elle longtemps absente? M. le comte n'a pas donné d'ordres pour la voiture.

Visiblement, elle était intriguée. Edith lui répondit hâtivement :

— Je ne veux point demeurer seule !

Marguerite comprit. Madame était peureuse. L'idée de coucher dans la maison où errait encore l'ombre de l'aïeule l'épouvantait.

Elle retint mal un sourire et dit :

— Bien, Madame. Pour le courrier, quelle adresse devrai-je mettre?

Après une imperceptible hésitation, Edith répondit :

— Je n'attends aucune communication importante. S'il arrive des lettres, remettez-les à monsieur.

— Si je reçois des télégrammes?...

— Réexpédiez-les chez le général de Lausier, coupa la comtesse pressée d'en finir. Dites à Jules d'amener l'auto... je suis...

La femme de charge obéit, tout en remarquant, avec la déférence empressée des anciens serviteurs, combien il était regrettable que monsieur ait pris la limousine. Madame la comtesse devrait sortir en torpédo.

M^me^ d'Estrange ne l'écoutait point. Avec une précipitation véritable, elle mit son chapeau, se ganta, chercha son petit sac. Avant de franchir le seuil de son appartement, elle entra dans la chambre de son mari, promena un regard autour d'elle, comme si elle ne devait jamais y rentrer, et, d'un geste désespéré, referma la porte...

... Au bas du perron la voiture attendait. La femme de charge ouvrit la portière.

— Je me permets de souhaiter un heureux voyage à Madame la comtesse, prononça-t-elle, cérémonieuse et gourmée.

— Merci, parvint à prononcer la jeune femme. Ah ! j'oubliais, voici la clef de ma chambre. Je n'ai pas enfermé les bijoux, vous préviendrez monsieur dès son retour.

— Madame peut y compter, affirma l'intendante, solennelle et de plus en plus ahurie.

Edith inclina la tête gentiment. Elle n'aurait pu articuler un son.

Immobile au volant, le chauffeur interrogea :

— Quelle direction Madame la comtesse prend-elle?

— Nous allons à Valence. Faites un peu de vitesse.

La voiture descendit la pente ombreuse lentement.

Tout le long du trajet, Edith, enfiévrée par la résolution prise, ne songea plus à rien. Elle voulait éviter de réfléchir. Son cerveau était complètement vide. Aucune trace du passé n'y subsistait. Tout était effacé. Christian, la maison, la défunte disparaissaient au vent de sa randonnée rapide...

Les arbres s'enfuyaient de chaque côté de la route. A travers les saules et les peupliers, le Rhône brillait comme une écharpe mouvante et azurée; des forteresses démantelées semblaient surveiller fidèlement le fleuve... La torpédo traversait des agglomérations plus ou moins importantes: Les bâtiments enguirlandés de lierre de Châteaubourg attirèrent l'attention d'Edith.

Quelques mois plus tôt, Christian, lui faisant connaître le passé historique de la province et ses monuments célèbres, avait commenté le passage de saint Louis dans ce castel médiéval.

Comme elle était heureuse, alors !...

C'était bien loin déjà !... Elle serra les lèvres.

— A combien marchez-vous? dit-elle au chauffeur.

— Nous faisons du soixante-dix, Madame la comtesse, nous ne pouvons dépasser... Je vais même ralentir, c'est jour de marché.

— Quel ennui ! soupira la voyageuse.

Les ruines de Crussol se dressèrent sur le ciel. En face, dans la verdure de la plaine, Valence étendait ses grandes lignes blanches. Dieu merci, cette course serait bientôt terminée.

Peu après, la voiture s'arrêta devant la maison du général.

Avec un sang-froid dont elle ne se serait jamais crue capable, Mme d'Estrange donna ses instructions. Le chauffeur reçut l'ordre de regagner aussitôt *Clareviste*.

L'automobile tourna sur-le-champ et disparut à l'angle de l'avenue. Alors, la jeune femme poussa la porte et pénétra dans la cour. Empressé, le concierge accourut au-devant d'elle. La maison était déserte.

Aussitôt Edith se souvint du voyage de ses parents. Dans l'agitation de la journée, elle avait complètement oublié les raisons qui avaient empêché son oncle d'assister aux obsèques de la douairière.

Elle demeura un instant désemparée, mais elle se ressaisit très vite, ordonna qu'on allât lui chercher une voiture de louage et repartit immédiatement.

Le personnel des de Lausier crut que la comtesse rentrait chez elle. Mais, lorsque la limou-

sine fut hors du jardin, le chauffeur reçut cet ordre péremptoire :

— Conduisez-moi au château de Plézac, près de Vernoux. Si j'y suis arrivée avant sept heures, vous aurez cent francs de pourboire !

Edith avait mûri son plan au cours de la nuit précédente.

Elle ne pouvait demeurer à *Clareviste*. Il lui semblait impossible de vivre désormais dans cette maison dramatique... Elle finirait par y perdre la raison. Alors, elle avait pensé à chercher une aide auprès de son unique parent, le général. Par malheur, celui-ci était absent. Dans son désarroi, elle n'avait plus songé à ce détail, dont Jacques Sorelle l'avait informée... Où porterait-elle ses pas?

La comtesse n'hésita pas longtemps; immédiatement le souvenir de sa marraine revint à sa mémoire et elle donna l'ordre au chauffeur de la conduire vers la vieille fille.

Celle-ci était une ancienne compagne de couvent de la mère de M^me^ d'Estrange, et sensiblement son aînée. Elle avait constamment témoigné une affection quasi maternelle à son amie et, à la naissance d'Edith, avait désiré tenir le bébé sur les fonts du baptême.

A la vérité, la comtesse possédait deux marraines au lieu d'une. M^lle^ Chloé de Plézac était doublée d'une sœur avide de tout partager, non peut-être par sentimentalité, mais par besoin de se fourrer partout, surtout là où elle n'avait que faire.

Le général de Lausier ne pouvait souffrir les vieilles demoiselles. Il disait volontiers :

— Ces Plézac sont deux fameux types. Elles

détestent les hommes, coupables de les avoir laissées moisir dans leur célibat. C'est une preuve de bon sens pourtant. Si j'avais épousé la bavarde Chloé, je l'aurais noyée deux heures après la cérémonie. Si le malheur m'avait accablé de Zénaïde verjus, je me serais pendu à la porte de sa maison !

Peut-être exagérait-il. Dans le cas contraire, on comprenait pourquoi M^lles^ de Plézac étaient demeurées célibataires.

En d'autres circonstances, M^me^ d'Estrange eût hésité à leur faire une visite. A présent, elle se sentait trop heureuse d'avoir cette maison hospitalière où se réfugier.

A cet instant, Christian songeait en suivant la dépouille terrestre de son aïeule :

« Cette fois, c'en est bien fini de ses méchancetés ! elle ne pourra plus me faire du mal ! »

X

M^lles^ de Plézac justifiaient pleinement le qualificatif de « types » généreusement octroyé par le général.

Dans cette province reculée, les originaux ne sont pas rares. Les marraines d'Edith ressemblaient à des personnages de roman. Certes, elles n'étaient point dépourvues de qualités sérieuses, mais elles les annihilaient par un ridicule achevé.

Mlles Zénaïde et Chloé de Plézac atteignaient leur soixantaine. L'aînée, grande, desséchée, au profil chevalin mais fort aristocratique, posait pour l'amazone et s'habillait à la cavalière de vestes à brandebourgs et de chapeaux empanachés, propres à ravir, trois siècles auparavant, la plus élégante des Frondeuses... Vers trente ans, elle avait caressé l'espoir de conquérir un jeune cousin, fort riche et de dix ans son cadet. Mme de Plézac avait servi de mère à l'orphelin. Elle eût été charmée de le nommer son gendre... Mais le pupille, effrayé sans doute par les panaches de sa parente, avait pris le large sans espoir de retour.

Lorsqu'une personne ignorante de cette particularité parlait du baron Simon, Mlle Zénaïde répétait âcrement cette phrase invariable :

— Ma mère se montra parfaite envers lui. Par suite, il fut ingrat !

Certes, il avait été bien excusable : Chloé, la cadette, était ronde comme une boule avec une large figure trouée de deux yeux perçants et souriants... Elle regrettait aussi de ne point s'être mariée; mais, au lieu de se confiner dans un orgueilleux silence, elle parlait ! parlait !... On eût dit un robinet, déversant un nombre égal de litres de liquide entre dix heures et minuit.

Si ses interlocuteurs étaient polis, ils atteignaient tous un degré d'hébétude inquiétant; quant aux autres, ils ne l'écoutaient pas. C'étaient les plus sages.

Mlle Chloé choisissait ses victimes dans tous les rangs de la société. Le clergé paroissial la fuyait comme la grêle; les marmots prenaient

leurs jambes à leur cou dès qu'ils la voyaient apparaître, car, s'ils recevaient parfois un bonbon, c'était avec des considérants capables de les tenir sur place jusqu'à la nuit. Toutes ses servantes avaient cru devenir folles, sauf la dernière, sourde comme une pioche.

Une créature aussi généreusement douée de facultés oratoires s'ennuyait fatalement à périr dans cette gentilhommière, où les visiteurs étaient rares. Cherchant des distractions et des auditeurs, la vieille fille eut une inspiration de génie : il fallait transformer Plézac en maison de famille.

A cheval sur ses parchemins, faute d'autre monture, M^lle^ Zénaïde poussa des cris d'orfraie. Plézac devenant une auberge ! Sa sœur perdait-elle le sens?...

La cadette persista. Sa dernière vachère venait de lui filer entre les doigts, préférant la solitude de ses pâturages à la vie au château. Chloé se trouvait sans domestique et accumula les arguments pour décider son aînée. Habilement, elle fit valoir qu'il n'y avait aucun déshonneur à marcher avec son temps. Elle parla de la vie chère, et aussi de leur bisaïeule obligée à peindre des écrans en papier pour vivre, aux heures troublées de l'émigration, et enleva le consentement souhaité.

M^lle^ Zénaïde mit une seule condition à la réalisation des projets fraternels. On recevrait seulement au château des dames et des abbés, strictement triés sur le volet.

Prises d'un beau zèle, les vieilles filles emplirent une aile du château de maçons et de peintres. Pendant plusieurs mois on buta sur des

sacs de plâtre et des pots de couleurs. C'était ennuyeux... Les électriciens convoqués ensuite étaient vulgaires; ils sifflaient *la Violeterra* tout le long du jour, sans varier. Mlle Zénaïde eût toléré une audition continue de l'*Adeste fideles*, mais cet air profane la choquait.

Par contre, la sœur bénissait le Ciel de l'avoir si merveilleusement éclairée. Elle pouvait bavarder du matin au soir.

La note à payer fut considérable, mais on ne peut aller avec son temps sans bourse délier. Plézac, cure d'air, fut signalé à l'attention des personnes distinguées, soucieuses de trouver une villégiature paisible.

La *Semaine religieuse* de Viviers lui consacra même une petite note et les premiers hôtes payants annoncèrent leur arrivée.

Dans la joie de son âme, Mlle Chloé harcelait la cuisinière. Mlle Zénaïde, enfin convertie, ne cachait pas sa joie. Toutes deux se réjouissaient d'avoir pris cet excellent parti. Par exemple, comme ni l'une ni l'autre n'entendaient rien aux affaires, cette façon d'augmenter leurs revenus leur coûta fort cher... Mais c'était un détail.

Mme d'Istrange avait complètement oublié l'intrusion d'hôtes payants dans la vie de ses vieilles amies.

En débarquant à Plézac, après sa course folle, elle fut surprise de trouver le logis envahi par des inconnus. Sa marraine, prévenue, interrompit une dissertation sur la meilleure manière de conserver les raisins en branche et vint lui souhaiter la bienvenue.

— C'est trop gentil à vous, ma chère petite,

s'écria-t-elle en embrassant la nouvelle venue sur les deux joues.

— Vous êtes très bonnes de..., tenta de placer Mme d'Estrange.

— Allons donc ! interjeta Chloé, accélérant son débit. Vous nous faites un si grand plaisir en venant à nous !... Ainsi, votre grand'mère est morte? Je suis fâchée de n'avoir pu voler à *Clarevista*... mais nous sommes tellement occupées !... Que voulez-vous ! il faut être de son époque... Alors, nous avons installé une pension de famille dans le pavillon des Pendus.

Elle éclata de rire :

— Bien entendu on n'a jamais branché personne dans cette maison, mais autrefois, à cette place, s'élevait la tour qui nous donnait droit de haute et basse justice.

Elle reprit haleine et repartit :

— C'était le privilège de Plézac. Certains ignorants nous dénient ce droit, mais...

Elle était lancée, aucune puissance humaine ne serait capable de l'arrêter. Edith, étourdie, l'écoutait avec une impression de vertige.

— Que disais-je? reprit la vieille fille en se dirigeant vers l'appartement exclusivement réservé aux propriétaires.

— Je ne sais pas ! avoua Mme d'Estrange.

— Cela ne fait rien... oui... nous avons ici quelques amis à demeure. Les difficultés matérielles de la vie nous ont poussées à prendre cette détermination; mais ce sont des hôtes de choix...

Elle s'interrompit, regarda la jeune femme et s'écria :

— Quel amour de chapeau ! ma chère en-

fant, vous avez encore embelli... Mais, dites-moi, comment va votre mari? Il est fort aimable de vous prêter à nous pour quelque temps... C'est un charmant homme... Je l'ai vu une seule fois, c'est vrai, mais cela m'a suffi!... Il est très beau, vraiment. Il me rappelle, en beaucoup plus grand, mon cousin Sosthène Simon... vous savez... Ah! à ce propos, je vous recommande de ne point parler du baron devant Zénaïde. Vous savez combien ce garçon fut ingrat!... Eh bien, M. d'Estrange lui ressemble... cependant, mon cousin est petit et blond!

Edith tenta de s'excuser sur son indiscrétion et d'expliquer pourquoi son mari était absent.

— J'ai profité de l'occasion pour faire une cure de repos dans la montagne, dit-elle.

Elle fut de nouveau interrompue par un déluge de protestations affectueuses. Ses marraines seraient trop heureuses de posséder un peu leur jolie filleule.

Là-dessus, M^lle^ Chloé consentit à se retirer et à permettre à la comtesse de se reposer quelques heures.

La bavarde courut raconter au groupe féminin assemblé au salon le roman de la charmante créature, dont le mari était un homme incomparable, d'une intelligence hors de pair, et pour finir, une splendeur, ce qui ne gâtait rien.

M^lle^ Zénaïde s'était montrée tout aussi affectueuse pour l'arrivante, quoique moins loquace. Elle interrompit sa sœur pour déclarer d'un ton cassant :

— Les jeunes filles sont bien audacieuses de se marier. Les hommes, même les meilleurs, ne valent rien... Chacun le sait!

Dès le lendemain, Édith fit la connaissance des hôtesses de ses marraines; mais, tout en se montrant fort gracieuse, elle ne chercha point à lier plus ample connaissance avec ces étrangères. Cependant, ces dames trouvaient extrêmement attirante cette élégante jeune femme aux grands yeux doux, un peu tristes, dont les loisirs s'écoulaient dans la solitude et le silence des bois environnants.

M. d'Estrange devait séjourner quarante-huit heures dans le Gard. Le premier jour, la comtesse se montra fort calme. Le second, une nervosité insolite l'agita.

« Il doit revenir ce soir, pensait-elle. Il trouvera la maison vide. Viendra-t-il me chercher? Aura-t-il l'idée de me supposer à Plézac?... Non, il ne s'en doutera même pas... Alors?... Où ira-t-il? Oh! pourquoi n'ai-je jamais eu le courage de lui avouer... Je devrais bien me résoudre à lui dire... C'est impossible, je n'oserai jamais. »

Le lendemain, elle ne cessa d'errer autour de la maison pour guetter le courrier. Il y aurait certainement un mot de Christian.

Le facteur rural arrivait. En le voyant fouiller dans son sac, la jeune femme ne put s'empêcher de rougir. Hélas! il n'y avait rien pour elle...

Elle remonta dans sa chambre et s'y enferma. Un peu avant le déjeuner, Mlle Zénaïde vint la trouver.

— Voulez-vous nous rejoindre au salon? dit-elle. Il vient de nous arriver une charmante femme dont la famille est très liée avec celle de votre mari, Mme Duprat. Elle est veuve et plus toute jeune...

La comtesse eut bonne envie de répondre :

— J'ai mal à la tête. Je préfère ne point me montrer !

Mais cela eût été désobligeant pour ses marraines. Elle descendit.

La nouvelle arrivée avait dû être très jolie. Elle gardait seulement de beaux yeux intelligents et bons. Sa bouche se creusait sous un plî douloureux. Très simplement vêtue, elle était parfaitement distinguée et, d'emblée, séduisit Edith.

Au moment où Mme d'Estrange s'approchait, l'accent harmonieux, un peu voilé, de la voyageuse prononçait, répondant à une question de Chloé :

— Oui, Mademoiselle, merci, j'ai prévenu mon frère. Vous êtes mille fois aimable de faire une exception en sa faveur. Je vous suis très reconnaissante de l'admettre à Plézac !

— Je vous en prie, s'écria la vieille fille, avide de remuer sa langue. Nous sommes charmées, ma sœur et moi, de vous être agréables et de faire la connaissance d'un savant comme le...

Elle aperçut Edith et se précipita pour les présentations d'usage.

Au nom de la comtesse, Mme Duprat répondit, un séduisant sourire au coin des lèvres :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, Madame. Mon frère est un camarade d'enfance du comte d'Estrange. Vous le connaissez sans doute? Le Dr de Combarousse.

Après trois jours de solitude morale absolue, Edith éprouvait la sensation d'être séparée du reste du monde. Le nom de l'ami de son mari fut comme une lumière dans la nuit où elle se débattait.

Un élan soudain la poussa à répliquer :

— Certes, c'est l'un de nos plus fidèles commensaux. Il vient de nous montrer un dévouement absolu à l'occasion de la mort de notre belle-grand'mère.

— Oui ! clama l'organe triomphant de Chloé de Plézac. La douairière d'Estrange est trépassée subitement.

Et, très vite, précipitant les mots, elle ajouta :

— C'était seulement la seconde femme de l'aïeul du comte Christian. Elle ne sera pas longtemps pleurée... Je puis le confier à la sœur de son médecin, n'est-ce pas?

Gênée, Mme Duprat ébaucha un geste. Mais, déjà, Mlle Chloé continuait, les paroles paraissaient se heurter sur ses lèvres, tant elle se hâtait :

— Ah ! M. et Mme d'Estrange ont montré une fameuse patience ! La situation n'était certainement pas gaie pour eux. Par bonheur, le comte est une perfection.

Elle se tourna vers sa filleule :

— Oui, mon enfant, je le proclame, il est parfait ! Vous le connaissez, n'est-ce pas, chère Madame?... Il est le portrait frappant de notre cousin le baron Simon, en très grand, et brun...

Elle toussa très fort.

— Chut ! conseilla-t-elle. Voici ma sœur !

Incapable de se contenir, la bavarde glissa à l'oreille de Mme Duprat, stupéfaite, et en même temps divertie :

— Il ne faut point nommer Sosthène devant Zénaïde, il a refusé sa main. Gardez-nous le secret, n'est-ce pas?

Pendant le déjeuner, Edith n'eut aucune dé-

pense de paroles à faire. Sa marraine, ravie de trouver une auditrice non encore épuisée par ses discours, ne cessa de bavarder sur les sujets les plus divers.

On ne put se débarrasser d'elle qu'en lui remémorant l'obligation où elle était de se rendre à l'assemblée générale de l'Œuvre des Tabernacles qui se tenait à Vernoux.

Mme Duprat passa l'après-midi avec Mme d'Estrange. Ensemble, les deux femmes firent le tour du parc, puis sortirent un peu dans la campagne. Tout en marchant, la sœur de Paul de Combarousse étudiait la comtesse. Cette jolie jeune femme ne paraissait pas très heureuse. Pourquoi vivait-elle à Plézac au lieu d'être auprès de son mari?

Mme d'Estrange ne se croyait pas observée. Elle parlait de choses indifférentes en s'efforçant de montrer une parfaite liberté d'esprit.

A plusieurs reprises, elle prononça le nom du docteur. Mme Duprat ne paraissait pas l'entendre, et se contentait de soupirer en levant les yeux au ciel.

Lorsque les deux promeneuses regagnèrent le château, elles étaient devenues fort bonnes amies.

Le quatrième jour de la cure d'Edith se passa comme les précédents. La jeune femme attendit en vain un mot de son mari.

L'après-midi s'achevait lorsque Paul de Combarousse arriva. En le voyant descendre de voiture, Mme d'Estrange eut cette pensée soudaine : « Il quitte Christian, il me dira comment il se porte... et me conseillera... »

De plus en plus démoralisée par la solitude, elle cherchait une main amie, secourable, un

directeur de conscience susceptible de l'aider à sortir de l'impasse où elle s'était engagée.

Comment n'avait-elle pas songé à lui déjà? Paul était le camarade de collège du comte; il connaissait les difficultés de sa situation, jadis si pénible auprès de la douairière; il était tout qualifié pour cet emploi de confident discret et sûr, puisqu'il était médecin et accoutumé à ne rien répéter...

Certes, il faudrait avoir du courage pour révéler l'horrible soupçon à un tiers, même intime. Mais, si elle s'était trompée, si elle avait faussement jugé les faits, personne mieux que le docteur ne serait capable de l'éclairer.

C'est pourquoi Mme d'Estrange souhaita de parler immédiatement à Paul... Mais celui-ci était enfermé avec sa sœur.

Avant le dîner, seulement, ils furent rassemblés au salon. Combarousse montra une extrême surprise en trouvant la comtesse à Plézac. Il ignorait qu'elle fût la filleule de Mlle Chloé. Celle-ci le renseigna abondamment sur ce point et profita de la circonstance pour dévider une partie de sa généalogie. Cela dura tout le temps du repas.

Était-ce l'influence de sa sœur ou la pureté de l'air montagnard qui agissait sur l'âpre nature du médecin? mais il se montra aimable, causeur disert, et particulièrement courtois avec la comtesse. Peu à peu, la conversation se faisant plus intime, il affecta de prendre vis-à-vis d'Édith l'attitude d'un frère aîné, très respectueux, certes, mais bienveillant à l'excès.

La jeune femme en ressentit un bien-être infini. Déjà rasserénée, elle chercha le moyen de

rencontrer, tête à tête, l'ami de son mari. Mais Mme Duprat, désireuse sans doute de jouir de la présence de son frère, ne les lâchait pas d'une semelle.

Deux jours après l'arrivée du docteur, Mme d'Estrange l'aperçut sur la terrasse. Il faisait les cent pas tout seul, le front baissé... Elle courut le rejoindre.

— Mes hommages, Madame, fit Combarousse, en l'apercevant. Comme vous voilà matinale! Ce n'est pas très bon pour vous. Le sommeil prolongé vous serait tout à fait profitable.

Il prononçait cela affectueusement, de sa nouvelle façon fraternelle.

D'un ton détaché, la comtesse répliqua :

— Dormir! c'est facile à dire... Il faudrait pour cela ne penser à rien. Est-ce possible?

— Je ne crois pas! avoua le docteur.

Il se remit à marcher.

— Madame votre sœur? commença Edith, ne sachant de quelle façon renouer l'entretien.

— Elle est souffrante et ne descendra pas avant le déjeuner. Vous la cherchiez?... demanda-t-il.

Une dernière fois la jeune femme hésita, puis, bravement :

— Non, c'est à vous, notre ami...

Elle appuya :

— ...Que je voudrais demander conseil.

— Question professionnelle? sourit avec bienveillance le médecin.

— Pas du tout. C'est...

Plus grave, la voix frémissante, elle acheva d'un trait :

— C'est terrible et j'en meurs. J'ai appris une

chose épouvantable. Ce n'est sûrement pas vrai, mais, je vous en prie, dites-moi la vérité. Vous avez connu la première Mme d'Estrange?

Il tressaillit, sa bouche se crispa, puis, très calme, il répondit :

— Oui, Madame!

— Elle vous prenait pour confident?

Combarousse inclina la tête affirmativement. D'un geste sec, il se mit à effeuiller une branche de sapin.

— Pour mon malheur, poursuivit la comtesse, j'ai... j'ai trouvé son journal intime. J'ai lu... des faits... oh! si je pouvais les oublier!...

— Il ne faut point jalouser une morte, murmura Paul avec effort.

— Dieu me garde de nourrir pareil sentiment, protesta la comtesse. C'est-à-dire... je souffre un peu... de... ce passé, mais cela n'est rien à côté du reste... Elle accuse... mon mari, d'avoir voulu se... débarrasser d'elle, l'épouse malade dont il ne pouvait espérer des enfants... Elle le soupçonne de l'empoisonner peu à peu...

Ces mots prononcés dans un souffle, elle s'arrêta, écrasant son mouchoir sur ses lèvres.

Combarousse ne répondit rien. Aucune syllabe ne sortit de ses lèvres.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? implora l'infortunée, prête à s'évanouir.

— Comment pouvez-vous ajouter foi à des allégations pareilles? bafouilla le docteur, les yeux fixés sur la terre... C'est bien grave... Charlotte souffrait d'une névrite caractérisée. Elle adorait son mari... Il l'avait peut-être aimée au début... pendant un mois... mais il a pu quelquefois l'effrayer par la violence de son ca-

ractère... Les cerveaux féminins sont prompts à s'alarmer.

Il pataugeait, ne démentant rien.

— Comment est-elle morte? interrogea Edith, encore plus affolée par ses réticences.

— Subitement! laissa tomber Paul.

Les doigts de la comtesse se crispèrent sur la manche du docteur.

— Comme sa grand'mère... alors? balbutia la jeune femme. Elle s'est suicidée?...

— Non, je le jure! s'écria Combarousse, Charlotte n'a pas hâté sa fin... L'autre, la douairière... je ne sais pas...

— Cependant, mon mari m'a dit...

— Si Christian a parlé, je n'ai rien à ajouter, déclara le docteur nettement. Rapportez-vous-en aux paroles de votre mari. Croyez en sa sincérité. Ne cherchez pas à savoir... C'est le plus sage.

— Par grâce, Monsieur, rassurez-moi, gémit la malheureuse, blême d'horreur... Je me suis trompée... Dites-le-moi.

Au lieu de répondre, il questionna :

— Le journal secret, ces notes, où les avez vous placées... après? Vous les avez détruites, sans doute?...

— Non, fit-elle machinalement; le cahier est enfermé dans mon bureau.

Une lueur étrange brilla dans les yeux de Combarousse, puis s'éteignit. D'un ton radouci, comme s'il eût été ravi du renseignement, il déclara :

— Vous désiriez un conseil, Madame, suivez donc celui-ci : Couchez-vous de bonne heure. Ne lisez plus de romans... surtout n'en imaginez

pas. Laissez reposer votre cerveau, cela sera de beaucoup préférable pour votre santé à la lecture de manuscrits... peut-être fantaisistes.

— Vous plaisantez, docteur, soupira la comtesse. C'est mal, vous ne voyez donc pas l'état dans lequel je suis? Il y a de quoi perdre la raison. Avoir pour mari l'être le plus doux, le meilleur, l'aimer... ah ! tellement ! et douter de lui... c'est la pire torture.

— Vous vous créez des chimères, Madame, et croyez votre malheur infini. Il est cependant bien ordinaire. Tant d'êtres humains souffrent mille fois davantage... Croyez-moi, il existe des supplices beaucoup plus terribles; par exemple, tenez...

Son accent changea brusquement :

— Voir la femme chérie entre toutes vous dédaigner, et choisir, devant vos yeux, le...

Il n'acheva pas sa phrase. M^me^ Duprat apparaissait au tournant de l'avenue. Elle marchait rapidement, l'air soucieux.

— Voici ma sœur, annonça Paul avec aisance.

Il marcha vers elle.

— Ta migraine est calmée? demanda-t-il avec sollicitude.

— Pas tout à fait ! Je ne savais pas M^me^ d'Estrange déjà sortie. M^lle^ Zénaïde vient de me l'apprendre. J'ai été à sa recherche dans le parc...

— Le courrier est arrivé? coupa vivement Edith.

— Oui, à l'instant.

— Ai-je des lettres?

— Non !

Deux larmes montèrent aux yeux de la comtesse. La première Mme d'Estrange avait-elle raison lorsqu'elle affirmait l'inconstance de son mari?...

XI

L'automobile de Christian d'Estrange traversa Tournon comme un éclair et prit la route de *Clareviste*.

Cette brève absence avait paru interminable au voyageur. Loin d'Edith, il oubliait l'attitude inexplicable de la jeune femme et rejetait tous les torts sur lui-même : « Je l'ai effrayée, se répétait-il. J'aurais dû me montrer plus patient. Par orgueil, je n'ai pas voulu plier le premier et lui demander pourquoi elle paraissait triste. J'avais une singulière façon de la remercier de supporter avec tant de bonne grâce la présence d'une détestable marâtre... Pauvre petite... Comme j'ai été méchant ! »

Avec une satisfaction indicible, Christian vit enfin apparaître les toits de sa maison.

Du bas de l'avenue, un coup de cloche signala l'arrivée du maître. M. d'Estrange escomptait déjà la minute où sa femme accourrait vers lui, les mains tendues.

Sans laisser au valet de pied le temps matériel d'ouvrir la portière, il bondit à terre et pénétra dans le hall.

Personne ne se montra.

Il ressentit une poignante déception. Sans doute, Edith, ne l'attendant pas aussi tôt, était sortie.

A cette minute, la femme de charge apparut.

— Monsieur le comte a fait bon voyage? dit-elle avec une révérence. Il n'a pas été incommodé par la chaleur? Je pensais que Monsieur prendrait Mme la comtesse au passage.

Stupéfait, Christian interrogea :

— Madame n'est pas à la maison?

— Mais... Monsieur n'était donc pas prévenu? Mme la comtesse est partie le jour même de l'enterrement. J'ai reçu l'ordre de faire suivre les télégrammes, s'il y avait lieu, chez M. le général de Lausier et de remettre les lettres adressées à Madame à M. le comte avec ceci...

Elle présenta, d'un geste arrondi, une clef à son maître, pétrifié de surprise.

— Qu'est-ce? fit-il d'un ton sec, pour cacher son trouble.

— La clef de la chambre de Madame; les bijoux sont restés sur le bureau. Mme la comtesse m'a dit de prier Monsieur le comte de les serrer.

Elle ajouta :

— Madame avait peur ici sans Monsieur.

Malgré l'impassibilité voulue de la servante, M. d'Estrange devinait une curiosité intense.

Il répondit, hautain contre son habitude :

— C'est bien. Envoyez-moi Joseph tout de suite. Dites-lui de préparer mon bain... et puis prévenez à l'office, je ne dînerai pas! On me servira du thé dans la bibliothèque.

La femme de charge obéit, étonnée du ton cassant.

Affolé à l'idée de trouver un message de rupture dans le boudoir de sa femme, Christian se dirigea vers son appartement personnel. La porte de communication entre sa chambre et celle d'Edith était ouverte, il pénétra chez la comtesse.

L'obscurité complète régnait dans la pièce. Une odeur très douce, mélangée de rose et d'ambre, y flottait encore. Les tempes battantes, le cœur bondissant, Christian ouvrit une fenêtre pour donner un peu de clarté. Un rayon dansant, furtif et doré, caressa les meubles de bois sculpté, la courtepointe de vieux venise, les portières de lamé... Dans une coupe d'onyx, sur le bureau, les brillants et les rubis lançaient des feux. Il s'approcha.

Oh ! ces anneaux fragiles et si étroits ! pourquoi étaient-ils là et non aux doigts de l'absente?

A côté du vide-poche, sa photographie à lui demeurait dans son cadre d'argent niellé. Au-dessous du portrait, la minuscule clef du secrétaire était posée.

Il regarda autour de lui. Aucune lettre ne traînait. Rien n'indiquait le désir d'une explication de ce départ rapide... et si semblable à une fuite.

Malgré sa force, le malheureux chancela. Il dut s'appuyer à la cheminée.

Pourquoi avait-elle agi de la sorte?

Il essaya aussitôt de se rassurer.

— Je suis fou de me torturer ainsi, fit-il à mi-voix, la pauvre enfant frissonnait de crainte, elle n'a pas osé demeurer ici, sans moi. Mar-

guerite s'en est rendu compte. Elle a couru chez son oncle. Je vais la chercher !

Il songeait déjà aux tendres réprimandes ponctuées de baisers qu'il adresserait à la fugitive, pour lui avoir gâté la joie du retour.

D'un geste machinal, il saisit la clef minuscule et l'introduisit dans la serrure.

— Je ne l'aurais pas crue impressionnable à ce point, poursuivit-il. Paul me le disait. Je supposais qu'il exagérait...

Le meuble s'ouvrit en grinçant un peu. Malgré lui, le comte tressaillit, comme s'il eût redouté un malheur.

Au moment de chercher le coffret à bijoux, il hésita. Il répugnait à sa délicatesse d'ouvrir les tiroirs de sa femme. Mais cette pensée lui vint, chassant ses scrupules :

« Elle m'a fait prier d'enfermer ses bagues. Elle ne sera pas surprise en les retrouvant à leur place... »

Comme la plupart des meubles anciens, le bureau de M^me^ d'Estrange contenait une cachette habilement dissimulée. Edith avait logé, dans ce réduit secret, ses pierreries constamment portées, les lettres de son fiancé et quelques souvenirs datant des premiers jours de son mariage. Christian ne l'ignorait point, et sa gêne redoublait à l'idée de déranger ces choses si soigneusement conservées. Un instant il songea à refermer le meuble, à reprendre les joyaux et les enfermer dans son secrétaire.

Par malheur, il heurta brusquement le ressort invisible, la plaque de marqueterie s'écarta, démasquant le compartiment de sûreté.

Un petit livre relié de maroquin rose, posé sur

la boîte à bijoux, attira son attention. Pendant les semaines qui venaient de s'écouler, il avait bien souvent aperçu ce carnet à serrure d'or entre les doigts de sa femme. Que pouvait-il contenir de passionnant? Trop galant homme pour avoir même l'idée de fouiller dans les papiers de l'absente, il allait écarter le cahier mystérieux, lorsque, pour atteindre le coffre, il souleva l'album. La devise gravée sur la serrure apparut :

Du pays du rêve. Etrangère ici.

— Oh ! s'écria-t-il, le journal de Charlotte... entre les mains d'Edith ! Quelle catastrophe !

Consterné, car il n'ignorait point combien sa première femme avait la plume expansive, il poursuivit :

— Voilà pourquoi Edith prenait avec moi cette attitude raidie... pourquoi elle était transformée, craintive, fuyante, gênée. Il y avait de quoi, certes ! Mais vraiment je ne pouvais me douter. Quel malheur ! Comment était-elle en possession de ce maudit griffonnage?

Un éclair sauvage illumina son regard. Toute trace de douceur en disparut.

— La douairière le lui aurait-elle donné, par hasard? Oh !... ce serait trop épouvantable !...

Sans réfléchir davantage, désirant seulement soustraire ce funeste cahier aux yeux de sa femme, lorsqu'elle rentrerait, M. d'Estrange s'empara du livre rose et partit.

Il n'avait point le désir de prendre connaissance de la prose de Charlotte, mais il voulait détruire le manuscrit... Son cerveau affolé était envahi par une unique pensée :

« Edith a dû terriblement souffrir; elle est très exclusive..., la pauvre chérie ! Elle a dû me juger brutal. Je me suis montré parfaitement désagréable... »

Les pas du valet de chambre circulant dans la pièce voisine interrompirent ses méditations. Le plus pressé n'était point de se dérober, mais de voler sur-le-champ à Valence, de retrouver Edith et de la ramener au plus tôt. Avec une hâte fébrile, il précipita sa toilette et commanda :

— L'automobile immédiatement. Je veux être chez le général de Lausier avant le dîner...

Joseph transmit l'ordre au chauffeur. Celui-ci était fatigué, il bougonna :

— Je suis éreinté... nous avons fait du cent de moyenne depuis Nîmes... Ce n'est plus un métier !...

— Tu te plaindras plus tard, mon vieux, riposta le domestique. Monsieur est pressé... et de mauvaise humeur ! Je ne sais pourquoi, mais il n'est pas satisfait... ah ! certes non !

Quarante minutes plus tard, le comte d'Estrange entrait chez l'oncle d'Edith.

Le général et sa fille étaient de retour depuis quelques heures à peine. Ce fut une stupeur pour eux de voir apparaître Christian, pâle, une angoisse dans le regard.

— En quel honneur ? s'écria l'oncle de sa voix joyeuse, sans remarquer le trouble de son neveu. Vous voilà déjà rentré du Gard ?... Eh bien, elle est enfin casée définitivement, votre délicieuse aïeule !...

Le jeune homme esquissa un geste évasif.

— Je viens chercher ma femme, commença-t-il.

— Mais elle n'est pas ici, coupa le vieillard. Elle est venue, paraît-il, puis repartie comme un bolide avec une auto de louage.

— Hein? s'écria le comte en changeant de couleur. Elle n'est pas avec vous?

— Vous le voyez!

— Mais alors, où est-elle?

— A *Clareviste*, probablement!

— C'est affolant! balbutia le malheureux mari, perdant tout empire sur lui-même.

Le général cessa de plaisanter.

— Allons, mon ami, fit-il, subitement paternel, confessez-vous. Vous vous êtes querellés?

— Jamais! protesta Christian. Je ne comprends rien à... je...

— Diable! maugréa l'oncle, perplexe. Où peut-elle être passée? Elle n'a aucune famille... D'ailleurs, puisque son escapade n'est pas la conclusion d'une bouderie destinée à vous obliger à demander pardon de fautes... imaginaires, elle eut une idée singulière de voyager sans vous avertir.

— Bien étrange, en effet, répéta le comte d'une voix sans timbre.

— Elle n'a laissé aucune explication?

M. d'Estrange refit en deux mots le récit de la femme de charge. Puis on tint conseil. Tout d'abord effarée, Chouchou suggéra :

— Elle est peut-être chez ses marraines.

Le général abhorrait M^lles^ de Plézac; il haussa les épaules.

— Tu es dénuée de sens commun, ma petite, grogna-t-il. On va chez ces deux détraquées lors-

qu'on a le goût du meurtre... sans cela, jamais !

La jeune fille n'insista pas. Quelques minutes s'écoulèrent en conjectures diverses, puis Christian prit congé.

Malgré les prières du général, le comte reprit le chemin de *Clarevisle*.

En lui-même, il se disait :

— Cette petite est la seule à y voir clair. Chouchou connaît bien sa cousine, elle a certainement découvert la retraite de ma pauvre Édith !

Il était trop tard pour se présenter à Plézac. Mais le lendemain, dès l'aube, il se mettrait en route !

Et cette pensée radieuse illuminait les traits de M. d'Estrange.

Minuit venait de sonner. Une seule lampe voilée de soie verte éclairait la bibliothèque. Penché sur un manuscrit, Christian lisait...

Si un être invisible était parvenu à se glisser dans la vaste salle, il aurait pu voir l'ancien lieutenant de dragons, cet homme follement brave, pâlir, trembler, relever la tête et regarder autour de lui d'un œil égaré.

Les lignes griffonnées comme par saccades par la main nerveuse de Charlotte dansaient devant ses yeux.

Les premières contaient les menus faits de leur voyage de noces.

Mai 192...

Je suis heureuse ! J'ai peur de l'être trop, d'outrepasser ma part de bonheur. Il ne peut y avoir au monde rien de comparable à mon mari. Sa grand'mère avait bien raison de le répéter avant nos fiançailles. Il m'aime ! Comment ai-je pu craindre de n'être point choisie ?

Cela durait sur ce mode enthousiaste pendant des pages et des pages.

Edith avait lu cela. Il continua.

Christian ne connaît pas le mal dont je souffre par sa faute... Il gâche notre bonheur... si doux...

Suivait un résumé de lamentations et de reproches.

Août 192...

Christian est aux manœuvres. Il n'aurait pas dû me laisser. Je suis malade. Il n'a pas cédé à mes prières. Je lui ai fait jurer de m'écrire chaque

Lundi.

Pas de lettre... Je ne sais que devenir!

Jeudi.

Rien encore.

Dimanche.

J'ai trop de chagrin... je ne puis plus... Combarousse est venu. C'est un ami sincère. Je lui ai tout raconté. Il m'a démontré combien j'étais folle!

Janvier 192...

Une nouvelle année commence. Sera-t-elle meilleure pour moi? C'est peu probable. Christian ne me pardonne pas de l'avoir contraint à démissionner. Il aimait son métier... Je ne le vois presque plus... Il voyage sans cesse... Ce n'est pourtant pas de ma faute si je suis mal portante, et incapable de mener la vie des autres femmes de notre société...

Paul me conseille de résister. J'ai peur. Christian me déteste. Il voudrait me voir morte... Je le sens... Si je disparaissais, je serais vite remplacée... Je veux vivre... je suis jeune, je puis guérir... Je ne permettrai point à une autre femme d'entrer dans sa vie... Il est à moi... à moi... seule!

Une année entière s'était écoulée. L'écriture devenait illisible.

Christian est plus patient. Il me soigne. Comment ai-je pu ressentir de l'effroi en sa présence, il est si bon !

Quelques lignes plus loin :

Je souffre comme une damnée. Depuis le retour de mon mari, mes crises se font plus douloureuses. Serais-je donc condamnée à partir ?...

Si je meurs empoisonnée ? Qui me vengera ?...

Je perds mes forces d'heure en heure... Christian provoque l'admiration de notre entourage. Il ne cesse de m'environner de sa sollicitude...

La comédie touche à son dénouement. Le rideau se baissera sur le drame de ma vie... et nul ne s'en doutera... sauf moi... Car je sais... Il me tue !...

Mon bourreau n'a rien à redouter. Depuis longtemps je traîne. On dira : Cette pauvre comtesse d'Estrange n'avait aucune santé. Son mari a été parfait pour elle !

En effet. Il m'aura débarrassée de l'existence. Je l'en remercie !

D'avance je vois une autre jeune fille, belle, confiante, comme je l'étais, prendre ma place. Si elle lit un jour ces pages, elle comprendra combien un cœur de femme aimante peut être broyé par un mari volage et cruel... Elle se rendra compte du sort réservé à sa tendresse... Comme moi, la malheureuse pleurera devant son idole brisée.

Deux taches rondes, des larmes sans doute, ponctuaient la dernière ligne. Christian n'eut pas une hésitation. Edith avait lu. Ces pleurs étaient les siens.

Les yeux agrandis d'horreur, il prononça tout haut, l'accent rauque :

— Elle a cru ! Elle a cru !... Voilà pourquoi elle est partie.

Le buste écroulé sur la table, il pleura longtemps, les épaules secouées de sanglots lourds...

Dans la nuit merveilleuse les grillons chantaient...

XII

En lisant les notes quotidiennes de la première Mme d'Estrange, Edith avait cru vivre les plus cruelles heures de son existence. Il n'en était rien. Depuis la mort de son aïeule, ses tortures étaient pires. Au premier soupçon s'ajoutaient des doutes sur la fin rapide de la douairière...

Le docteur écartait définitivement la première hypothèse de suicide. Christian avait donc menti? Dans quel but?

Dans le cerveau torturé de la pauvre petite, certaines phrases, prononcées par son mari, retentissaient :

« Pour l'opinion publique, il est nécessaire de vous montrer dans la chambre de grand'mère ! »

« Je vous remercie d'être venue... C'est suffisant comme cela... »

Oui, tous les paysans avaient pu voir M. et Mme d'Estrange auprès du lit funèbre. Les convenances étaient sauvegardées.

D'autres lambeaux de phrases revenaient à sa mémoire :

« Si j'étais païen, je la tuerais », avait-il dit un jour.

Il en était donc capable?

Paul de Combarousse lisait comme dans un livre sur le visage mobile de la jeune femme. A maintes reprises, il évoqua le souvenir de son ami, vanta son caractère loyal, sa droiture. Mme Duprat l'écoutait, une surprise mal déguisée dans le regard. La bienveillance n'était probablement point le fait ordinaire de son frère...

Le docteur se plaisait à évoquer certains souvenirs d'enfance. Il disait l'affection idolâtre de Christian pour son père, montrant ainsi la nature passionnée de l'adolescent, la sensibilité frémissante si souvent meurtrie...

De là, il passait au grand-père, inflexible et dur, comme un seigneur de l'ancien régime; puis, discret, trop bien élevé pour dénigrer une femme, il insinuait que les rigueurs du vieux comte envers l'orphelin pouvaient avoir été inspirées par la comtesse.

Avec une conviction sincère, Paul conclut :

— Comment Christian aurait-il pu éprouver la moindre émotion devant la tombe de cette créature cruelle? On ne peut demander à l'homme plus qu'il ne peut donner. En vérité, c'est triste à constater; mais certains êtres humains sont plus malfaisants que les animaux nuisibles. Ceux-ci, au moins, on peut les détruire sans commettre de crime...

— Quels terribles comptes des gens semblables auront à rendre un jour, émit Mme Duprat, en

jetant un regard sympathique à la femme de ce Christian si défavorisé au point de vue famille.

Mme d'Estrange inclina la tête sans répondre; se répétant sans trêve les paroles du médecin, elle cherchait à établir son opinion.

Combarousse n'avait rien démenti, mais il avait beaucoup insinué. D'autre part, il semblait éprouver une réelle affection pour son ancien condisciple.

Comme il était difficile à comprendre, ce médecin ! Ses phrases contenaient une somme égale de contradictions et de réticences...

L'après-midi se traînait. Il pleuvait. Toute promenade devenait impossible. Une odeur fraîche de terre mouillée entrait par les fenêtres ouvertes.

Penchée au dehors, Edith respirait avidement l'air humide et regardait le brouillard étendre son écharpe grise sur les roches environnantes.

A l'autre bout du salon, Paul lisait.

Plus loin, dans la chambre d'une des locataires, on faisait de la musique. Une voix de jeune fille s'éleva. La comtesse reconnut l'une des romances de la Samaritaine :

J'ai dit, mais je fus vite ouvrir...

Une trompe d'auto déchira l'air, couvrant le fragile soprano.

Cependant la cantatrice poursuivait :

Il avait fui...! j'ai cru mourir :
Et quand j'eus refermé la porte,
Mes doigts avaient, sur les verrous,
Laissé de la myrrhe sauvage.

Mme d'Estrange sursauta. Une automobile dé-

bouchait de l'avenue, comme une trombe longeait le perron et stoppait devant la porte principale.

Jacques Sorelle, bondissant hors de sa voiture, courait devant la maison.

On entendit dans le vestibule une voix masculine parlementer avec les servantes; deux secondes plus tard, le fiancé de Chouchou apparaissait.

Sans remarquer la présence d'Edith, il se précipita vers le docteur :

— Ah! je vous trouve enfin, mon vieux, s'écria-t-il. Suivez-moi sur-le-champ!... Nous étions tous affolés là-bas... J'ai pensé à vous; à Valence on m'a donné votre adresse.

— Qu'y a-t-il donc? interrogea le docteur, abasourdi par ce flot de paroles. Où dois-je vous accompagner?

— A *Clareviste*. Ce pauvre Christian est...

Un cri coupa la dernière syllabe :

— Mon mari?...

La main d'Edith s'abattit sur le poignet de Jacques...

— Que lui est-il arrivé?... Par grâce, répondez-moi... je...

Elle ne put en prononcer davantage. Son corps frêle bascula dans les bras de M^me^ Duprat, accourue pour la soutenir.

— Vous auriez pu faire attention, que diable! gronda Combarousse en aidant sa sœur à transporter la comtesse sur le divan. Ce ne sera rien, heureusement, une simple faiblesse. Elle ouvre déjà les yeux. Donnez vite une explication quelconque, rassurante si c'est nécessaire.

— Je suis désolé, Madame, bredouilla Jacques en s'approchant. M. d'Estrange est souffrant. Il est très bien soigné, rassurez-vous...

Il pataugeait terriblement :

— En votre absence, j'ai jugé plus sage de recourir aux lumières de notre ami Paul. Je venais le chercher sans me douter de votre présence ici... Nous ne savions où vous avertir. Personne n'avait votre adresse... C'est un malentendu déplorable... mais heureusement réparé puisque vous êtes là...

Mme d'Estrange rassembla tout son courage pour dompter son émoi.

— Je pars avec vous, dit-elle. J'attendais à chaque courrier un message de mon mari. J'étais inquiète, tourmentée.

Elle oubliait que nul ne savait où la prendre. Elle poursuivit :

— Ah ! voilà pourquoi il ne m'écrivait pas ! Il était malade... mais pas gravement, n'est-ce pas?... Son cas n'a rien d'inquiétant?

Elle était prête à fondre en larmes.

— Non, non, affirma Sorelle en détournant son regard. Ne prévoyez pas le pire. Puis-je vous prier de vous hâter et de laisser ici votre bagage? Je voudrais repartir aussitôt...

— Je vous accompagnerai, mon enfant, prononça d'un ton très doux Mme Duprat.

Sans s'étonner de cette proposition cavalièrement exprimée, la petite comtesse accepta. Elle était absolument abasourdie. Elle ne savait ni où elle était ni comment elle agissait.

En entendant sa sœur s'inviter à *Clareviste*, Paul rougit, fronça les sourcils, mais ne dit rien.

Les deux femmes sortirent.

En se dirigeant vers la voiture, Combarousse interrogeait Jacques :

— Qu'y a-t-il au juste? Estrange n'est pas en danger, j'espère?

— Non, plus maintenant, mais nous avons eu bien peur... Il a pris une insolation... Je m'explique. La comtesse était partie sans crier gare. Elle avait peur seule au château. A son retour, Estrange, trouvant la maison vide, a couru chez les Lausier. Il était comme fou, paraît-il, en apprenant que sa femme n'était pas auprès d'eux. En quatrième vitesse, il est rentré chez lui. D'après son domestique, il ne s'est pas couché, a lu toute la nuit...

— Ah ! coupa Paul, un éclair dans le regard... Mais, je vous en prie, achevez.

— Le lendemain, il faisait une chaleur équatoriale. Malgré cela Estrange est sorti nu-tête, comme un insensé, à travers la campagne. On l'a trouvé dans une vigne, assez loin de sa maison. Il était couché la face contre terre, sans connaissance. Par bonheur, une de ses fermes se trouvait tout auprès; un médecin de Tournon fut appelé, on a saigné le malheureux tout de suite. La congestion s'est dissipée, on a pu le rapporter chez lui. La femme de charge a téléphoné au général, mais celui-ci était couché avec un terrible accès de goutte. Il m'a délégué à sa place. Naturellement, j'ai pris la route sans attendre un instant... J'ai tant de sympathie pour Christian ! C'est un si chic type ! Ah ! si vous l'aviez vu à ce moment-là !... J'en avais le cœur fendu.

— Lequel de mes confrères de Tournon a-t-on été chercher?

Sorelle donna les renseignements exigés, et conclut :

— On m'a promis de l'en tirer... Mais je vous assure, pendant trois jours, je n'en ai pas mené large. J'étais seul à *Clareviste*. La comtesse avait disparu; vous étiez introuvable. Vraiment, j'avais une bien lourde responsabilité... Elle a fait un joli coup, la petite M^me^ d'Estrange, en venant embrasser ses marraines, sans le dire à son mari!...

Edith franchit le seuil de Plézac, soutenue par M^lle^ Chloé, si étonnée qu'elle avait perdu l'usage de la parole.

Derrière elle, M^me^ Duprat suivait, escortée par M^lle^ Zénaïde, extrêmement choquée par ce brusque départ.

Dans son for intérieur, elle englobait Christian dans son mépris pour le sexe fort. A ses yeux, la gent masculine, dépourvue de sensibilité, ignorait la douleur physique et le chagrin. Les femmes étaient vraiment bien sottes de les plaindre!

Jacques Sorelle était persuadé que la vue de la comtesse allait produire un effet miraculeux sur le malade. De son côté, la jeune femme sentait disparaître ses préventions et ses doutes. De toute sa force, elle aspirait à l'instant où elle pourrait se jeter sur la poitrine de son mari et lui demander pardon, dans un baiser.

Elle ne se disait même plus :

« J'ai été folle d'accueillir une seconde cette

idée coupable... Mon mari ne saurait être un criminel ! »

Le souvenir des heures suppliciantes était dissipé.

Elle jugea Combarousse barbare de lui intimer, dès l'arrivée, l'ordre formel d'attendre sa permission pour entrer dans la chambre du comte.

— Votre présence soudaine pourrait le tuer, dit-il sèchement. Laissez-moi le temps de voir où il en est...

Il monta chez le malade en compagnie de Sorelle. Au bout d'une demi-heure, celui-ci revint seul.

— Vous pouvez entrer, Madame, dit-il, mais il vous est formellement interdit de parler. M. d'Estrange est extrêmement faible... Ne pleurez pas surtout. Il est très difficile de demeurer calme devant un malade chéri; cependant, il est nécessaire d'être courageuse...

Edith ne l'écoutait plus. Elle atteignait déjà le palier du premier étage. Sans bruit, les mains appuyées sur sa poitrine pour contenir les battements tumultueux de son cœur, elle se glissa dans la chambre et se jeta à genoux devant le lit.

Christian était étendu, la tête entourée de glace. Immobile, les yeux clos, il ressemblait au « gisant » d'un tombeau médiéval.

Doucement, avec mille précautions, elle appuya son front sur la main du malade. A ce contact, le comte tressaillit. Ses paupières se soulevèrent, il reconnut le visage exsangue tourné vers lui... Le rayon de feu de ses prunelles sombres enveloppa la forme implorante

prosternée à son chevet. Il ne dit rien... Ses yeux se fermèrent. Il reprit son impassibilité.

Depuis l'installation du docteur au château, Jacques Sorelle avait regagné Valence, laissant son futur cousin aux soins de sa femme et du plus dévoué des amis.

Eperdue de reconnaissance, M^me^ d'Estrange ne savait comment remercier Combarousse. Cent fois par jour, elle redisait à M^me^ Duprat toute la gratitude qu'elle éprouvait envers son frère. Car Paul, détestant les louanges, l'avait priée, une fois pour toutes et sans aucune bonne grâce, d'ailleurs, de ne plus l'en accabler.

Christian semblait hors de danger, néanmoins il souffrait encore, et sa femme s'en désolait. Elle aurait voulu demeurer sans cesse au chevet du malade. Mais le médecin ne le permettait pas.

M^me^ d'Estrange était accablée de remords. Elle frissonnait encore au souvenir de la minute où les yeux tristes et sévères du comte s'étaient posés sur elle dans un poignant reproche.

Humblement, elle pensait : « C'est ma faute. J'accepterais tout, pourvu qu'il me pardonne. J'aurais dû me montrer confiante, brûler le cahier, et surtout ne pas m'enfuir. »

Cependant M. d'Estrange ne prononçait pas les mots indulgents et consolateurs. Il paraissait insensible à la muette prière du regard bleu constamment levé vers lui. Néanmoins, Edith éprouvait un bonheur ineffable à le soigner, à prévenir ses moindres désirs et à le regarder dormir, comme elle eût veillé sur le sommeil d'un cher petit enfant.

Paul de Combarousse devait user de toute son autorité pour obliger la comtesse à prendre quelques instants de repos. La seule perspective d'outrepasser ses forces et d'être éloignée, malade à son tour, décidait seule Mme d'Estrange à se séparer de son mari.

Dans ces moments-là, Mme Duprat ou la femme de charge la remplaçaient. On eût dit qu'elles se donnaient le mot pour surgir dès que le docteur se trouvait seul avec son ami.

A l'exemple de beaucoup de serviteurs fidèlement attachés à leur maître, l'intendante voyait d'un mauvais œil l'intrusion de cet étranger dans le château en entendant la comtesse vanter le dévouement du docteur. Quant à Mme Duprat, elle paraissait plongée dans un abîme de perplexité; mais Edith était trop absorbée par l'état de Christian pour remarquer ces détails.

Plusieurs jours s'écoulèrent. M. d'Estrange allait mieux. Cependant, il ne pouvait quitter son lit. Il commençait à se désespérer de se sentir si faible, et cette contrariété lui donnait chaque soir un peu de fièvre.

— Je ne sais pourquoi je n'arrive point à reprendre le dessus, répétait-il sans cesse à son ami. J'ai les membres en coton; pourtant, je voudrais me lever; j'en ai assez de rester couché des journées entières. N'existe-t-il aucun moyen de me rendre mes forces?

Paul répliquait :

— Prends donc patience, mon vieux. Tu es las, c'est normal. Tu viens de vivre des heures si déprimantes! Une rechute serait grave. En t'énervant, tu hausses ta température.

Christian insistait, déraisonnable comme tous les malades. A l'issue de ces entretiens, sa femme le trouvait agité, irritable. Elle n'osait rien dire, de peur de l'exaspérer davantage, mais elle priait le docteur de permettre au comte de s'étendre sur la terrasse.

Combarousse refusa tout net. Il parla brusquement, invita la jeune femme à lui laisser la paix avec une vivacité voisine de l'impolitesse.

Mme d'Estrange se retira, prête à pleurer. Une heure plus tard, elle était appelée par Mme Duprat : le malade venait d'avoir une faiblesse. Edith s'affola, parla de passer la nuit au chevet de Christian. Mais le docteur, redevenu aimable, ne voulut point entendre.

Et comme elle insistait, il déclara :

— Pour vous rassurer, je veillerai dans la chambre de notre malade et vous appellerai s'il y a lieu !

Le soir venu, la comtesse abandonna à regret le chevet de son mari. Pour la première fois depuis le retour de sa femme, M. d'Estrange avait consenti à écouter les excuses d'Edith. Avec une bonté sans pareille, il avait arrêté les paroles de sa compagne.

— Vous abusez de ma situation d'impotent, lui disait-il. C'est très mal ! Vous me faites de la peine en réveillant le passé... D'ailleurs, j'ai eu bien des torts, et vous me forcez à en convenir, c'est un véritable martyre pour un orgueilleux tel que moi...

— Ne dites pas cela..., protestait Edith, je suis seule coupable !...

Combarousse survint à cette minute. D'un

ton péremptoire, il invita la comtesse à lui laisser la place. Elle dut se résigner à obéir. Avec tendresse, Christian murmura :

— Allez vous reposer, mon amie... Nous devons nous soumettre aux décisions de ce terrible Paul.

Mme d'Estrange se coucha, l'âme remplie de joie. Elle s'endormit en remerciant le Ciel de lui avoir conservé le bonheur, tandis que le Dr de Combarousse s'installait dans un fauteuil au chevet de son ami.

La chambre était grande. Une seule veilleuse entourée d'un triple voile de soie bleue répandait alentour une lueur diffuse. Paul n'aperçut point sa sœur, étendue sur un divan au fond de la pièce... Les heures passaient. La respiration du comte d'Estrange montrait au médecin que son malade dormait paisiblement.

Tout à coup, la pendule sonna un coup. C'était la demie de minuit.

Le docteur posa son livre et se leva. Son visage exprimait une véritable férocité. Au même instant, Mme Duprat se redressa. Avec mille précautions, retenant son souffle, elle se mit debout et, glissant comme une ombre sur l'épais tapis, se dirigea vers le lit.

Combarousse ne l'entendit pas. D'ailleurs, il était à mille lieues de soupçonner sa présence. Doucement, il s'inclinait vers le comte. Celui-ci reposait, la tête renversée, les traits détendus. Son profil de médaille se découpait en brun sur la blancheur de l'oreiller...

Légèrement, Paul écarta le drap, chercha dans sa poche pendant deux secondes, tira un

objet minuscule et brillant. Un éclair d'acier scintilla...

Pâle comme un spectre, Mme Duprat avait bondi; ses doigts fins s'incrustèrent dans le poignet de son frère, elle balbutia :

— Paul... oh !... misérable !... qu'allais-tu faire?

La pendule répéta la sonnerie. Cependant Combarousse et sa sœur luttaient désespérément. Leur souffle oppressé rompait seul le silence.

— Tu voulais le tuer ! haletait la veuve; je m'en doutais ! Je te surveillais depuis...

Il grinça, la voix assourdie :

— Lâche-moi ! Veux-tu me laisser en repos !... Qu'il paye donc, une bonne fois, toutes les tortures dont j'ai souffert par sa faute. Il m'a tout arraché, ce beau garçon !... je...

— Paul, coupa la pauvre femme, je t'en supplie... je...

Hors de lui, semblable à un forcené, le visage convulsé de haine, le docteur saisit un lourd tabouret de chêne et le lança à la volée.

Mme Duprat s'écroula comme une masse.

Brusquement réveillé, le comte se dressait sur son séant, ne comprenant pas pourquoi ce bruit se faisait dans sa chambre, subitement remplie de monde.

Les yeux gonflés de sommeil, Edith apparut la première... En s'enfuyant, un homme la bouscula.

Déjà les domestiques relevaient Mme Duprat. Elle était évanouie, une large ecchymose marquait sa tempe. Le personnel, ahuri, se demandait quel nouveau drame se passait dans la mai-

son. Bien vite, la femme de charge les renvoya, puis fournit à ses maîtres une explication plausible.

— Mme Duprat se sentait souffrante, elle est venue chercher M. Paul, déclara-t-elle. Mais il faisait sombre dans la chambre de M. le comte où le docteur veillait seul; elle a buté contre un bahut et s'est blessée à la tête. Aussitôt, M. de Combarousse est parti pour chercher des remèdes.

Cela parut très clair à la comtesse.

... Elle s'occupa de faire transporter la veuve dans son appartement sans émettre le moindre commentaire.

D'ailleurs, Edith n'était aucunement troublée. Elle déplorait seulement que cet incident eût éveillé son mari en sursaut, alors que le plus grand calme lui était ordonné. Christian la rassura très vite.

— Je suis navré d'être la cause de ces tracas, dit-il. Si Paul n'eût pas désiré demeurer à mon chevet cette nuit, rien de cela ne fût arrivé .. Je n'avais aucun besoin d'être veillé. Votre sollicitude à mon égard est vraiment trop grande... Courez vite prendre des nouvelles de la blessée, et revenez me dire comment vous l'avez trouvée.

Edith dut le satisfaire. Elle n'eut pas le temps d'aller jusque chez Mme Duprat. Marguerite l'attendait dans la pièce voisine. Sans autre préambule, la femme de charge déclara, l'accent peiné :

— Madame la comtesse voit, maintenant, combien M. le docteur était dévoué à son ami? Il ne m'en avait pas fait accroire, à moi !... Je me suis

méfiée dès le premier jour... Sa pauvre sœur également. Elle connaissait bien les sentiments de monsieur son frère !

Sur le moment, Mme d'Estrange ne comprit pas.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle.

D'un ton mesuré, implacable, la servante répondit :

— Madame la comtesse ne voit donc pas ? Le docteur voulait faire la dernière piqûre à Monsieur. Celle dont on ne revient pas... Il y a tant de haine dans le cœur de cet homme... et depuis si longtemps.

Pitoyable, devant le visage terrifié tourné vers elle, la brave femme conclut :

— Madame est jeune, elle ne sait pas comment on peut être méchant !

XIII

— Vraiment, s'écria Jacques Sorelle en laissant retomber ses mains dans un geste accablé, je ne me serais jamais douté de cela lorsque j'ai eu la fantaisie d'assister au premier mardi de Mme d'Estrange !

Il était effondré dans l'un des fauteuils du cabinet de travail de son futur beau-père. Assis en face de lui, le général de Lausier bourra méthodiquement sa pipe, l'alluma et dit :

— Quelle épouvantable histoire !

Les deux hommes se turent longtemps. Puis, voyant Sorelle ouvrir la bouche de nouveau, M. de Lausier reprit :

— Allons, mon cher, vous n'allez pas recommencer à chanter la même antienne, et à vous désespérer d'avoir été le camarade de cet horrible Paul !... Quel monstre, ce garçon !

— Si ! s'entêta le romancier... je suis vraiment navré d'avoir connu ce misérable... cependant je ne puis le regretter, car, en somme, sans lui, je ne serais jamais venu dans le pays... je n'aurais point connu Chouchou... et de cela je ne me consolerais pas.

Il sourit...

— Quand j'y pense, poursuivit-il, je désirais me mêler à la société de province. Ce château enguirlandé de lierre me plaisait. Je voulais parler à ses habitants... Je m'attendais à récolter auprès d'eux quelques idées neuves.

— Vous voilà servi ! coupa le vieil officier, goguenard.

— Au delà de mes désirs ! Evidemment, ce caprice m'a permis de rencontrer Janine et d'être aujourd'hui son fiancé... radieux, je le répète, mais...

— Puisque cela vous ravit d'épouser ma fille, de quoi vous plaignez-vous? Et puis, mon cher, votre camaraderie avec Combarousse n'a rien fait à l'histoire. Il soignait la douairière depuis des années.

— C'est égal, murmura Sorelle, quand Mme d'Estrange m'a téléphoné, hier, de venir sur-le-champ pour une affaire urgente, je ne supposais point !... Ah ! il était enviable, cet ami sûr, complaisant, au dévouement inlassable,

dont toute la sollicitude se bornait à guetter l'heure où son malade dormait pour l'envoyer *ad patres*.

— Mais pourquoi désirait-il la mort de Christian? interrogea le général, cessant de fumer. Je le croyais un brave homme, ce Paul silencieux et grognon; ordinairement les gens bourrus comme lui m'ennuient à périr, mais ils m'inspirent confiance.

— J'éprouvais un sentiment semblable à son égard, affirma Jacques. Son seul défaut, à mes yeux, était son amour immodéré pour la dame de pique.

— Étrange connaît-il le genre de soins particuliers que voulait lui rendre son...?

— Non, interrompit l'écrivain. Il dormait et s'est éveillé seulement en entendant du fracas. On a bien maquillé l'aventure. On devra attendre sa guérison pour lui révéler la vérité... Une rechute est à craindre...

— M^me^ Duprat a quitté *Clareviste?*

— Oui ! La pauvre femme faisait pitié. Elle se défiait depuis l'arrivée de son frère au château et ne le laissait pas un instant seul avec le comte.

Il se tut, bouleversé par son récit.

— Cela va faire un scandale de tous les diables, émit tout à coup le général. L'affaire sera-t-elle étouffée?

— Non ! Elle suivra son cours. Paul s'est constitué prisonnier ce matin.

— C'est infiniment désagréable, conclut le général entre deux bouffées. Certes, ce bandit de Combarousse doit être un peu fou. On ne supprime pas un homme sans raisons... car il n'en avait aucune, n'est-ce pas?

Pensif, Jacques répondit :

— Je l'ignore, en tout cas je les cherche en vain. Cependant je m'étais aperçu de la haine de Paul pour M. d'Estrange, et cela dès le premier jour. Depuis, le voyant si dévoué à cette famille, je crus m'être trompé. Aujourd'hui, mon impression première reparaît : Paul jalousait Christian.

— Si toutes les fois qu'un être vous écrase de sa supériorité physique ou financière, on désirait le rayer du nombre des vivants, ce serait un carnage perpétuel, fit M. de Lausier, avec sa bonhomie narquoise.

— Je me suis demandé, poursuivit Jacques, si, par hasard, le docteur n'avait pas été refusé jadis par la comtesse?...

— Ma nièce vit Combarousse le jour de son contrat. Elle ne l'avait jamais aperçu auparavant... D'ailleurs ce garçon-là n'aimait personne !

— Je maintiens, malgré tout, l'hypothèse d'une rivalité. Sur quel point pouvait-elle porter? Estrange ne suivait pas la même carrière. Il n'étalait jamais sa fortune devant son camarade.

Le général réfléchit.

— Christian est l'être le moins fat de la terre, dit-il; mais, peut-être, Paul s'était adressé à mon neveu pour régler une grosse perte de jeu... Estrange n'aurait pas voulu ouvrir sa bourse... Cela m'étonnerait pourtant : il est si généreux !...

— Jamais Combarousse n'aurait eu recours à lui, affirma Jacques.

— Dans ce cas, fit le général à bout d'imagination, je ne vois pas du tout !...

Un silence plein de lourdes pensées tomba entre les deux hommes. A part lui, chacun d'eux songeait :

« Quand on fait des coups pareils, on disparaît. La légion est là. Mais on ne s'inscrit pas pour la cour d'assises ! »

A ce moment, la porte du fumoir s'ouvrit, poussée par une main impatiente, et Chouchou, hors d'haleine, se précipita :

— Papa, cria sa voix haletante, on a voulu empoisonner Christian ! Le Dr de Combarousse est en prison !

Elle était rouge comme une pivoine. Ses yeux brillaient, semblables à des pierreries. Jacques attribua cet éclat aux larmes prêtes à jaillir. Il s'empressa :

— Ma chère Janine, murmura-t-il.

Moins émotif, le général gronda :

— Ne t'occupe donc point de choses indifférentes.

— Par exemple ! proféra Chouchou... mais elles me passionnent. J'ai l'esprit de famille, moi... Comment ? vous me cachez un événement pareil... et j'entends raconter toute l'aventure par ma modiste ?

— Miséricorde ! gémit M. de Lausier. Cette maudite histoire court déjà les salons d'essayage !...

— J'avais l'air idiot, murmura l'enfant, boudeuse. En sortant, je tombe sur Mimi d'Arnac. Ils savaient tous cette horrible aventure. J'étais furieuse et humiliée... Alors, j'ai mis ma voiture en quatrième vitesse et j'ai filé sur *Clareviste*. J'arrive. Edith était en conférence avec je ne sais quel personnage important. On m'introduit

chez mon cousin. Croyant faire merveille, je lui dis :

« — Eh bien? êtes-vous remis de vos émotions?.. Dieu merci, je n'ai pas cru un mot de ces fumisteries...

« Tête de Christian. Joseph me faisait des signaux désespérés. Je ne comprenais pas.

— Sacrebleu ! interjeta le général. Voilà bien la terrible gaffe ! Quel nouveau désastre as-tu amené, petite malheureuse?

— Mais, dit-elle, embarrassée, aucun. Je lui ai dit simplement :

« — Vous avez une mine superbe pour un assassiné...

« Il a paru tout à fait ahuri. Le valet de chambre précipitait ses signaux. Il faisait la pâle figure. Voyant cela, mon cousin l'a prié de sortir, puis il m'a sommée de m'expliquer plus clairement. »

— Elle lui aura tout dit ! cria le général. Pourquoi ai-je donc une fille, Seigneur !

— Pour le bonheur... d'autrui, riposta allégrement Chouchou, avec un regard malicieux vers Sorelle. Mais pour répondre à votre interrogation, je dirai : je n'ai pu lui révéler grand'chose, j'ignorais tout, mais Christian a complété mes vagues informations.

— Il savait donc?

— La haine de l'ami Combarousse envers lui? mais certainement. Je ne m'en doutais pas. Alors, j'ai refait le topo offert précédemment par Mimi d'Arnac.

— Tu as raconté à ce malade à peine hors de danger les intentions de son docteur? clama le général, affreusement congestionné...

Il y avait de quoi lui donner une méningite !

— Vous ne connaissez pas Christian, il est énergique ! S'il a été mal en point, c'est à la suite d'un grand chagrin. D'ailleurs, il n'a point paru surpris par mon récit. Car il m'a répondu avec un beau sang-froid :

« — Heureusement, Paul a dû avoir une minute d'hésitation avant d'enfoncer l'aiguille, sans cela j'étais perdu... Je ne le croyais pas capable d'en arriver là, cependant.

Chouchou s'arrêta pour reprendre haleine, puis continua :

— J'étais verte. Je ne comprenais pas comment le docteur détestait Christian. Il est si gentil, quoique trop autoritaire, à mon gré. Je lui ai exprimé de mon mieux ma sympathie et ma stupeur. Je croyais le docteur devenu fou. Je l'ai dit. Christian m'a répondu :

« — Vous vous trompez. Il avait toute sa raison. Si vous me jurez de garder ce secret... en famille, je vous apprendrai la vérité. Nul ne la connaît. Je l'ignorais moi-même. Elle me fut révélée récemment, et grâce à des circonstances fortuites. Combarousse ne m'a jamais pardonné d'avoir épousé la jeune fille dont il était passionnément épris.

— La comtesse ? s'écria Sorelle. Je le disais il y a cinq minutes !

Chouchou rectifia :

— Pas Édith, l'autre, Charlotte.

Ce fut comme un coup de tonnerre, éclatant soudain.

— La première ? fit Jacques confondu. Si je m'en doutais ! C'est formidable !

— Oui ! approuva Janine.

Au bout d'une minute le général, retrouvant à la fois sa pipe et son sang-froid, remarqua :

— Tu avais promis de te taire, et tu bavardes. Ma pauvre enfant, tu ne seras jamais sérieuse !

Avec une candeur exquise, la petite fiancée répliqua :

— C'est vrai, mais Christian avait dit « en famille »... Or, vous n'êtes pas des étrangers, je suppose ?

En dépit du tragique de l'heure, Sorelle ne put s'empêcher de rire.

XIV

Les dramatiques événements dont *Clareviste* venait d'être le théâtre se répandirent avec fracas dans la région.

M. et M^me^ d'Estrange prirent le prétexte de la santé du comte pour fermer leur porte aux simples relations et aux curieux. Les Lausier agirent de même, si bien que les importuns en furent pour leurs frais.

Au fond, la société dauphinoise et vivaroise était ravie. Cette histoire mettait un peu de nouveauté dans les réceptions estivales; de plus, elle corserait la prochaine session des assises.

Cependant, cette affaire conservait un cachet de mystère des plus alléchants. On en parlait.

— Cette histoire est des plus bizarres, remar-

quait le vicomte de Saint-Remèze entre deux parties de tennis. On n'a pas arrêté Combarousse. Il est venu de lui-même se livrer : son cas est bizarre; il n'a ni tué, ni volé... On ne traîne pas un homme devant les tribunaux sur de simples intentions. Les faits sont nécessaires.

— C'est exact ! reconnurent les joueurs.

Un autre suggéra :

— On nous cache sans doute quelques détails savoureux.

— Quoi donc? interrogea un éphèbe au blazer écussonné d'une licorne écarlate.

— Je n'en sais rien, jeta le premier bavard, au comble de l'agacement. Je dis cela...

— Mon frère a vu Sorelle, hier, au thé de la générale, insinua son cadet. -Il est documenté, mais il tient à se faire prier.

Immédiatement Saint-Remèze fut entouré d'une bande harcelante comme frelons sur tartine de miel.

— Je vous le répète, je ne sais rien ! hurla le jeune homme. Sorelle m'a dit simplement...

— Ah ! tu vois bien, tu sais quelque chose, clama le chœur.

— Seulement ceci : L'avocat du docteur a écrit au comte d'Estrange. Son client sollicite la faveur de voir la comtesse.

Il y eut un silence.

— Je n'aimerais pas à rendre des visites de politesse dans les prisons, remarqua le jeune homme à la licorne.

— Sois tranquille, tu ne seras pas convoqué, riposta un de ses camarades.

— M^me^ d'Estrange répondra-t-elle favora-

blement? questionna l'un des interlocuteurs.

— Elle ne saurait refuser.

— A la place de Christian, je n'aurais pas porté plainte, poursuivit Saint-Remèze.

— Mais il ne l'a pas fait, protesta son frère aîné. Combarousse s'est constitué prisonnier de lui-même, simplement et sans commentaires. Je me tue à vous le répéter...

M. d'Estrange ressentait une sourde colère à la pensée de voir sa femme s'entretenir avec Combarousse. La lettre de l'avocat était pressante. Son client paraissait dans un état de santé inquiétant. Il implorait cette entrevue avec M^me^ d'Estrange, comptant sur la présence de la jeune femme pour faire parler le prisonnier dont le mutisme absolu retardait l'instruction.

Christian redoutait tout de la moralité de Paul. Combarousse acculé au pire déshonneur chercherait peut-être une nouvelle vengeance et calomnierait son ami, afin de détacher Edith de son mari. Cependant, il ne pouvait se dérober à la prière du prisonnier et transmit la requête à sa femme.

Mais, à ses premières paroles, celle-ci recula, subitement livide.

— Je ne veux pas voir cet homme. Cela me serait impossible. Je m'efforcerai de lui pardonner son crime... mais me trouver en face de lui, jamais!

Elle tremblait. Le comte passa son bras autour des épaules de sa femme.

— Refuseriez-vous la charité à un pauvre? dit-il. Celle-ci est un peu plus difficile pour nous deux... Cependant, nous devons l'accomplir.

Edith leva sur son mari un regard respectueux.

— Je vous admire, dit-elle. Vous êtes le meilleur des hommes.

— Non, fit-il, je suis au contraire rempli de faiblesses... Bien des... difficultés eussent été évitées si j'avais su me dompter, si je m'étais montré plus patient et moins orgueilleux. J'ai fait souffrir les autres... et, lorsque je m'en suis aperçu, j'ai continué. Ah ! il est terriblement difficile de rendre le bien pour le mal...

En caressant les cheveux de la jeune femme, il continua :

— Croyez-moi, ma chérie. Essayez de pardonner à ce malheureux, et de le lui dire puisque c'est vous qu'il réclame... Mais, je vous en conjure, ne me regardez pas avec une pareille admiration... Si vous saviez combien il m'en a coûté de vous permettre cette démarche. J'ai failli répondre non. Je ne me serais jamais cru aussi lâche !

— Ah ! chuchota la petite comtesse en se blottissant contre l'épaule de son mari. Je ne savais point encore combien je vous aimais !

L'automobile du comte d'Estrange s'arrêta devant la maison d'arrêt où Paul de Combarousse avait été incarcéré.

Il faisait un temps aigre et froid. Les hirondelles, prêtes à partir, décrivaient des cercles au-dessus des toits de la petite ville silencieuse. La place était déserte, lorsque la comtesse et l'avocat pénétrèrent dans le lugubre bâtiment.

De l'intérieur de la voiture où il était demeuré, Christian vit la lourde porte de la prison se re-

fermer sur sa femme. Une souffrance atroce comprima son cœur... Si Paul allait encore mentir?... Mais il se raidit, essaya d'éloigner de lui la vision pénible, ferma les yeux et tenta de penser à autre chose...

Édith ressentit un choc en voyant apparaître le prisonnier. Comme il était différent du commensal de *Clareviste!* L'aimable compagnon de Plézac avait vieilli de vingt ans. Le regard atone, les épaules courbées, l'allure alourdie, le docteur était maintenant presque un vieillard.

La jeune femme fut presque surprise, en l'entendant parler, de retrouver les intonations habituelles. Cependant, le timbre s'était affaibli, le débit était devenu monotone.

— Je vous remercie d'être venue, Madame, dit-il, en s'inclinant devant la visiteuse.

C'était bref, mais il ne pouvait dire autre chose.

Le cœur serré au souvenir des heures tragiques, mais soucieuse d'obéir à Christian, la comtesse balbutia :

— Mon mari l'a voulu. Il m'a recommandé de vous dire qu'il vous pardonne.

Redoublant d'émotion, elle ajouta :

— Et moi aussi, je... je...

Les yeux subitement noyés de larmes, elle gémit :

— Oh ! comment avez-vous pu lui faire tant de mal... Il ne vous avait jamais causé de peine, lui...

Combarousse se redressa.

— Croyez-vous, Madame? fit-il d'un ton rempli d'amertume. Eh bien, vous vous trompez. Christian d'Estrange a été la cause de mes pires

tortures. Je le hais ! Il ne me garde aucune rancune, dites-vous? Cela se peut. Il est chrétien et sa religion l'oblige à ne pas m'en vouloir... Mais je n'ai pas ses croyances... je n'ai aucune foi en Dieu... Cela m'a permis de me venger... Dès notre adolescence, je l'ai jalousé. Il était beau et riche. Je le savais malheureux, isolé, privé d'affections. Choyé par mes proches, je me réjouissais de le voir rabroué par les siens. En moi-même, je pensais : « C'est juste ! Du moins il n'a pas toutes les joies de la terre ! »

« Plus tard, j'ai rencontré Charlotte de Ripers. Dès la première minute, je lui donnai mon cœur, sans esprit de retour. Elle aurait répondu à ma tendresse peut-être, mais le lieutenant d'Estrange est venu et il me l'a prise. Elle s'est jetée à sa tête, a conquis l'appui de la douairière et, folle de Christian, n'a plus pensé qu'à lui... Dans la coulisse, j'assistais à toute la comédie; je voyais mon idole dédaignée par mon camarade et j'espérais.

« Un jour, je demandai à M. de Ripers la main de sa fille. On refusa. Je n'étais pas assez riche... et puis on me savait joueur. Estrange ne passait pas ses nuits au cercle, il avait une grosse fortune, on admirait ses perfections. Je ne cessais d'entendre chanter ses louanges... j'enrageais ! Certes, mon condisciple ne faisait rien pour me voler l'amour de ma bien-aimée. Elle ne faisait aucune attention à ma personne, et Christian ne la remarquait pas. Mais un jour, las d'être tourmenté au sujet de cette jeune fille, il a cédé... De ce jour, Charlotte étala un bonheur orgueilleux. Arrivée à ses fins, elle me prit pour confident de sa félicité... Plus tard, lors-

qu'elle se vit abandonnée, elle trouva tout naturel de me dire sa peine. N'étais-je pas son ami fidèle, celui qui ne compte pas?... »

Un flot de sang empourpra le visage de la comtesse. Elle se rappelait le livre rose.

— Je ne vous dissimulerai rien, Madame, poursuivit Paul de sa voix morne. J'avais formé le projet de détacher Charlotte de son mari et de la pousser au divorce... J'ai vite reconnu l'inanité de mes efforts. Malgré les pires vexations, la malheureuse demeurait ensorcelée par Christian... Tout en lui faisant une vie infernale, semée de reproches et de lamentations, elle demeurait attachée à lui comme le lierre au mur qu'il recouvre.

« C'était une nerveuse, détraquée, désaxée, impossible à raisonner.

« Par l'existence quotidienne de mon camarade, par sa colère de ne pouvoir obtenir un fils de cette malade inapte à la maternité, j'aurais dû me tenir pour vengé. Cela ne me suffisait pourtant pas. Non seulement j'ai excité M^me^ d'Estrange contre son mari, mais je l'ai amenée à accuser son mari de la tuer. »

Il s'arrêta pour respirer.

Tremblante, blême d'émotion, Edith recevait ses confidences comme une grêle de pierres.

— Charlotte éprouvait le besoin de s'épancher, reprit le docteur. Elle écrivait son journal intime. Je lui suggérai de tout dire après lui avoir permis de supposer le désir où était Christian de se débarrasser d'elle par tous les moyens... même par le poison.

— Oh ! s'écria la petite comtesse, les yeux dilatés d'effroi. Vous avez fait cela?...

Elle se leva et se dirigea vers la porte. Elle voulait fuir, oublier le cauchemar, rejoindre Christian. Le prisonnier la rappela.

— Je n'ai pas fini, dit-il... Ecoutez la suite... Au bout de dix-huit mois de mariage, Charlotte mourut... Rassurez-vous. Personne n'y fut pour rien... Elle succomba aux suites d'une embolie. Peu après, Christian se remaria. Je vous vis heureuse avec lui. Je constatai sa joie de vous posséder; je ne pus tolérer ce spectacle. De nouveau, le démon s'empara de moi, et, la douairière aidant, je pus semer le trouble dans votre ménage.

« La comtesse Guy suffoquait de colère devant le bonheur de son beau-petit-fils. Elle avait espéré amener le vieux comte à faire un testament en sa faveur. A la dernière minute, ses prévisions ne s'étaient pas réalisées. Depuis que Christian était en possession de la fortune convoitée par elle, la rage de cette vieille femme ne cessait pas. Elle ne pardonnait pas à votre mari d'être le maître et de le lui faire sentir... Sa maladie de foie supportait mal ces accès perpétuels de fureur. De plus, elle était morphinomane. J'eus la complaisance coupable de lui fournir la drogue nécessaire à son bonheur. Elle la payait fort cher... Que voulez-vous? le jeu me minait !...

« Parfois, par un retour de mon honnêteté native, je refusais de lui donner la poudre bienheureuse. Alors, elle me suppliait, me promettait sa fortune entière, et je cédais. J'avais besoin d'argent ! Sans cesse talonné par les réclamations de mes créanciers, je redoutais le scandale. Déjà, ma sœur avait fait l'impossible pour

m'aider. Elle ne pouvait plus rien pour moi. »

— Je vous plains ! dit la comtesse très bas.

— La veille de sa mort, poursuivit Combarousse d'une voix encore assourdie, elle m'avait remis cinq mille francs. A la suite de ce don, je m'étais juré de ne plus recevoir un sou et d'avertir Christian... Hélas ! le soir même je perdais, au cercle, vingt-cinq billets... Il me les fallait tout de suite. Je revins donc à *Clarevista* et mis de nouveau votre grand'mère à contribution. Elle n'avait pas la somme exigée par moi. Je n'acceptai aucune de ses excuses et l'engageai à demander cet argent à son petit-fils. Sous la menace d'être à jamais privée de morphine, elle consentit à parler à Christian. Je ne sais ce qui se passa entre eux, mais sans doute votre mari mit un prix exorbitant à ce service, car la vieille femme renonça à le lui réclamer de nouveau. « J'aime mieux mourir cent fois, me dit-elle, mais je ne partirai jamais de cette maison, où j'ai toujours vécu. »

« J'étais hors de moi. L'effondrement de mes espérances m'affolait... et... puisque cette orgueilleuse réclamait la mort... je lui fis la piqûre dont elle ne devait jamais se réveiller... »

Pétrifiée d'horreur, Edith retint un geste épouvanté.

— Quelques mots encore, continua Paul. J'ai tué, je suis venu me livrer à la justice, rien n'était plus équitable. Mais là n'est pas mon plus grand crime. Je vous ai laissée soupçonner un innocent. Vous avez cru Estrange capable d'avoir empoisonné une femme... la malheureuse Charlotte. Devant le cadavre de la douai-

rière, vous avez supposé le pire... et vous vous êtes enfuie. Ces doutes, je les ai entretenus sciemment dans votre esprit... Je suis un démon, n'est-ce pas?... C'est possible, mais je crois être surtout un malheureux... Je sombrerai bientôt dans le néant. Avant de partir, je voulais vous demander pardon... Vous avez été la plus innocente de mes victimes... Ayez pitié de moi !

Vingt fois Edith avait failli jeter son mépris à la face du misérable, mais elle se rappela les paroles de son mari. Elle devait prendre modèle sur lui... Alors, très doucement, la voix vacillante d'émotion, elle dit :

— Je ne trouve pas de mots assez forts ni assez pitoyables pour vous exprimer ma pitié. Je prierai pour vous !

Rapidement, elle quitta le parloir, franchit la grande porte rébarbative et se dirigea vers l'auto.

Christian bondit au-devant d'elle, les traits crispés par l'angoisse.

Il eut à peine le temps d'ouvrir les bras pour y recevoir sa femme.

A bout de résistance nerveuse, la pauvre Edith s'évanouissait.

XV

En réponse aux interrogations de son mari, Mme d'Estrange avait ainsi résumé son entretien avec Combarousse :

— Il procurait la morphine à votre aïeule; en retour, elle se dépouillait de sa fortune à son profit. Comme elle lui refusait une forte somme, il lui a fait une piqûre trop forte et l'a endormie pour toujours.

Puis elle avait insisté pour qu'on ne lui parlât jamais plus de cette dramatique histoire.

Elle était d'ailleurs devenue d'une impressionnabilité excessive, changeait de couleur vingt fois par heure et ne tolérait pas que son mari s'éloignât d'elle un seul instant.

— J'ai peur, lorsque vous n'êtes pas là, disait-elle...

Et Christian, comprenant combien elle avait été secouée, cédait aux désirs de la jeune femme. Pourtant, il eût bien voulu connaître les détails de l'entretien d'Édith avec le docteur. Confusément, il sentait qu'elle ne lui avait pas tout dit, et en son cœur une inquiétude sourde grandissait.

Huit jours s'étaient écoulés depuis la visite de Mme d'Estrange à la prison, lorsqu'un soir, comme la comtesse s'habillait pour assister à

un dîner en l'honneur des fiançailles officielles de Chouchou et de Jacques, son mari entra dans le boudoir, un télégramme à la main.

Il paraissait en proie à une émotion profonde. Aussitôt la comtesse renvoya la soubrette et courut vers lui.

— Mon Dieu, Christian, fit-elle, comme vous êtes bouleversé ! Vous voilà pâle comme un linge. Avez-vous reçu une mauvaise nouvelle?...

— Je ne sais comment l'appeler... peut-être est-ce un bien pour... tous. Jugez vous-même : Combarousse est mort subitement, aujourd'hui.

— Ah !...

L'exclamation étouffée jaillit des lèvres de la jeune femme. Le comte lut à la fois l'horreur et la compassion dans les prunelles azurées levées vers lui.

— Ma bien-aimée, dit-il avec une tendresse infinie, ne tremblez pas... Vous voyez, c'est fini... le cauchemar disparaît... Tant mieux pour vous... pour nous tous... pour ce misérable et surtout pour sa pauvre sœur... L'affaire est classée... le silence se fera.

— Je ne pensais pas à elle, avoua la comtesse en rougissant. Je songeais seulement à nous. J'ai vécu, grâce à lui, tant d'heures abominables. Il m'a appris la perversité... Je ne savais point que des sentiments semblables pouvaient habiter l'âme humaine.

— Vous n'aviez jamais vu le mal, vous ne le croyiez pas possible? interrogea Christian avec gravité...

Elle hocha la tête.

Il la regarda silencieusement et reprit .

— J'ai attendu longtemps avant de vous par-

ler de ces choses, mais puisque vous voilà redevenue ma petite compagne adorée et confiante des premiers jours, pourquoi me cachez-vous... certaines choses?... N'avez-vous pas une confession à me faire, ma chérie?

Elle devint pourpre. Son regard implora son mari.

— Pourquoi étiez-vous partie? demanda le comte.

Elle recula, cacha son visage dans ses mains, mais il détacha doucement les doigts fins chargés de bagues.

— Vous aviez lu le livre rose, n'est-ce pas? Je l'ai parcouru de même...

Un cri jaillit de la gorge contractée de la jeune femme. Elle entoura son mari de ses bras souples, avec un désespoir sauvage.

— Ne me dites pas cela, Christian, cela me tue. Si je n'ai point parlé avant, c'était pour vous éviter de la peine...

Il insista :

— Vous aviez lu cette infamie? et vous m'abandonniez? Comme vous m'avez fait du mal! J'aurais cent fois préféré la mort!

A ces mots, elle oublia tout. Malgré sa volonté de ne point prononcer de paroles méchantes, elle cria :

— Je n'ai pas douté de vous une minute... mais j'étais horriblement jalouse... Elle décrivait vos joies... cette Charlotte... votre première épouse, et j'en souffrais... A mon retour de Plézac, j'ai cherché le manuscrit fatal pour le déchirer... je ne l'ai plus trouvé... Alors j'ai eu peur. Vous seul connaissiez le secret de mon bureau... Jour et nuit, depuis, cette idée me torturait. Je vou-

lais bien souffrir, mais vous savoir malheureux était au-dessus de mes forces... Ah ! combien de fois depuis j'ai souhaité une explication entre nous !...

Elle insistait, pressée contre lui :

— Ces folles méchancetés doivent être oubliées et aussi le souvenir de la première... de Charlotte. Ah ! j'ai été folle de lire ce cahier ! Je l'ai découvert un jour par hasard, en cherchant un livre pour Chouchou... et je l'ai emporté. Depuis je ne pouvais oublier les phrases lues. Elles corroboraient si bien les paroles de grand'mère !... Depuis quelques jours, vous étiez plus froid... j'ai cru à un changement de tendresse de votre part... et je me suis sauvée comme une folle sans réfléchir... Pourquoi ne m'avoir pas permis de vous demander pardon, à mon retour?

— Je t'avais déjà pardonné ! murmura le comte dans un baiser... Ah ! si tu savais comme j'avais des remords de te laisser à genoux devant moi ! Je faisais un effort surhumain pour garder mes paupières abaissées !... J'avais tellement envie de te tendre les bras...

Un délicieux sourire éclaira le visage soudainement rosé de la comtesse.

— Après l'aveu des fautes, la pénitence, dit-elle... Vous serez peut-être obligé de vous montrer patient... désormais.

Tout bas, rougissant bien fort, elle ajouta :

— Ecoutez, chéri, je crois que vous aurez un fils !

Quand M. et M^me^ d'Estrange apparurent dans le salon du général de Lausier, ils étaient en

retard de dix-sept minutes, et le vieux soldat ne cessait de bougonner contre la désinvolture de la jeune génération.

Mais lorsqu'il aperçut sa nièce, radieuse dans sa robe blanche, il oublia sa fureur pour la regarder avec admiration. Jamais la jeune femme n'avait été aussi jolie.

Assis à côté de sa charmante fiancée, Jacques Sorelle regardait le comte d'Estrange. Les yeux fixés sur sa femme, Christian l'enveloppait d'un sourire fait de douceur ardente et contenue dont elle devait se sentir embrasée.

En lui-même, le romancier songeait :

« Joie et douleur, tout a passé sur eux, comme un ouragan. Maintenant l'orage est calmé. Ils sont ancrés définitivement au port. »

Puis, se tournant vers sa fiancée, il conclut pour lui seul :

« J'ai eu la plus excellente idée du monde, en me faisant présenter à M^me^ d'Estrange. »

Il était près de minuit lorsque la grande porte de *Clareviste* s'ouvrit devant les châtelains.

Selon la coutume, un souper les attendait dans la bibliothèque. Edith se laissa tomber sur un canapé, au coin de la cheminée où flambait un feu de pommes de pin. Il faisait tiède. Des fleurs embaumaient la pièce...

— Christian, fit soudain la voix câline de la comtesse, pourquoi ne vous asseyez-vous pas auprès de moi?

Il sourit et prit place à ses côtés.

— Si vous étiez tout à fait raisonnable, dit-il, vous iriez vous reposer. Vous ne devez pas veiller... et minuit est sonné...

— Ne soyez pas tyrannique... supplia la petite comtesse, j'obéirai demain... ce soir, je suis heureuse, laissez-moi vivre cette journée jusqu'au bout...

— Ma chérie ! murmura-t-il, en prenant ses deux mains.

Elle l'interrompit, la jolie tête emperlée frôla son visage.

— Ne dites rien... pas un mot, fit-elle... C'est trop délicieux d'être ainsi, tous deux... dans le silence. Pour des joies semblables, il n'existe pas de mots. Il faut tellement s'aimer pour oser se taire ensemble...

Plus bas, elle répéta : ensemble...

Et les derniers fantômes du passé s'enfuirent pour ne jamais revenir.

FIN

Le prochain roman (n° 249) à paraître dans la Collection "STELLA" :

Les Cœurs dorés

par

HÉLÈNE LETTRY

I

Sur les coteaux de Saint-Cyr dévalant vers la Loire, la propriété du Tertre semble posée en équilibre.

D'immenses jardins en terrasses successives s'étendent par derrière jusqu'en haut de la colline couronnée d'un bois touffu. Un mur encercle ces jardins, qui communiquent avec la forêt par une petite porte basse.

Devant la vieille demeure, le parc fleuri descend jusqu'au bord de la route.

Tout auprès de la grille qui donne accès au Tertre, un petit pavillon est là, comme un vigilant gardien. C'est la maison occupée par les Lambert, les bons et fidèles serviteurs du comte du Puivray.

LES CŒURS DORÉS

On était au mois d'octobre. C'était par un de ces magnifiques crépuscules où le soleil couchant incendie les eaux lentes du fleuve.

Soudain, un coup de fusil troubla le silence de la campagne. Au bruit de la détonation, une jeune fille sortit de la cuisine du château, s'élança vers le bois, gravit rapidement les allées en pente et arriva à la petite porte, juste au moment où le comte du Puivray l'ouvrait, son fusil sur l'épaule.

— Vous l'avez manqué, Monsieur le comte? questionna-t-elle plaisamment.

— Ne te moque pas de moi, mâtine! Tu aurais bien voulu partager mon civet!... Tiens plutôt la chienne. Oh! là! *Cora*, tiens-toi tranquille, ajouta-t-il en flattant la superbe épagneule qui manifestait une joie désordonnée à l'adresse de la jeune fille.

— *Cora*, donnez-moi votre petite patte et taisez-vous! Là! Vous êtes la plus belle des chiennes, mais... vous me semblez devenue mauvaise chasseuse!

— Ces paroles devraient plutôt s'adresser à moi, Madeleine, dit mélancoliquement le comte. Mon bras tremble depuis quelque temps... je vise mal... Ah! le chagrin ne rajeunit pas, vois-tu!...

— Monsieur le comte!

Madeleine était la fille de M. et M^me^ Lambert. Elle avait voué un véritable culte à M. du Puivray et, chaque fois que celui-ci était emporté par l'émotion, elle éprouvait une immense pitié. Elle eût voulu consoler les grandes peines dont elle avait été témoin.

(A suivre.)